Publié le 27 juin 2014.
Dernière modification : 11 juillet 2025.
www.entreprises-coloniales.fr

Le TAMDAO,
STATION D'ALTITUDE

Tamdao : vue aérienne

CHRONIQUE LOCALE
(*L'Avenir du Tonkin*, 10 février 1905)

La Commission, chargée de l'étude et des projets d'établissement des constructions à établir au Tam-Dao, s'est réunie avant hier au soir, sous la présidence de M. Frébaut, résident de la province de Vinh-Yen. Y assistaient M. le docteur Reboul [1], M. Lichtenfelder [2] et M. Guilbert [3].

---

[1] *Henri*-Joseph-Adelin Reboul, puis Henry Reboul-Lachaux (Gonfaron, Var, 24 février 1863-Marseille, 19 janvier 1919) : futur directeur de la Santé de l'Annam (1911-1912). Officier de la Légion d'honneur, Croix de guerre, décédé des suites de maladie contractée sur le front.

[2] Charles Lichtenfelder : architecte du palais Puginier (gouvernement général).

[3] Louis Adolphe Guilbert : né le 30 déc. 1871 à Vanves (Seine). Chef de la section du cadastre au Tonkin. Retiré à Saint-Aubin d'Arquenay (Calvados).

La commission a décidé qu'un hôtel spacieux et confortable serait édifié ainsi que diverses constructions destinées à l'Administration.

Quant aux espaces à lotissement pour les particuliers, ils ont été fortement restreints et à juste raison afin de permettre à l'hôtel d'exister, au moins dans les premiers temps généralement si difficiles, et de pouvoir exiger des concessionnaires des charges plus grandes, telles que constructions en briques, etc ... en un mot de pouvoir donner à la station de la Cascade d'Argent l'aspect d'une de nos charmantes station d'été.

Nous sommes sûrs que, dons l'accomplissement de cette tache utile, M. le résident de Vinh Yen déploiera l'activité et l'énergie qu'il a toujours su montrer et que nous pourrons bientôt constater et proclamer l'excellence de la découverte sanitaire faite par MM. les commandants Leblond et Ducret.

CHRONIQUE LOCALE
(*L'Avenir du Tonkin*, 17 février 1905)

Par le prochain courrier nous quittent, pour rentrer en France, M. Guilbert, du service du Cadastre, et sa famille.

Nous leur souhaitons bon voyage, bon séjour et meilleur retour.

Monsieur Guilbert était, en dernier lieu, chargé des études, à faire pour la création du sanatorium du Tam-dao. Il s'acquitta de cette tâche avec un zèle et une intelligence digne d'éloges.

Les plans ont été établis avec beaucoup de goût et la station du Tam-Dao sera des plus réussies si rien ne vient contrecarrer les dispositions prévues par les créateurs.

LA RÉGION
(*L'Avenir du Tonkin*, 23 février 1905)

Grimper au Tam Dao, c'est là une excursion charmante, impossible de dire autrement ; pourtant… Oui, il y a un pourtant (comme dans tout) : la distance de Vinh-Yên à la station est trop grande pour les moyens de transport qui existent ; le confort sur place est insuffisant. Les dames et les enfants, après avoir franchi une distance relativement grande et avec peine, livrés au bon vouloir des coolies, ne demandent qu'à se reposer. Mais tel n'est point la réalité, on est obligé de préparer la maison, car les clefs sont prises à la Résidence de Vinh-Yên, ce qui allonge un peu la route. Il y a lieu de nettoyer l'immeuble (*parfois il y a des oublis des voyageurs précédents*) après avoir cherché tous les objets nécessaires, on doit panser aux chevaux, impossible d'avoir un sac de paddy, de trouver un coolie pour l'envoyer couper des bambous, etc., etc. À prix d'or, on ne saurait se procurer un domestique (les mots Cascade d'Argent sont métaphoriques au possible : on ne peut dépenser un sou). Les chemins se recouvrent d'une végétation trop hâtive, les ponts, de charmant aspect, paraissent d'une solidité douteuse en raison du manque d'entretien. C'est dommage que cette promenade soit ainsi tenue. Il est vrai que les fonds manquent encore à l'administration. Nous espérons que, bientôt, on ne nous dira plus : allez à « Cascade d'Argent » ; mais qu'avec notre argent, on nous en fournira les moyens d'accès.

Un visiteur.

*
* *

De nombreuses personnes, entre autres madame et monsieur Madrolle, le lieutenant Sipière, plusieurs officiers et civils, sont venus en excursion au Tam-Dao.

LA RÉGION
Vinh-Yên
(*L'Avenir du Tonkin*, 25 mai 1905)

Une passerelle jetée sur la rivière de la « Cascade d'Argent » par les soins d'ouvriers indigènes vient d'être emportée par les eaux. Il y aurait, dit-on, mort d'homme. Il serait temps que l'Administration locale évite le retour de ces sortes de choses, en demandant des conseils aux gens techniques mis à sa disposition pour la construction d'ouvrages d'art ou même de routes.

En excursion au Tamdao messieurs Battut et Gia, de la Cie du Yunnan.

On nous assure que des prisonniers envoyés récemment au Tamdao sont très malades. Espérons que l'Administration locale aura pris des mesures avant que des décès se produisent.

*
* *

On nous télégraphie que la route du Tamdao est coupée par les inondations provenant des pluies. Que sera cette route si le fleuve Rouge déborde ?

Voilà les conséquences de travaux faits à la légère. et confiés sans surveillance à des Annamites.

Tamdao
(*L'Avenir du Tonkin*, 17 juin 1905)

De passage à la station de la « Cascale d'Argent » :

MM. le docteur Reboul ; Armand, officier d'administration ; Permezelle, de la maison Permezelle de Lyon ; Kopt ; Notton ; Delhortet [de L'Hortet], de la Banque d'Indo-Chine. Le commandant Leblond rentre définitivement à Hanoï.

Tam-Dao
(*L'Avenir du Tonkin*, 23 juin 1905)

Madame et monsieur R. de l'Hortet, caissier principal de la Banque de l'Indo-Chine [à Hanoï], et leurs enfants sont en villégiature pour plusieurs mois à la station de la « Cascade d'Argent ».

Tamdao
(*L'Avenir du Tonkin*, 15 octobre 1905, p. 3, col. 5-6)

On nous écrit :

Avis aux voyageurs

Dans la province de Vinh Yên, on se soucie peu des colons, c'est un fait reconnu, aujourd'hui, l'insouciance s'étend jusqu'aux rares voyageurs qui se rendent en villégiature au Tamdao.

M. l'entrepreneur du service des transports de Vinh-Yên à la Cascade d'Argent a l'air également de se soucier fort peu des difficultés qui peuvent être rencontrées par le voyageur ; car son devoir serait, au départ de Vinh-Yên, d'informer le voyageur des difficultés qu'il va rencontrer. Bien au contraire. Tous les attraits existent à la gare de Vinh-Yên : pousses de maîtres, coolies aux brassards voyants, cris de ces derniers « Tamdao ! » « Tamdao ! » Cela fait un peu l'effet des chevaux de bois : « À qui le tour ? Dix centimes ! »

Enfin, on est dans le pousse : on remarque bien l'air surpris des coolies, puis ils discutent ensemble un peu, ils rient, c'est tout, ils partent.

À deux cents mètres de Vinh-Yên, les pousses s'arrêtent, le voyageur est obligé de descendre, la route est coupée en toute sa largeur sur une distance de plusieurs mètres, le voyageur franchit l'obstacle, et les coolies chargent sur leurs épaules leur véhicule.

De l'autre côté de la tranchée, je demande aux coolies : « La route coupée même chose beaucoup souvent ? » Réponse : « Pas connaître. »

Enfin, chers lecteurs je vous fais grâce du reste. Sachez seulement que je suis descendu quinze fois de mon pousse et que les coolies ont chargé sur leurs épaules quinze fois leurs pousses

Ceci sur un espace de dix kilomètres.

Quant à la route de montagne, je ne vous en cause point, j'ai mis pied à terre souvent, pour pouvoir franchir avec ma monture l'étroit sentier (certains endroits 0,25 m).

C'est vrai, le sentier est peu dangereux : d'un côté, le talus est à pic, et de l'autre se trouve le précipice. Renseignements pris, ces dégâts existent depuis le 25 du mois dernier.

Vraiment, c'est un peu long !

Quant à la Cascade d'argent.., c'est un endroit délicieux comme climat. Malheureusement, il se trouve dans une province où tout n'est pas pour le mieux.

Un touriste balloté.

Sanatoriums
(*L'Avenir du Tonkin*, 20 juin 1906)

……

Reste le Tam-Dao, station de montagne ; celle-là, dont le parrain fut M. le commandant Le Blond, lequel se prit d'un grand amour pour la Cascade d'Argent, sans doute parce qu'il y rêvait le moyen d'apaiser, dans la fraîcheur, les plaintes nombreuses des rapatriables à l'affût d'un passage. Or, il paraît que ce rêve deviendrait réalité, qu'un grand hôtel serait construit, mis en communication avec le pied de la montagne par un funiculaire. *André Ducamp fecit et consules subvenerunt*.

En vérité, les projets éclosent avec la grande chaleur et... meurent avec les premiers froids.

Missions
(*L'Avenir du Tonkin*, 27 juin 1906)

……

M. le capitaine Delorme, de la Direction d'artillerie du Tonkin, et M. le lieutenant Sabouret, du 4e Régiment d'artillerie coloniale, sont chargés d'une mission ayant pour objet l'étude de voies et moyens d'accès définitifs à la station d'altitude de la Cascade d'argent (Tam-Dao) province de Vinh-Yên.

Missions
(*L'Avenir du Tonkin*, 11 juillet 1906)

……
M. André Ducamp [4], administrateur de l'Hôtel métropole, est parti en France, en mission également, à l'effet de réaliser le funiculaire destiné au service du Tamdao.

TRIBUNE LIBRE
(*L'Avenir du Tonkin*, 3 novembre 1906)

Nous rappelons que tout ce qui parait sous cette rubrique n'engage en rien la responsabilité du journal.

On nous écrit :

Hanoï, le 31 octobre 1906,
Monsieur le directeur de l'*Avenir du Tonkin*

[Gaspillage de l'argent public]

……
Pour citer un fait saillant entre tous, je causerai de M. D., un hôtelier de Hanoï, qui est en mission en France pour l'étude de l'installation d'un funiculaire au Tam-Dao, installation pleine d'aléas et reconnue très difficile par des officiers qui se sont occupés sérieusement de la chose.

Pourquoi les ingénieurs des Travaux publics ne s'occupent-ils pas directement de la question ? Ce serait là, pourtant, un sujet dont l'étude serait intéressante au premier chef, et nombre d'ingénieurs verraient, avec orgueil leur nom attaché à une telle œuvre si elle réussissait. Redoutent-ils un insuccès ?

Mais alors, ne pourrait-on s'adresser à ingénieur civil ? Il en est à Hanoï dont la valeur et la compétence technique se feraient un jeu de cette étude de funiculaire ; je ne veux citer aucun nom ; mais je connais, à Hanoï même, des hommes qui se sont occupés de questions et de travaux autrement ardus.

La reconnaissance du ventre serait-elle les titres de M. D. à cette mission ?? Diable c'est à croire puisque le protectorat lui alloue, pour cette *mission gratuite*, 20.000 francs pendant 10 ans.

……

(*Bulletin administratif du Tonkin*, 1er juillet 1907)

---

[4] André Ducamp : président de la Compagnie française immobilière (propriétaire de l'hôtel Métropole, Hanoï).

Le Gouverneur général de l'Indo-Chine, commandeur de la Légion d'honneur,
Voie décret du 21 avril 1891 ;
Vu l'arrêté du 13 février 1899, fixant les attributions des services généraux et des services locaux de l'Indo-Chine et les rapports de ces services entre eux ;
Vu le contrat en date du 7 décembre 1906, approuvé le 12 juin 1907, intervenu entre le Gouvernement général de l'Indo-Chine et la Société immobilière de Hanoï[5], en vue de l'étude d'un chemin de fer funiculaire destiné à relier la station d'altitude projetée au Tam-dao avec la route de Vinh-yên ;Sur la proposition du Directeur général des Travaux publics et l'avis conforme du Résident supérieur au Tonkin et du Directeur général des Finances et de la Comptabilité ;
La Commission permanente du Conseil supérieur entendue,
Arrête :
Article premier. — La somme forfaitaire de trente mille francs (30.000 fr. 00) à payer par le Gouvernement général de l'Indo-Chine à la Société immobilière de Hanoï en exécution du contrat visé sera imputée par moitié : sur le budget général de l'Indo-Chine, exercice 1907, chapitre XlA, article 6 ; et sur le budget local du Tonkin, exercice 1907, chapitre XIII, article 10, paragraphe 19.
Art. 2. — Le Résident supérieur au Tonkin, le directeur général des Finances et de la Comptabilité et le Directeur général des Travaux publics sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté.
Hanoï, le 12 juin 1907.
BEAU.

Par le Gouverneur général :

Le Résident supérieur au Tonkin,
BONHOURE.

Le directeur général des Finances
et de la Comptabilité,
GUIS.

Le directeur général p. i. des Travaux publics,
JULLIDIÈRE.

La piraterie au Tonkin
par Édouard Néron,
député de la Haute-Loire,
membre de la commission des affaires extérieures et des colonies.
(*Les Annales coloniales*, 21 octobre 1909)

[…] M. Doumer parti, M. Beau bénéficie pendant un certain temps de la situation créée par son prédécesseur. L'exposition à Hanoï montre à tous la prospérité du pays. En 1906,. on promène l'empereur d'Annam dans le Tonkin. Les demandes de concessions de mines affluent. Des résidents, voire de simples particuliers se font construire des villas en pleine brousse : sur le Bavi, à 20 km. de Sontay ; sur le Tam-Dao ; et pour les mettre en valeur, on songe à construire sur ce dernier massif un sanatorium avec funiculaire, etc. ; des officiers sont envoyés pour préparer des avant-projets. […]

---

[5] En fait : la Compagnie française immobilière.

(*Bulletin administratif du Tonkin*, 3 janvier 1910)

Le Gouverneur général de l'Indochine, officier de la Légion d'honneur.

Vu le décret du 21 avril 1891 ;

Vu l'arrêté du 13 février 1899, fixant les attributions des services généraux et des services locaux de l'Indochine elles rapports de ces services entre eux ;

Vu le décret du 18 janvier 1905, portant organisation du service et du personnel des Travaux publics de l'Indochine ;

Vu le contrat en date du 7 décembre 1906, approuvé le 12 juin 1907, intervenu entre le Gouvernement général de l'Indochine et la Société immobilière de Hanoï, en vue de l'étude d'un chemin de fer funiculaire destiné à relier la station d'altitude projetée au Tam-dao avec la route de Vinh-yên ;

Vu l'arrêté du 12 juin 1907, portant que la somme à payer à la Société immobilière de Hanoï en exécution du contrat susvisé serait imputée moitié sur le budget général de l'Indochine et moitié sur le budget local du Tonkin ;

Vu la lettre en date du 21 mai 1909 de la Société immobilière de Hanoï et le projet dressé par ses ingénieurs pour la construction du funiculaire du Tam-dao ;

Sur la proposition du directeur général des Travaux publics de l'Indochine et l'avis conforme du Résident supérieur au Tonkin et du directeur général des Finances et de la Comptabilité de l'Indochine ;

La Commission permanente du Conseil supérieur de l'Indochine entendue,

Arrête :

Article premier. — Est autorisé le paiement à la Société immobilière de Hanoï de la somme de 18.000 francs représentant le solde qui devait lui être versé, en vertu du contrat du 7 décembre 1906, après présentation du projet qu'elle s'était engagée à dresser pour la construction du funiculaire du Tam-dao.

Art. 2. — Cette somme sera imputée par moitié sur le budget général de l'Indochine, exercice 1909, chapitre XX, article 6, paragraphe 2, et sur le budget local du Tonkin, exercice 1909, chapitre XV, article 9, paragraphe 19.

Art. 3. — Le résident supérieur au Tonkin, le directeur général des Finances et de la Comptabilité et le directeur général des Travaux publics de l'Indochine sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté.

Saigon, le 4 décembre 1909.

A. KLOBUKOWSKI.

Par le Gouverneur général :

Le Résident Supérieur p. i. au Tonkin,
SIMONI.

Le directeur général des Travaux publics de l'Indochine,
JULLIDIÈRE.

Le Gouverneur de 1re classe des colonies, directeur général des Douanes et Régies de l'Indochine, chargé de la direction générale des Finances et de la Comptabilité,
E. PICANON.

Julio Antonio José (« Jules ») FARRERAS
constructeur de l'Hôtel de la Cascade d'Argent

Né le 27 août 1870 à Mauresa, Barcelone (Espagne).
Marié avec Nguyên-Thi-Phuc. Dont :
— Georgette mariée en 1924 avec Marcel Trimbour, garde des forêts.
— *Émile* Georges Farreras (1911) marié en 1932 à Niki Saumont. Médecin à Paris.
— Colette Josepha Jeanne (Vinh-Yên, 1911-Biarritz, 2005) mariée à Hanoï en 1931 avec Jules Antoine Frasseto (1901-1978), hôtelier, puis en 1935 avec Louis Mazerm, chef d'atelier du garage Aviat.
— Hélène mariée en 1932 à Hanoï avec Maurice Hue, représentant de la Gestetner.
— *Valentine* Eugénie Thérèse mariée en 1938 à Marseille avec Pierre Charles Marie Turpin, capitaine au long cours.

Incorporé au 2e régiment étranger en Algérie (7 juin 1892).
Naturalisé français (16 août 1896).
Au Tonkin en guerre (1er sept. 1898-20 juillet 1900, 30 oct. 1900-3 nov. 1902, 30 janvier 1906-12 mars 1909).
Garde principal de 3e classe, chef de poste du Tam-Dao (Cascade d'argent).
Construit l'embryon de l'Hôtel de la Cascade d'argent, le vend en 1914 à l'Administration qui l'agrandit tout en lui en confiant la gérance subventionnée jusqu'en 1923.
Cette même année, il rachète la concession Courteix à Van-Phu (Yên-Bay)
et il obtient en 1924 la ferme des alcools de Phuc-Yên.
Nommé conseiller provincial de Yên-Bay (déc. 1930).
Élu délégué au Conseil des intérêts économiques et financiers du Tonkin (mars 1931).
Il rachète ensuite les Hôtels du Coq d'or et de la Paix à Hanoï (été 1936)
pour les confier à ses gendres Trimbour et Hue.
Incapable de rembourser, il est contraint en 1935-36 de vendre sa concession de Van-Phu et ses deux villas du Tam-dao (ci-dessous) et de se retirer à Haiduong dont il est nommé conseiller provincial en janvier 1939.

Médaille militaire (12 juillet 1905)
Chevalier du Dragon d'Annam (nov. 1931).

VINH-YÊN
(*L'Avenir du Tonkin*, 27 novembre 1912)

Au Tam-Dao, — Il est fait concession provisoire :

1° À M. Carbonnez [6], ingénieur chimiste, demeurant à Hanoï, de la parcelle de terrain no 1 dépendant du domaine local, sise au Tam-Dao, territoire de la « Cascade d'Argent », province de Vinh-Yên, d'une contenance approximative de mille cinq cent sept mètres carrés (1.507 m2).

2° À M. Boulard [7], ingénieur agronome, demeurant à Hanoï, boulevard Doudard-de-Lagrée, de la parcelle de terrain no 40 dépendant du domaine local, sise au Tarn Dao, territoire de la « Cascade d'Argent », province de Vinh-Yên, d'une contenance approximative de mille cinq cent soixante-cinq mètres carrés (1.565 m2).

3° À M. E. Mouton [8], industriel à Hanoï, de la parcelle de terrain no 39, dépendant du domaine local, sise au Tam-Dao, territoire de la « Cascade d'Argent », province de

---

[6] Émile Ferdinand Carbonnez : ingénieur aux Distilleries Fontaine à Hanoï (puis à Cholon et Haiduong).
[7] Henri Boulard : ingénieur agronome (Nancy), docteur ès sciences, attaché à la Société française des distilleries de l'Indochine à Hanoï. Créateur en juillet 1913, à Paris, de la Société d'exploitation des procédés Henri Boulard.
[8] Émile Mouton : comptable à la Distillerie Fontaine, Hanoï. Témoin de la naissance de Marcel Carbonnez en 1909.

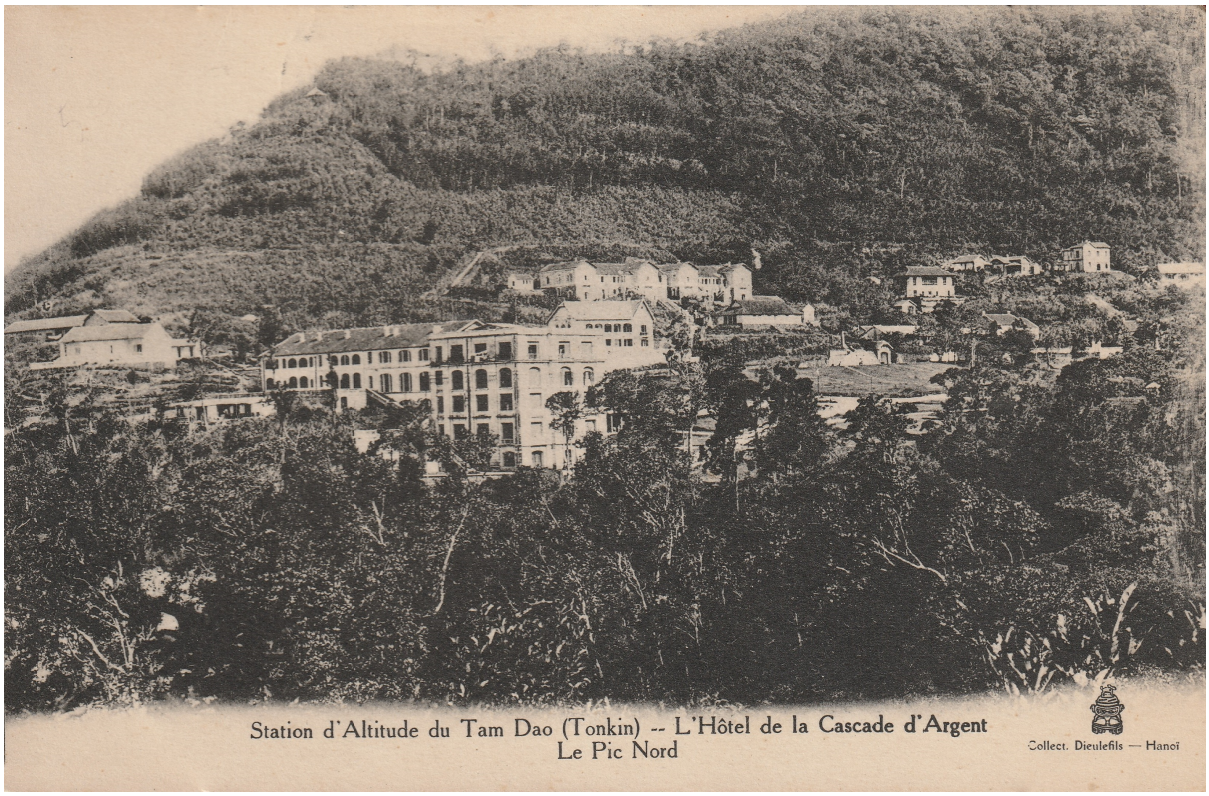
Vinh-Yên, d'une contenance approximative de mille cinq cent soixante cinq mètres carrés.

4° À M. Jubin (Charles-Léon), opticien, 51, rue Paul-Bert, Hanoï, de la parcelle de terrain n° ?, dépendant du domaine local, sise au Tam-Dao, territoire de la « Cascade d'Argent », province de Vinh-Yên, d'une contenance approximative de quatre cent quatre vingt dix-huit mètres carrés.

5° À M. Chassagne, pharmacien, demeurant à Hanoï, 59, rue Paul-Bert, de la parcelle de terrain n° 17 dépendant du domaine local sise au Tam-Dao, territoire de la « Cascade d'Argent », province de Vinh-Yên, d'une contenance approximative de mille six cent soixante mètres carrés (1.660 m²).

Coll. Olivier Galand
Station d'altitude du Tam-Dao (Tonkin). — Hôtel de la Cascade d'Argent

Coll. Olivier Galand
Station d'altitude du Tam-Dao (Tonkin). — Hôtel de la Cascade d'Argent (Coll. Dieulefils, Hanoï).



Coll. Olivier Galand
Station d'altitude du Tam-Dao (Tonkin). — Hôtel de la Cascade d'Argent. Le Pic Nord (Coll. Dieulefils, Hanoï).

Coll. Olivier Galand
Station d'altitude du Tam-Dao (Tonkin). — Hôtel de la Cascade d'Argent. Une façade (Coll. Dieulefils, Hanoï).

(Du 11 octobre 1913)
(*Bulletin administratif du Tonkin*, 1913, p. 1661-1662)

Il est fait concession provisoire à la Banque de l'Indochine, représentée à Hanoï par MM. Szymanski, directeur, et Garnier, caissier, de la parcelle de terrain n° 48 dépendant du Domaine local sise au Tam-dao, territoire de la « Cascade d'Argent », province de Vinh-yên, d'une contenance approximative de deux mille cinquante mètres carrés (2.050 m^2), telle que ladite parcelle se trouve figurée au plan de lotissement en date du 4 octobre 1908.

N° 1126. — Arrêté faisant concession provisoire (1.459 m²) à M. Omer Baivy [9], représentant de commerce, d'une parcelle de terrain du domaine local sise au Tam-dao, territoire de la « Cascade d'Argent », province de Vinh-yên.
(Du 12 octobre 1913)
(*Bulletin administratif du Tonkin*, 1913, p. 1666)

……

Pour le résident supérieur et par délégation :
L'Administrateur, directeur des Bureaux,
PASQUIER.

La chambre de commerce en excursion au Tam-Dao
(*L'Avenir du Tonkin*, 26 février 1914)

Répondant à l'aimable invitation d'un de leurs collègues, M. Boy Landry, d'aller déjeuner le Mardi Gras au Tam-Dao, les membres de la chambre de commerce de Hanoï furent exacts, hier, à 6 heures du matin, au rendez-vous fixé devant la Brasserie du Coq d'Or par le capitaine de route, Marcel de la Roche et les excursionnistes prirent place dans quatre voitures automobiles dont les moteurs ne tardèrent pas à ronfler, enlevant à vive allure vers le bac des Quatre-Colonnes toute une bande joyeuse composée de MM. Bonnault, vice-président ; Lachal, trésorier ; Ellies, secrétaire ; Allemand, Bazin, Guioneaud, Boy Landry, de la Roche, membres de la Chambre, auxquels s'étaient joints une de nos aimables concitoyennes, Mme Lachal, puis Me Baffeleuf, président du syndicat d'initiative du Tam-Dao, M. Maurice Weill, administrateur délégué de la Cie Industrielle du Tonkin, M. Guioneaud junior et M. de Massiac.

Un léger brouillard, un peu de crachin firent regretter la journée magnifique de la veille, mais le temps ne se commandant pas aussi aisément qu'une bonne table, on dut faire contre mauvaise fortune bon cœur. Les 40 km qui s'parent Hanoï de Vinh-Yên furent dévorés en quelques heures : c'est un véritable plaisir de rouler sur les routes de Vinh-Yên du pied de la montagne ; la première partie, en biênhoà, est excellente ; quand on arrive à la route de plaine la marche devient difficile, mais cette partie — du km. 500 au km. 10.500 — va être très prochainement empierrée — et les travaux seront terminés avant l'époque de la fréquentation de la station.

Des qu'on commence l'ascension du mont qui doit vous amener à plus de 900 mètres d'altitude, le paysage devient alors extrêmement pittoresque : malheureusement, le brouillard s'étend tant à droite sur le Vinh-Yên, sur le Phuc-Yên, voilant le Bavi, qu'à gauche sur les gorges profondes et sur les pentes boisées.

La route, sinueuse, en crochets, avec des pentes impressionnantes, révèle cependant un effort considérable, en même temps qu'un coup d'audace. Elle est suivie par des théories de coolies qui portent des briques, du sable, destinés aux nombreuses constructions qui s'élèvent en ce moment à la station ; et tous ont l'air fort étonnés de voir d'audacieuses autos franchir ce chemin fréquenté jadis par les seuls piétons, cavaliers ou les chaises.

[9] Omer Baivy (1878-1944) : violoniste, professeur de musique, marchand d'instruments, planteur de café, propriétaire d'Au Ménestrel à Hanoï.

À la cote 400, on remarque l'emplacement où va être construit un garage en maçonnerie pour les automobiles, car, passé cette altitude, il devient difficile à ces voitures de franchir les rampes.

Les autos des excursionnistes les franchirent cependant et à 10 h. 30 au matin, elles étaient garées devant l'hôtel de M. Farreras.

La station est dans le brouillard, on ne distingue rien à 20 mètres devant soi : Me Baffeleuf nous fait néanmoins visiter les lieux en nous faisant part de ses projets : il nous montre l'emplacement où vont être installés, des bancs, des agrès, un portique, un tennis. Puis nous jetons un coup d'œil rapide sur les bâtiments achevés : ceux de l'Amicale des Services civils, de la Banque, de la Résidence ; sur les constructions en cours ; la chapelle et la maison de repos de la mission Espagnole, la villa de M. Jubin, celle de Me Locquet Duquesne, celle de M. Morelli, etc.

Mais l'heure du déjeuner sonne ; dans la grande salle du restaurant, le couvert est dressé, et M. Farreras invite les voyageurs à s'asseoir.

M. Cucherousset, un publiciste en villégiature au Tam-Dao et qui occupe ses loisirs à rédiger un guide de la station, se joint aux convives, ainsi que MM. Vidal [10] et Wuillaumié.

On fit grand honneur au menu […] et aux vins exquis et une folle gaieté ne cessa de régner pendant tout le repas.

MENU
Hors d'œuvres à la Russe
Pâté en croute
Œufs brouillés aux pointes d'asperges
Fricandeaux de veau Metternick
Panaché de haricots fines herbes
Dindon truffé
Salade de chicorée
Crème Beau Rivage
Compote de fruits
Desserts
Graves — Pommard — Champagne Bauché
Café — Liqueurs

Vers 1 heure 30, une éclaircie sa produisit qui permit d'admirer le magnifique panorama et l'on descendit à la Cascade d'argent.

Me Baffeleuf, chemin faisant, exposa les projets de M. le résident supérieur relatifs à la station : amélioration de la route de montagne entre la cote 400 et la station (crédit 5.000 piastres) ; construction d'un caniveau fermé le long de la partie haute de la route pour servir d'égout et évacuer les eaux usées (crédit 2.000 $) ; commencement de travaux d'addiction d'eau potable (crédit 7000 piastres), le tout formant le reliquat (15.000 environ) du crédit de 20.000 piastres prévu au budget général. Au surplus, M. le médecin inspecteur des Services sanitaires a prévu qu'il allait faire mettre a l'étude la question du service médical au Tam-Dao. Enfin, pour faciliter les communications, un appel d'offres pour l'entreprise d'un transport régulier, quotidien ou biquotidien de la poste et de quelques voyageurs entre la gare de Vinh-Yên et la cote 400 est en préparation. À 2 heures 30, après avoir pris congé de M. Farreras, les voyageurs songeaient à repartir pour Hanoï, enchantés d'une aussi jolie excursion, et d'une aussi bonne journée au grand air.

---

[10] Probablement Émile Vidal, alors directeur de l'Hôtel Métropole, qui avait obtenu une première concession au Tam-dao en février 1913, en fut déchu en novembre 1920, et en obtint une seconde en décembre 1922. Finalement établi épicier à Hanoï.

Le retour s'effectua normalement, à vive allure par les mêmes voies qu'à l'aller, le capitaine de route ayant pris la tête et l'auto de M. Boy Landry fermant la marche. Un court arrêt à Vinh-Yên chez le docteur Sureau attarde quelque peu cette dernière voiture, et la nuit tombait quand, ayant repassé le bac des Quatre-Colonnes, on roulait sur la route de Hanoï.

M. Boy Landry pilotait sa « Ford », ayant à côté de lui son mécanicien indigène, tandis que derrière se trouvaient M. Baffeleuf et nous,

À un moment donné, quelques kilomètres avant d'arriver aux Cheddites, les deux voyageurs du fond se trouvèrent subitement, le nez dans l'herbe, et coiffés tout simplement — leur chapeau s'étant envolé — de l'automobile qui les véhiculait.

La voiture de M. Boy Landry avait tout simplement quitté la route, puis descendu un des côtés de la digue et finalement s'était retournée sur elle-même, ensevelissant les passagers, brisant ses glaces, éteignant ses phares.

Il y eut un moment d'émotion ressentie sans doute au loin par MM. Lachal et Ellies qui revinrent au secours de leurs compatriotes et les trouvèrent en bon état, sauf le mécanicien indigène qui avait eu le pied foulé : il fallut sortir l'auto de sa fâcheuse situation et la ramener dans le droit chemin : vingt coolies suffirent à cette besogne et l'accident n'eut pas de suite.

À 9 heures, M. Édouard Vuillamie, avec une voiture de secours, ramenait la malade à Hanoï où, après quelques jours d'hospitalisation dans un garage, ses blessures seront guéries. Comme on le voit, à part ce léger accident, la journée a été excellente, et il y avait tout lieu de féliciter M. Boy Landry de son heureuse idée d'une excursion au Tam-Dao.

AU TAM-DAO
LA STATION D'ALTITUDE
(*L'Avenir du Tonkin*, 29 mars 1914)

Le site, où sont blottis les quelques bâtiments achevés qui représentent la station, le site choisi est véritablement pittoresque. Par malheur, c'est un cirque dans lequel on pénètre par les écuries, car le dépotoir se trouve précisément placé à l'entrée du plateau réservé aux habitations et il faut souhaiter que ce provisoire ne dure pas toujours ; ce autant pour la vue que pour l'odeur.

Nous montons jusqu'à la plate-forme sur laquelle se dresse « l'Hôtel de la Cascade d'Argent ». C'est une construction massive, toute en pierres, de cette pierre qui abonde dans les environs. L'emplacement a été judicieusement choisi, la vue est superbe, et la brise ne rencontre nul obstacle pour circuler à travers les appartements, grâce aux larges baies ménagées.

Le propriétaire de l'hôtel, l'accueillant et toujours souriant M. Farreras, nous fait visiter le bâtiment, dont il continue à perfectionner l'aménagement, de manière à assurer le plus de confortable possible à ses futurs pensionnaires. M. Farreras a dépensé beaucoup de temps et d'argent, et, quand on songe aux difficultés surmontées, on éprouve une réelle sympathie pour le courageux compatriote qui a réalisé ce véritable tour de force. Aussi ne peut-on que lui souhaiter le succès, si bien mérité par sa persévérante énergie.

À côte de l'hôtel et au-dessous, un peu en contre-bas aussi du pavillon réservé aux fonctionnaires des Services civils, le garde principal Carréga surveille la construction d'un blockhaus, destiné à abriter les *linhs* de la garde indigène, qui composent la petite garnison du sanatorium et assurent la garde des prisonniers, employés pour couper la brousse et tracer des sentiers.

Le garde principal Carréga remplit, tout à la fois, les fonctions de garde principal, de commissaire de police, d'architecte, de conducteur de travaux, de garde forestier et que sais-je encore ? Il s'acquitte d'ailleurs parfaitement de ces multiples fonctions ; c'est là le meilleur éloge qu'on puisse faire de lui.

Le blockhaus, qui a l'apparence d'un solide cube de maçonnerie, est construit avec les morceaux de roc recueillis sur place et il pourrait, à l'occasion, subir un siège, encore qu'il soit dominé par le mamelon auquel il se trouve adossé.

D'une solidité à toute épreuve paraît être également un bâtiment en construction, un peu plus haut, et destiné abriter les missionnaires de la mission espagnole de Bac-Ninh, lorsque l'état de leur santé exigera un séjour en montagne. Mgr Velasco a rétabli sa santé, après un court séjour au Tam-Dao et il a décidé de bâtir là une maison de santé à l'usage des religieux de sa mission.

Quelques maisonnettes, sans prétention, se dressent çà et là et on dirait un petit hameau vosgien ou alpestre, dont les habitants seraient absents ou occupés sur un autre point à leur besogne coutumière.

En effet, la « saison » ne commencera guère avant le mois prochain et, pour l'Instant, les seules personnes étrangères à la station sont représentées par un jeune couple, tout récemment marié et venu là pour trouver le calme et la solitude, chers aux nouveaux époux, aux cœurs de vingt ans surtout. À vrai dire, ces amoureux sont, sur ce point, admirablement servis.

À droite, un éperon de la montagne s'avance au-dessus de l'abime, représenté par la vallée profonde, comme la proue d'un navire aux proportions monstrueuses, C'est sur cette croupe que se dressera peut-être un jour le pavillon réservé au gouverneur général ; en attendant, la forêt demeure la souveraine incontestée de cette partie du domaine sylvestre. Nous voici maintenant sur un pont rustique, en bois et bambous, et jeté sur le ruisseau qui, plus bas, se précipite en cascade, de roche en roche, pour gagner les régions inférieures, s'en aller grossir de son appoint les fleuves du Delta.

La « Cascade d'argent » ! Cette faible chute d'eau ne s'appelait point ainsi il y a vingt-quatre ans, lorsque la petite colonne, partie du poste de Lien-Son, vint camper en ce lieu agreste, après avoir escaladé, un à un, les contreforts formant, depuis le pied de la montagne jusqu'au sommet, comme autant d'ouvrages avancés, constituant un système de fortification compliqué et savant.

Et, je n'ai qu'à fermer les yeux, pour revoir toute une bande joyeuse s'ébattant, dans le costume d'Adam avant le péché, et ce à la fin d'une journée caniculaire, tous recevant avec délice sur leurs jeunes et vigoureuses épaules l'eau fraîche de la cascade ; si fraîche même que quelques-uns des baigneurs durent s'aliter après le retour au poste.

Dieu que tout cela est déjà loin pourtant, s'estompe en nuances imprécises sur la trame du passé, un passé d'hier et malgré tout si vite oublié.

Le roi du Tam-Dao ! Qu'était au juste ce souverain qui nous envoyait des parlementaires, vêtus d'un costume de saltimbanque, très fiers des broderies et surtout des paillettes d'or et d'argent qui ornaient leurs soutanelles écarlates ; nul ne l'a jamais su exactement je crois.

Ce roi de fantaisie possédait malgré tout une certaine culture et ses lettres gardaient, au dire des lettrés, une allure correcte, comme il est d'usage dans les cours policées. Le prince inconnu, quand il rédigeait ses missives, se disait assisté par ses grands mandarins de droite et de gauche et il rendait hommage aux hommes d'Occident, grands navigateurs et vaillants guerriers ; seulement nous occupions, écrivait-il, une partie des terres à lui léguées par ses ancêtres et notre devoir était de lui restituer ces terres et de nous retirer. En échange, il nous offrait son amitié ; au cas contraire, il agirait par la force.

On répondait de façon amène à ce souverain, mais tout se gâta à la suite d'une attaque qu'il tenta avec ses troupes contre le poste de Lien-Son, devant lequel il perdit

un certain nombre de ses guerriers.il dut même fuir rapidement, abandonnant ses morts.des armes et des drapeaux....

Mais tout cela, c'est de l'histoire ancienne.

.... Présentement, il s'agit de capter l'eau, qui descend des sommets, là, un peu plus haut, et l'on me mène vers un coin ombragé et frais. Le filet d'eau, d'une limpidité de cristal, coule doucement à travers les pierres qui forment le lit, avec un tout petit murmure discret et aimable comme un air de pavane. Tout près de la prise d'eau, une fleur d'un blanc virginal se penche au-dessus de la nappe liquide, paraissant vouloir s'y mirer.

Plus loin, me dit-on, une autre source est tarie, triste effet du déboisement ; ainsi toujours l'homme détruit quelque beauté de la Nature ou de l'Art.

Nous redescendons, et, par une éclaircie dans la végétation, un groupe de baigneuses apparaît ; plusieurs femmes annamites, paisiblement, procèdent à leur toilette.

Le soleil darde ses rayons ardents et le sommet du massif émerge des nuages qui, plus bas, forment une couronne d'albâtre.

Du fond de la vallée, une brume intense s'élève, couvre tout, mais par moment, le soleil victorien détache des lambeaux de cette masse blanchâtre. Cela prend l'aspect de fantômes errants dans l'espace et il manque le fou Yégof, pour donner des noms à ces nuées aux formes fantastiques, puis les apostropher, debout sur une roche, et entouré de ses loups familiers....

Un dernier regard à la jolie et murmurante glissade d'eau sur les rocs polis, qu'est la « Cascade d'argent », un soupir de regret d'avoir à quitter ces frais ombrages, et, lentement, nous nous éloignons pour redescende vers la fournaise qu'est à cette heure la plaine, d'où monte un souffle brûlant.

Puisse la station d'altitude du Tam-Dao avoir, par la suite, tout le succès qu'elle mérite, c'est mon vœu le plus sincère.

Henri Laumônier.

TAM-DAO

(*L'Avenir du Tonkin*, 3 avril 1914)

On nous écrit :

Eaux et forêts. — Lors de votre visite au Tamdao, vous avez été frappé par les dégâts causés par les incendies que des indigènes, inconscients ou mal intentionnés, nous donnent en spectacle durant toute l'année.

Comme vous, nous déplorons ces actes de destruction, et nous nous tenons toujours sur le qui vive pour empêcher qu'un de ces incendies ne gagne la station et n'y cause des gros dégâts comme cela s'est produit récemment dans une station de la Haute Région.

Autrefois, du temps de M. Ducamp, alors que le Tam-Dao ne comprenait que 4 ou 5 cases en paillotes, le service des eaux et forêts fit installer un poste commandé par un Européen, dans le but de protéger la forêt aux alentours de la station.

Aujourd'hui que des gros Intérêts sont engagés sur ce site, le service des eaux et forêts a abandonné son poste.

Le petit bâtiment en pierre du poste forestier, jadis si coquet, offre un aspect des plus lamentables. On y sent l'abandon et c'est vraiment regrettable.

SI l'on ne procède pas prochainement aux réparations urgentes, dans 2 ou 3 ans, ce ne sera plus qu'une ruine

M. le résident de Vinh-Yên, qui a vu poser la première pierre de cette maisonnette, serait, nous en sommes certain, très heureux de la remettre en état. Mais, hélas ! l'éternelle question des crédits doit sans doute l'en empêcher.

Loin de nous l'Idée de récriminer contre qui que ce soit, car nous savons dans quelles conditions le dit poste a été évacué.

Mais nous savons aussi que cette évacuation n'était que provisoire ; dès le retour du garde principal qui était parti dans la Phuc-Yên avec ses gardes pour se joindre à la colonne qui opérait contre le Dê-Tham, le poste forestier devait être réoccupé.

Depuis lors, trois ans se sont écoulés ; la station a pris une grande importance sans que le service des eaux et forêts semble songer qu'il y aurait utilité pour lui à réoccuper le poste.

Nous osons croire que cette indifférence est plutôt apparente que réelle, et que, dès que possible, le chef bienveillant et éclairé qu'est M. GIlly nous donnera entière satisfaction et qu'à nouveau nous pourrons voir le joli poste forestier réoccupé sur les bords de la Cascade d'Argent. — Des amis du Tam-Dao.

VINH-YEN

(*L'Avenir du Tonkin,* 22 mai 1914)

Au Tam-Dao. — De nombreux excursionnistes sont venus passer la journée de jeudi à la station où la température était infiniment plus clémente qu'à Hanoï.

Y villégiature, en ce moment, M. Courret, colon à Thap-Mieu, qui, très fatigué dernièrement, se trouve particulièrement satisfait de sa cure d'air.

À signaler le voyage à moto de M. Moreau. Ce dernier, parti de Hanoï, a fait facilement le parcours — aller et retour ; — avis donc aux motocyclistes.

EN INDOCHINE

À propos des Cimes

[Le Tamdao et Dalat]

(*La Dépêche coloniale,* 7 juillet 1914)

Après des années de gestation laborieuse, nous avons donc réalisé quelque chose de pratique à la station d'altitude du Tam-Dao, s'il faut en croire l'article « Au grand air », de Pouvourville. Félicitons-nous du résultat, mais ayons le triomphe modeste en considérant le temps qu'on a perdu avant de mener à bien une fondation si simple. Ce cas symbolise très exactement la méthode de travail indochinoise, empruntée, semble-t-il, aux Danaïdes. Un court historique des errements qui, si longtemps, paralysèrent à « la Cascade d'Argent » toutes les bonnes volontés, sera peut-être efficace pour en éviter le renouvellement sur d'autres points.

C'est en 1904 qu'une mission topographique, commandée par le capitaine d'artillerie Ducret, et à laquelle était adjoint le docteur Paucot, signala les excellentes conditions climatiques du petit plateau dont la caravane avait fait son centre d'opérations. Les rapports élogieux intéressèrent M. le gouverneur général Beau et M. le médecin inspecteur Grall. Il fut décidé qu'un médecin se rendrait périodiquement au Tam Dao pour en poursuivre méthodiquement l'étude hygiénique, tandis que, d'autre part, le commandant Leblond, chef du bureau militaire, rechercherait les possibilités d'utilisation, en cas de conclusions favorables.

Le programme fut ponctuellement suivi, malgré des oppositions latentes. Un an après, la doctrine était faite : l'eau très pure était une eau de surface emmagasinée dans les racines des bambous, dont il fallait, par conséquent, établir une réserve intangible sous peine de voir tarir la cascade ; la température était agréable et reconstituante ; l'état hygrométrique était meilleur que dans le delta, car la plupart des nuages passaient plus bas que le plateau ; les moustiques étaient une exception, mais il fallait éviter de cultiver des larves, comme aussi de souiller le sous-sol par d'intempestives inhumations ; enfin, les dimensions restreintes de l'emplacement, qui ne pouvait être qu'un bien collectif, impossible à diviser entre un nombre forcément petit de parties prenantes, commandaient des précautions particulières.

Ceci fait, M. le gouverneur général Beau nomma une commission, dont j'avais l'honneur de faire partie, pour étudier les moyens pratiques d'aménagement et formuler des propositions d'exécution. Le regretté M. Frébault, résident à Vinh-Yên, présidait, assisté de M. Lichtenfelder, chef du service d'architecture, et du directeur du cadastre. On décida, après études, que les voies d'accès devaient comporter une route d'automobiles partant de Vinh-Yên pour monter le plus haut possible et se terminer par un sentier muletier ; que l'exiguïté de l'espace disponible, une fois la réserve de bambous constituée, interdisait d'accorder des concessions privées et que, par conséquent, le lotissement devait prévoir simplement quelques villas pour le gouverneur général et les principaux chefs de service, puis un hôtel qui serait la maison commune. Lichtenfelder apporta un jour l'avant-projet de cet hôtel, lequel fut approuvé en séance, ainsi que le mode d'exploitation proposé : construction par le gouvernement général, gérance à bail, avec subvention décroissante pour parfaire un minimum de recettes pendant les premières années ; tarif de pension imposé au gérant, avec prime complémentaire pour chaque journée effective. Les rapports de cette commission doivent exister encore. Bref, la question était mûre en 1905 ; il ne manquait que la signature du gouverneur général, promoteur du mouvement, et tout permettait d'espérer que, l'été suivant, nos compatriotes pourraient bénéficier du climat de « la Cascade d'Argent ».

Mais dans cette Indochine qu'on a trop justement nommée « le pays des avortements », un génie malfaisant doit souffler pour les démolir sur tous les projets logiques. « Comment, objectait-on, vous avez découvert un endroit qui ranime les mourants et ressuscite les morts — car c'est ainsi qu'on interprète, par une exagération déformante, le rôle du sanatorium — et vous vous contentez d'un simple hôtel de 95.000 piastres avec une route et quelques kilomètres de sentier muletier ? Mais c'est abominable ! Vous engagez ainsi l'avenir en le limitant, en empêchant d'emblée l'essor que ne peut manquer de prendre la station. Voyez Vichy ! Il faut voir plus grand : un embranchement du chemin de fer nous conduira jusqu'au bas de la côte où nous construirons un funiculaire, — funiculi, funicula, comme on chante à Naples ; — et là-haut, nous bâtirons, outre le somptueux hôtel, un casino, un théâtre, des thermes, sans oublier la salle de jeux et les petits chevaux, bref, tout ce qu'il faut pour écrire ». Une société au capital de 10 millions — excusez du peu ! — est prête à être formée dès quelle aura l'assurance du privilège. »

On voyait grand à cette époque ; on voyait même trop grand. Devant ces offres grandioses, le modeste projet de la commission pâlissait, lui dont le seul mérite était d'être immédiatement pratique ; on l'enfouit dans un tiroir où il doit encore dormir son sommeil. Bien entendu, la fameuse société ne se constitua jamais. Entre-temps le gouverneur général avait été remplacé, la conviction des nouveaux venus était à faire; les apôtres de la première heure, ceux qui avaient fait les études, partirent à leur tour, et tout fut remis en question. Et voila comment, huit ans plus tard, il n'existait que les constructions provisoires de la période d'études ; elles étaient confiées au résident de Vinh-Yên qui autorisait à tour de rôle quelques rares privilégiés à les occuper pendant

quinze ou vingt jours, laissant à chacun le soin de meubler la case et d'organiser son ravitaillement personnel.

L'histoire de ce laborieux enfantement nous incite à nous réjouir en constatant qu'on a enfin réalisé, après neuf ans, les propositions raisonnables et pratiques de la Commission de 1905. Mais que de temps perdu sans motif valable ! C'est d'ailleurs le sort de tous les essais d'utilisation des cimes pour y établir des stations climatiques. Pourquoi cette fécondité spéciale ? Il faut en dénoncer hardiment la cause : c'est parce que tout le monde se croit compétent en la matière, tout le monde parle, juge, émet des appréciations souvent peu ou faussement documentées, et cela sans se soucier des observations antérieures, des études faites par les aînés les plus qualifiés. Pour la construction d'un pont, on ne pensera jamais à chicaner la technique de l'ingénieur ; mais pour choisir une station de santé, chacun tient à honneur de dire son mot, chacun prétend se faire extemporanément une opinion personnelle en quelques jours, — ou en quelques heures. Tout est confusion, tout est fantaisie ; sur un tel terrain, les sophistes éclosent librement, et le chef de la colonie, en voulant écouter tout le monde, ne sait plus que penser.

Et j'ai ici le regret de me séparer de mon ami Pouvourville. C'est une erreur de comparer la « Cascade d'Argent » à Simla et à Darjilling, qui sont de vraies et grandes villes, situées sur de vastes plateaux, tandis que notre Tam-Dao est un simple palier à flanc de montagne, où huit à dix maisons trouveraient difficilement à se blottir autour de l'hôtel. Prenons la station pour ce qu'elle est ; enfin, aménagée selon le plan de 1905, elle constitue une réalisation précieuse pour les régions voisines du delta tonkinois ; mais n'essayons pas d'en faire la « ville de santé » unique de toute l'Indochine, alors que deux cents habitants ne sauraient y tenir à l'aise.

……

Jacques Altar [11].

FARRÉRAS
(*Annuaire général de l'Indochine française*, 1915, p. 95)

Hôtel de la Cascade d'argent au Tam-dao (Vinh-yên).

HOTEL DU TAM-DAO à Thai-nguyên
(*Annuaire général de l'Indochine française*, 1915, p. 96)

MM. GAUTIER, propriétaire ;
CELLIER, gérant.

N° 763. — Arrêté accordant en concession définitive à M. Passignat, la parcelle de terrain n° 31 sise au Tam-dao, (Vinh-yên)
(Du 30 août 1916)
(*Bulletin administratif du Tonkin*, 18 septembre 1916)

---

[11] Pseudonyme du docteur Henri Reboul.

Nº 565. — Arrêté faisant concession provisoire à M. Teillard de la parcelle de terrain nº 19 dépendant du domaine local, sise au Tam-Dao.
(*Bulletin administratif du Tonkin*, 1918, p. 1326)

(Du 3 octobre 1918)

Par arrêté du Résident supérieur au Tonkin, en date du 3 octobre 1918 :

Il est fait concession provisoire à M. Teillard, Alphonse Pierre *Georges*, employé de commerce [Compagnie franco-asiatique des pétroles (Shell)] à Haïphong, de la parcelle de terrain nº 19 dépendant du domaine local sise au Tam-Dao, territoire de la « Cascade d'Argent » province de Vinh-Yên, d'une contenance approximative de mille deux cent trente sept mètres carrés (1237 mq) telle que ladite parcelle se trouve figurée au plan de lotissement en date du 4 octobre 1908.

Le concessionnaire devra se conformer strictement aux dispositions de l'arrêté organique du 18 mai 1912.

TRAVAUX PUBLICS HANOI
Avis d'adjudication
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 15 octobre 1922)

Le 24 octobre 1922 à 16 heures.

Fourniture et établissement d'une ligne d'éclairage électrique sur poteaux reliant des villas jumelles du gouvernement général à la grande villa située à l'Arbre-mort ou Tam-Dao.

Travaux à l'entreprise. 7.850 f 00 ou 44 p.20

Déplacements et villégiatures
(*L'Avenir du Tonkin*, 11 juin 1923)

Madame de Seguin des Hons [des Douanes et Régies] et ses enfants ont quitté Hanoï dimanche pour aller s'installer à l'hôtel Farreras, au Tam-Dao.

LES FÊTES DU TAM-DAO

Deuxième journée
(*L'Avenir du Tonkin*, 18 août 1922)

Cette deuxième journée sera plus spécialement consacrée aux sports ; le beau temps la favorisera et c'est dans un cadre enchanteur, immense cadre de verdure pointillé d'innombrables mâts supportant des écussons chargés de drapeaux (la municipalité de Hanoï aurait rougi de honte en voyant que dans ce petit centre perché à plus de 900 mètres d'altitude mâts et drapeaux étaient ceux-là fraîchement peints, ceux-là tout neufs, tandis que dans la capitale, mais ne rappelons pas l'horrible vision du 14 juillet), c'est dans un cadre enchanteur que la jeunesse va continuer les exercices de plein air entamé la veille.

Dès maintenant, cependant, disons deux mots des comités — comité d'honneur ; comité d'organisation qui, chacun dans leur sphère, ont apporté une collaboration si

active que le succès des fêtes — de trois jours de fêtes — ne pouvait qu'être que ce qu'il a été : magnifique. Parmi les membres d'honneur figuraient Mmes Robin, Monguillot, Détieux, Jaspar, Scalla, Janvier, Vidry, Mus ; M. Szymanski, directeur de la Banque de l'Indochine ; M. l'administrateur Bride, résident de France à Vinh-Yên.

Le Comité d'organisation avait pour présidente : Mme Bourayne ; pour vice-présidente : Mme de Beauchamp ; comme secrétaire-trésorier : Mme de Feyssal, et comme membres : Mmes Sarrailhé, André, Guidon-Lavallée, Piton, Mlle Fauquet, qui d'acquittèrent avec tact du soin délicat de recueillir des dons parmi les hôtes de la station, tandis qu'à Hanoï, Mme Grémillet s'occupait d'en recueillir dans son entourage.

La section du théâtre d'enfants fut dirigée par Mmes Muraire, Jeanbrau et Piglowska.

La section des jeux, qui comprenait aussi le goûter et la tombola, fut composée de Mmes Jaspar et Muraire, et de MM. Bergue, Rivière, Manau, Moyse-Frizé, Moulinié, Bèque, Gabai.

Mmes Desjardins, André, Jaspar, Motais de Narbonne, de Villeroy, Pitou, Mme Duguet, Mme Bourayne s'occupèrent des travestis d'enfants.

Mmes de Heaulme [12], de Villeroy, André, M. l'administrateur Manau s'occupèrent du théâtre et du concert, tandis que MM. Bergue, Leloup, Jaspar, Verge, Rivière, Marrou, Moyse-Frizé, Frezard, Moulinié, Puy-Lagarde, Gabai veillaient à tous les détails d'organisation, de surveillance des jeux, des apéritifs-concerts, du guignol, du pavoisement, des illuminations, des feux d'artifice, de la retraite aux flambeaux.

Quant à MM. Sicard et Carlos, de la Banque de l'Indochine, ils avaient bien voulu accepter les fonctions de commissaires du bal, fonctions qu'ils assumèrent à l'entière satisfaction de toutes et de tous.

À propos de bal, disons — car il faut essayer de n'oublier personne — que, le premier soir, le pianiste ayant fait défaut, Mlle Péralle, Mmes de Noreuilh [13], Fays, Pitou, Mlle Lehé s'offrirent très gracieusement à le remplacer.

Quand on songe au dévouement, à la patience, aux qualités dont il y a lieu de faire preuve pour si bien réussir, on ne peut qu'adresser de vives félicitations au groupement qui, pour l'œuvre si intéressante de *Aveugles de guerre*, s'est prodigué sans compter pendant les longues semaines de préparation et les trois jours d'exécution.

Des artistes devaient aussi apporter leur collaboration, sous forme de délicieux programmes qui, vendus aux enchères, le soir du concert, constitueront un agréable souvenir pour les généreux acquéreurs. Parmi les artistes, citons : Mmes Noreuilh [Noreuil] ; Leloup ; Tharaud ; Douguet ; Gallo ; Mme Motais de Narbonne, Piglowska, Mlles Andrée et Georgette Bride ; Madeleine Douguet, Lizette Roumengous, MM. Arsène Caux Cardin, Saboya…

La Compagnie du Yunnan, les Docks de Haïphong ; l'I. D. E. O. ; M. Lê-van-Phuc se mirent entièrement à la disposition du Comité pour le seconder selon leurs moyens.

Venons-en maintenant aux résultats des exercices sportifs.

……

AU TAM-DAO
(*L'Avenir du Tonkin*, 8 août 1923)

De tout ce qui fut entrepris pour doter le Tonkin de villégiatures d'été, le Tam-Dao paraît être ce que nous avons le mieux réussi. Pour la première fois, à ce qu'il semble, Administration et particuliers ont rivalisé de goût et de zèle ; l'effort fait a été commun,

---

[12] Marie-Thérèse Guidon-Lavallée, épouse de Roland de Heaulme de Boutsocq (1889-1974) : futur directeur de la Société agricole et forestière de Yên-My. Voir encadré.

[13] Suzanne Bonnal de Noreuil (et non *Noreuilh*) : artiste peintre.

on a voulu, chose neuve, un plan d'ensemble, qui permit de sauvegarder un site, de le rendre suffisamment accessible et attrayant sans le dénaturer.

On a réussi. Qu'on eut pu faire mieux, cela se soutient : mais ne nous arrêtons pas exagérément aux critiques, trop d'exemples fâcheux attestent qu'on eut aussi pu faire beaucoup moins bien. Il suffit donc de reconnaître un indiscutable progrès. Les erreurs de détails se répareront avec le temps Ce qui est essentiel, c'est le choix de ce charmant petit cirque en montagne, à une altitude de plus de neuf cents mètres, facile d'accès, si proche de Hanoï et où, comme dans le fameux parc où pleuraient les Nymphes de Vaux, les fontaines, les ruisseaux ne se taisent ni jours, ni nuits.

L'aménagement en parc de la partie centrale et plane du cirque fut fait avec art. Ces belles pelouses, ces arbres conservés de loin en loin, soit seuls, soit en boqueteaux, prouvent qu'un homme de goût, expert en cet art difficile des jardins, a exercé sa science.

Il n'y a là ni « maniérisme », ni négligence ; l'effet obtenu est aimable, plein d'élégance ; les massifs de fleurs n'ont pas été multipliés à l'excès, il n'y a aucun encombrement, mais au contraire le souci d'élargir, de donner de l'ampleur à ce bel endroit en y faisant dominer les plans simples, doucement ondulés, de pelouses bien tondues. Un torrent à impétuosité de « gave » bondit et écume dans les rochers. On s'est bien gardé de le discipliner ; des ponts le franchissent, qu'on eut le bon esprit de ne point faire d'un rustique de convention, mais qui sont, au contraire, solides et de lignes sobres dans une décoration plaisante. Aux meilleurs endroits où l'on est tenté de s'asseoir, des bancs en maçonnerie, bâtis avec soin, s'offrent aux promeneurs ; des fontaines partout distribuent une eau merveilleuse, et, quand on arrivait avec au fond de soi l'appréhension de trouver des rocailles, du rustique tourmenté, toutes les niaiseries ahurissantes que l'on constate aux jardins « banlieusards » de Bécon-les-Bruyères ou de Bois Colombes, la surprise est heureuse. Nous aimerions penser que tous ceux qui réalisèrent cet ensemble en ont été félicités et récompensés ; ils le méritaient certainement.

il semble d'ailleurs que le paysage ait agi sur presque tout le monde et qu'on ait eu scrupule, en construisant, de gâter ce paysage et de risquer l'enlaidir. De jolies habitations ont été édifiées. Vous pensez bien qu'il y a des exceptions ! Mais celles qui sont attristantes, on les dénombre vite et l'on se prend à leur espérer une existence brève. L'économie trop visible qui présida à leur construction doit les rendre fragiles sous un climat où l'économie, dans le choix des matériaux surtout, est une si grave erreur. Elles passeront et à leur place en surgiront d'autres que l'on présage plus élégantes. Dans un avenir désormais tout proche, nous sentons qu'une prospérité plus accusée permettra ces transformations, les générations montantes comprendront mieux que nous ne l'avons fait nous-mêmes, que plus de confortable, une meilleure entente de la vie familiale aux colonies, peut, avec facilité, épargner les frais de retours en France trop fréquents. Quand nous nous contentions de campements, les nouveaux venus voudront avec raison des demeures, le « home ». Le Tam-Dao sera l'un des premiers coins du Tonkin où se manifestera, pensons-nous, cette véritable révolution. À bien y regarder elle perce déjà et elle sera pleine des conséquences les plus heureuses. Il est acquis que l'été passé au Tam-Dao n'est point rude, qu'on ne souffre nullement de la chaleur ; cette considération, jointe aux facilités de relations avec Hanoï et au charme de la station assure le succès de cette villégiature d'autant mieux que les santés s'y rétablissent et que les tentants, en particulier s'en trouvent à merveille. Les « inventeurs » du Tam-Dao ne se sont point trompés.

La création entreprise est suffisamment belle pour que l'on puisse dorénavant espérer une continuité dans l'effort. Les grandes lignes ont été tracées, mais il est des améliorations à poursuivre.

L'hôtel est ce qu'il pouvait être. Il honore l'initiative privée qui eut la hardiesse de le construire mais les Travaux Publics y ajoutèrent de lourdes erreurs architecturales. Il ne

s'agit pas de critiquer une exploitation qu'il convient de louer au contraire ; M. Farreras est le plus empressé et le plus obligeant des propriétaires, il met tous ses soins à satisfaire sa clientèle et il y parvient. Tout le monde le reconnaît ; un hôtel colonial doit être spacieux, clair ; tous les nettoyages doivent y être faciles. Toutes les chambres doivent comporter un cabinet de toilette avec installations de bain et douches, eau chaude à volonté. Il faut un fumoir et un salon de lecture et de correspondance, inaccessible aux enfants. Il est nécessaire d'installer des communs où sera logé l'innombrable personnel que chacun amène avec soi ; il y a lieu, en effet, d'éviter cet encombrement des couloirs où, tout au matin, des légions de belles Persinettes étendent et étrillent leur brune chevelure dans le simple appareil d'autant de beautés qu'on vient d'arracher au sommeil, en attendant l'appel de Madame. Ces soubrettes — qui n'ont rien de celles du répertoire — piaillent, caquettent, se chamaillent, véhiculent des récipients redoutables...

Un lavoir spacieux et couvert, assurant aussi, moyennant rémunération, toute l'eau chaude désirable, permettant les repassages en un endroit approprié, est indispensable. Il n'est pas possible de décrire à quels procédés de fortune il faut recourir pour les lavages! Voilà du provisoire, on est disposé — vivant à la bonne franquette — à s'en accommoder mais il importe, contrairement au dicton, qu'il ne dure pas. Il fallait passer par cette phase ; désormais, il faut adopter la devise sardinière : *toujours à mieux* [14].

Ces critiques sont de celles qu'il faut faire. Peut-être tout est-il prévu de ce que nous indiquons. Mais rassurons vive le public : l'on est fort bien chez M. Farreras et à tous égards ; les points défectueux signalés tiennent à l'agencement d'un immeuble et pas le moins du monde à son exploitation. Puisque nous rêvons tourisme, avec affluence de nobles étrangers cousus d'or, il nous faut, au Tam-Dao, pouvoir montrer des installations mieux comprises. Celles qui existent ont constitué un progrès ; aujourd'hui, elles datent, progressons encore. Si l'hôtel n'était pas construit où il est, il ne faudrait sans doute pas l'y mettre ; il est là,. qu'on l'aménage mieux et tout ira. On le voudrait étagé en gradins à flanc de montagne et ne barrant point une vue admirable. Un ascenseur eut été facile. Un sérieux perfectionnement serait d'y construire un escalier extérieur, très clair, de dimensions suffisantes et logé dans une aile ou une tour spéciale. On supprimerait ainsi le ridicule escalier existant qui paraît un défi au sens commun.

L'éclairage électrique est une grosse amélioration ; il fonctionne bien, il a donné allure de petite ville à la station.

L'on se prend à souhaiter un concours où seraient dorénavant primées les constructions neuves les plus réussies ? Il faudrait encourager l'esthétique — urbaine ! — éviter autant qu'on le pourrait ce qui, dans un endroit aussi agréable d'aspect, choque la vue. Un comité du Tam-Dao — comme il en existe un pour Doson — ferait sans doute bonne besogne. Et si les primes allouées avaient une importance telle qu'elles pussent entrer en ligne de compte dans les frais de construction, les résultats ne seraient pas négligeables.

Nous avons souvent servi à nos lecteurs une de nos marottes favorites qui consistait à recommander à nos municipalités d'envoyer de loin en loin quelques-uns de leurs membres les plus qualifiés se rendre compte dans notre entourage extrême-oriental de la façon dont nos voisins anglais, hollandais ou japonais ont entendu certaines questions, certains détails d'organisation citadine. La vue du Tam-Dao a réveillé cette marotte ! Hongkong est, chacun le sait, un rocher, jadis dénudé, où les Anglais onti réalisé l'un de ces tours de force, l'une de ces œuvres qui dament le pion à ce qu'osait jadis la *Senatus et Populi Romani Majestas* ! Et bien, pour exécuter leurs routes autour de ce rocher, devenu une île verdoyante où l'eau ruisselle partout en cascades, ils ont usé d'un procédé qu'il nous faut imiter ou adopter au Tam-Dao Ils ont employé sur

---

[14] Slogan publicitaire des conserves Amieux.

tous leurs chemins, sentiers, routes, un béton extrêmement économique. Nous tâcherons d'en avoir la formule et nous la donnerons avec plaisir à qui de droit. Ce béton rend agréable au possible la circulation partout et l'entretien de la voirie s'en trouve réduit au minimum. Au Tam-Dao, où le quartz surabonde d'une façon si étonnante, l'emploi de ces caribous se trouvait tout indiqué pour le chargement des chemins, mais quand la pluie d'un orage a exercé son action, la chaussée la meilleure pâtit ; au Tam-Dao, elle pâtit terriblement et le quartz roulant â angles tranchants est bien dur aux pieds et cruel aux chaussures. L'entretien est de tous les jours et l'on n'arrive à rien de pleinement satisfaisant. La recette de Hongkong rendrait service.

Enfin, nous avons jadis entendu parler d'un produit qui, incorporé dans les enduits, extérieurs ou intérieurs, des maisons empêchait toute pénétration d'humidité. L''industriel qui le fabriquait le disait « hydrofuge » et nous ne nous portons pas garant de la composition correcte de ce mot ! Ses premières applications — non du mot, mais du produit — eurent lieu dans des villes semi-aquatiques : la véritable Venise et ses pâles copies de Hollande. À Paris, un architecte en renom de notre connaissance l'employait et s'en déclarait satisfait. Au Tonkin, et surtout en montagne, comme au Tam-Dao, un ingrédient de cette sorte assurerait la conservation de maisons qui ont tant à redouter de l'humidité.

Parmi les nouvelles constructions qui embellissent le Tam-Dao, citons d'abord bien entendu la villa du gouverneur général. Elle est élégante, d'un bel effet ; sans aucun flafla d'ailleurs ; ses toits aigus sont couverts en ardoise ; une terrasse avec balustrade domine un paysage merveilleux aux perspectives s'étendant à l'infini sur l'immense delta. Deux autres villas, construites avec une intelligence parfaite des exigences du lieu, sont destinées aux divers services du gouvernement général L'une d'elles a été bâtie en pierres de grès très bien appareillées. C'est un système qui obtiendra la faveur générale.

Disons en terminant combien l'utilisation, la distribution de l'eau nous a semblé faite avec intelligence. L'eau chaude, elle, est d'une admirable limpidité. Cet éloge sous la plume d'un montagnard, habitué aux plus belles eaux de la terre, n'est pas mince.

Et puis, disons-le bien, on respire ! On dort ; l'appétit est merveilleux. Les enfants sont dans l'enthousiasme. Les journées se passent en plein air. Il a plu pas mal ces jours-ci, mais simplement au passage d'un nuage en veine de précipitation ; le nuage passé, la gent enfantine reprend ses ébats. Et quelle satisfaction de voir cet entrain !

Il est heureux que le Tonkin offre aux goûts les plus divers ses plages comme Samson, Doson, ses stations d'altitude comme Chapa et le Tam-Dao — L'embarras du choix existe seul. Cependant, le Tam-Dao a un charme particulier. De bonnes fées durent présider à sa naissance ; j'en reviens à ce que j'écrivais d'abord ; ce petit coin si gracieusement aménagé est ce que nous avons réussi de mieux. Fasse le ciel qu'on n'y gâte rien !

Risquons en terminant un souvenir : le Tam-Dao est une découverte du service géographique de l'armée ; charmés par l'aspect de ce cirque paisible, quelques officiers opérateurs y construisirent une bicoque. Ils y passèrent un été à faire des observations thermométriques, pluviométries, etc. Ils proclamèrent l'excellence du climat. Un évêque, fort éprouvé par un long séjour tonkinois, monseigneur Vélasco, vint voir. Il se fit construire, en pisé et bois, une maisonnette et, peu après, donna asile à un autre évêque mourant… Le mourant, en quelques heures, reprit pied dans la vie.

Les missions espagnoles se hâtèrent d'édifier leur sanatorium.

Monsieur Farreras, risquant un coup de dé hardi, construisit son hôtel. M. le résident supérieur Le Gallen vint ; fut séduit : deux de ses enfants y revinrent à la santé. Le Tam-Dao naissait à la célébrité ! Armée, clergé, administration, colons s'étaient mis à l'œuvre. L'union sacrée montrait tout son pouvoir. Demain ce sera la splendeur.

M. D.

UNE FÊTE D'ENFANTS AU TAM-DAO
(*L'Avenir du Tonkin*, 19 août 1923)

Tous les ans, le clou de la fête du Tam-Dao, en ce jour de l'Assomption, est sans contredit, le bal des enfants. Cette année, il fut charmant. Dès quatre heures, la salle des fêtes de l'hôtel se garnissait d'un petit monde de bambins et de bambines costumés à ravir et, bientôt, piano et violon attaquaient avec entrain toute la série des rondes connues qu'assistance et danseurs chantaient en chœur en évoluant dans une joie sans mélange.

Très remarqué, un janissaire — peut-être est-ce même le sultan en personne — au turban jaune, à le veste bleue soutachée d'or, au traditionnel pantalon bouffant de sole jaune, et armé d'un superbe yatagan : c'est M. de Seguin des Hons [fils de l'inspecteur des Douanes et Régies], je suppose, ce terrible Turc âge de trois ans au plus. Sa sœur, d'un âge plus tendre encore, est une sultane au ravissant costume, et paraît émerveillée elle-même de la splendeur de ses atours et en particulier de ses bracelets. Comme il y a un notable considérable de superbes almées, d'odalisque» au charme de houris dans la salle, fort opportunément, un gardien du sérail circule mais qui n'est pas d'allure farouche : c'est M. Puypéroux. Il a le couvre-chef classique et imposant orné des redoutables ciseaux symboliques ; sa veste, son pantalon, sa ceinture sort de chez le bon faiseur. Il ne paraît pas plus âgé que Sa Hautesse le Sultan.

Mademoiselle de Beauchamp est délicieuse ; c'est une miniature d'almée au costume très fidèle ; sa tête s'orne d'une aigrette. Toute sa précieuse petite personne est haute comme trois pommes, mais elle est un bijou.

On applaudit : M. Vittori jeune et sa sœur font leur entrée. M Vittori est un marié de suprême élégance, en habit de coupe parfaite au chapeau haut de forme de chez Délion au moins ; il donne le bras à sa sœur, voilée de mousseline, dans une robe à traine, avec les bouquets de fleur d'oranger de rigueur. Un couple extrêmement sympathique. On estime à sept printemps au plus l'âge du marié. Il est d'un calme imperturbable. L'épousée est d'une réserve pudique très réussie, pleine de naturel.

Voici une Hollandaise de soixante ou soixante dixx centimètres de haut, mais que de gentillesse en ce raccourci de petite bonne femme ! Son costume reproduit avec une admirable fidélité la réclame illustrée du Cacao Van Houten : « Le goûter, c'est l'adopter » ; tout le monde goûte et adopterait volontiers cette sujette de la reine Wilhelmine qui est mademoiselle Detieux. Son frère, avec placidité, circule, ayant une petite « bouffarde » au bec ; il arrive de Schirdam par dernier bateau — et s'abrite dans un *inexpressible* très couleur locale., sur le Zuiderzee.

Un Chinois très réaliste, mais chic, qui doit être au moins membre du parlement ou du Wai-Ou-Pou — quoiqu'il soit très Jeune, six ou sept ans environ — parcourt la salle, danse avec entrain et c'est M. Desjardins.

Deux méphistos, jumeaux ou presque, d'un rouge incandescent depuis les souliers jusqu'à la naissance de» cornes, et armés de fourches d'or : ce sont messieurs Mathieu très élégants, des diables aimables.

Ah ! que je voudrais vous décrire mademoiselle Francette Pogam ! C'est bien difficile.. Essayons. C'est Rarabu, de Loti, en miniature s'entend. Tout le charme de Tahiti : la plus abondante chevelure qui ait eu le temps de croître sur une belle petite tête d'enfant très sage de six ans au plus, et dans cette chevelure — un peu soyeuse et blonde pour une naturelle de Papeete tout de même ! — des fleure en guirlandes et, pour jupe, une natte effilochée avec un art suprême... Cette petite Tahitienne a le plus vif succès et le plus mérité. Près d'elle, plus petite encore et dans le même costume, une mignonne enfant : mademoiselle Cardin. Ce sont là deux petites reines.

Ici, une fleur de France, la Marguerite : un joli front qu'ornent — non pas ! — que mettent en valeur deux Marguerites ; une jupe qui reproduit les pétales de cette même

fleur... et c'est mademoiselle Verge. Son frère plus jeune, râblé, rieur, et blond comme les blés, est en pierrot de soie crème.

Mais voici mademoiselle Paméla, « marchande de frivolités » ! Deux ans et demi aux prunes je pense et certainement pas davantage. Elle abrite son gracieux minois sous le « cabriolet » le plus authentique qui se soit jamais produit aux élégances de Tortoni, sous la Restauration. Jupe longue, taille encore haute ; je n'ose dire sous les seins ; le tout, cabriolet et toilette, rose avec fleurettes vertes. Dans l'ordinaire de la Paméla, est mademoiselle Jeanbrau.

Un petit ours blanc paraît. Il est apprivoisé. S'il ne danse pas de rondes et pas même la danse des ours, c'est qu'en vérité, son âge trop tendre le lui interdit. Quel malheur de.ne pas savoir comment désigner au lecteur sous son nom véritable ce gentil petit ourson, si blanc, et qui a de si jolis yeux ! .....

Brandissant une lance ornée de plumes, la tête couronnée de plumes encore, apparaît un grand chef d'Indiens Pieds Noirs, Comanches, ou autres… Son costume est d'une fidélité magnifique ; les armes, son tomahawk ornent sa ceinture et il est culotté de cuir. Cet Œil-de-Faucon, ce Sacher, c'est M. Jaspar [15].

Et j'allais oublier le plus joli petit garçon qui se puisse imaginer ! Des joues comme des pèches de France, rosées et duvetées ; des yeux clairs d'un joli bleu, et des boucles blondes qui tirbouchonnent à la Gaston Phœbus, un corps potelé comme celui d'un angelot ; quatre ans tout au plus et, malgré ce jeune âge, M, Martin.Prudhomme est avocat ! Sous la robe, l'hermine et la toge…[mots illisibles].

Une sultane encore ! Plus grande, âgée de dix ans à peu près, et toute vêtue de soie verte et or, du turban jusqu'aux chaussures : un magnifique costume et très remarque. J'ai le grand regret de ne pas pouvoir me renseigner sur le nom de cette gentille enfant. Au dernier moment, on me dit qu'elle est mademoiselle Raymond, fille du sympathique docteur. Nos compliments.

Une autre sultane du plus éblouissant costume où domine le rouge ; très mignonne enfant et fort sage ; c'est mademoiselle Piton.

Enfin, j'entrevois un empereur romain, pas fier du tout, nullement distant. Les enfants de madame Anziani sont en pierrots, rouge et noir. Nous notons au passage : une bergère Watteau, pourvue de sa houlette et vêtue de soie rose tendre. Une noble demoiselle en perruque poudrée, comme au temps du roi Louis-le-Bienaimé, et qui fraie sans hésiter avec un sans-culotte coiffé du bonnet phrygien à cocarde.

Les rondes furent menées avec une maestria remarquable, grâce au concours aimable de quelques demoiselles, parmi lesquelles il n'est que justice de citer mesdemoiselles Groupierre et Mercier si gracieuses et si empressées toutes deux.

Nous oublions bien des noms ; beaucoup d'enfants encore méritaient d'être cités ! Il est rare de trouver un ensemble plus réussi. Qu'on nous excuse des oublis commis.

Ce soir, tout ce petit monde dormira à poings fermés après tant d'ébats joyeux.

Un vieux papa.

Le concert du quinze août

Avez-vous jamais entendu chanter madame Girard ? Hier soir, nous eûmes ce régal, cette surprise. Nous étions dans la salle des fêtes quelques-uns, sans doute, à nous rappeler — les vieux au moins ! — ces voix extraordinaires, d'Adelina Patti, de Christine Nilson, de madame Rose Caron, de mademoiselle de Retzki, sœur de Jean et d'Edouard de Retzki... Et bien, venus à ce concert de l'hôtel de la Cascade d'Argent, prêts à applaudir sans doute de fort beaux talents dont certains si remarquables nous étaient connus, c'est l'ampan d'un grand souple d'art que nous avons reçu ! En une minute,

[15] Roger Jaspar, fils de Jules Jaspar (1878-1963) : directeur des Éts Gratry à Hanoï, consul de Belgique.

toute une salle frémissante se sentait pénétrée d'une émotion inconnue en ce pays. Qu'avons-nous entendu ? Je ne sais. Madame Girard nous chanta des chansons russes ; les unes pénétrantes de mélancolie discrète, les autres pleines d'âme. On applaudit comme jamais il ne fut applaudi à ma connaissance au Tonkin ; on bissa, on trissa… Un sentiment de discrétion seul fit qu'on n'osa pas rappeler encore. Mais les visages exprimaient quelque chose de rare : une émotion vraie et grande, de celles qui élèvent.

Est-ce là, dans cette voix, le résultat d'une culture qui serait alors invraisemblable de perfection et poussée à ce point où l'art, si magnifique, si intense, n'apparaîtrait plus ; est-ce, au contraire, mais ce serait miracle, une voix dont la souplesse prodigieuse, l'idéale pureté, serait un don ? Un don pareil fut-il jamais fait ? On ne sait. Madame Girard chante avec une simplicité de grand style, sans le moindre effort ; sa voix se prêle à toutes les expressions, se joue de toutes les difficultés dont il semble que les plus redoutables n'existent plus pour elle, ou plutôt n'ont jamais existé. Étendue du registre, harmonie profonde et impeccable, notes extraordinaires de fraîche pureté, on ne sait où doit porter d'abord l'admiration. Tout cet ensemble est d'un très grand art, le plus noble, celui qui laisse une impression ineffaçable de beauté et de grandeur.

Désormais sociétaires de la Philharmonique, organisateurs de soirées de bienfaisance, sauront la méthode sûre d'enfler comme jamais leurs recettes ; ils n'auront qu'à s'assurer le concours de madame Girard : ils feront salle comble. Je suis sûr d'interpréter le sentiment de tous les auditeurs d'hier soir, en exprimant à madame Girard la reconnaissance, émue vraiment, de la salle entière.

M. Tardy réjouit tout le monde. Son talent de chansonnier est remarquable. Il eut un succès éclatant. On le rappela nombre de fois jusqu'à l'indiscrétion. Il mit la plus simple bonne grâce à se rendre à ces rappels et mit beaucoup d'esprit dans sa diction qui est vraiment d'un habitué des cabarets célèbres dans le monde de la chanson.

M. Giraud se fit entendre dans son répertoire qui est plein d'humour, d'esprit et souvent de tendresse finement délicate. Il nous chanta sur un air populaire une chanson pétillante de verve sur le Tam-Dao. Les traits portaient à merveille.

Madame Valençot est une admirable artiste C'est un régal pour tous de l'entendre , elle nous dit avec âme les « Lettres de Werther » de Massenet, et un chant hindou de Bemberg. Il est impossible de mieux diriger, avec un art plus classique, une articulation plus large, une voix aussi belle, si ample. Madame Valençot eut le succès le plus mérité et le plus éclatant.

M. Moussié est un virtuose. Il nous joua *Un simple aveu,* de F. Thomé ; sous son archet, le violon chante avec une très grande richesse de sons vraiment beaux : il nuance à la perfection.

Madame Piglowska débita une « reinette rose ».

Puis un bal eut lieu « jusqu'aux premiers feux du matin ». Feux timides qui n'arrivent point encore à dissiper un épais brouillard.

Un spectateur.

Des analyses économiques poussées,
des observations sociologiques aiguës,
des considérations esthétiques pertinentes,
un style limpide…
Du travail exemplaire.

Au Tamdao
[par Henri Cucherousset]

(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 19 août 1923)

Le succès de notre station d'altitude s'est confirmé cette année, une fois de plus. Ce n'est pas que tout soit parfait. Le brave commandant Peyre, de l'*Impartial*, nous qualifiera s'il le veut de traître à la patrie, nous n'en affirmerons pas moins qu'il y a encore quelques progrès à réaliser. Si nos critiques écartent du Tamdao ce fameux flot de milliardaires américains qu'on nous promet, le mal sera petit puisqu'aussi bien il n'y aurait pas de place pour eux.

Les Français qui ont besoin d'un mois de repos nous intéressent davantage et aussi les Annamites, qui souffrent comme nous des grandes chaleurs et profitent comme nous d'une cure d'altitude.

Il y aurait beaucoup à dire sur le Tamdao et la présente note n'est qu'une table des matières.

La route est en somme très bonne, bien que ravinée par endroits, mais, quelles que soient les améliorations qu'on y apporte, un funiculaire est nécessaire au développement ultérieur de la station.

L'éclairage électrique et la distribution d'eau constituent un énorme progrès.

Le parc serait ravissant si les T. P. n'en avaient pas saccagé la plus belle partie, rendant la Cascade inaccessible. À quoi sert la Commission des sites ?

L'hôtel est un inénarrable capharnaüm assez peu engageant. Mais l'administration a enfin compris que l'on ne peut pas exploiter un hôtel de cette façon ; elle prépare un cahier des charges pour un contrat de 3, 6, 9 en prévoyant que l'on ne traitera qu'avec un homme du métier. Il est évident que l'hôtel du Tamdao doit être exploité par un hôtel d'une de nos grandes villes, la saison active du Tamdao correspondant avec la saison morte du Delta.

Un nouveau règlement est en préparation concernant les constructions privées. Espérons qu'il sera sévère et sévèrement appliqué et qu'on ne verra plus des administrations, comme le Contrôle financier, qui devraient donner le bon exemple, se mettre au-dessus des règlements. Il y a un quartier réservé aux administrations, elles n'ont donc pas à accaparer les terrains réservés aux particuliers.

Surtout, il faut lutter contre ce goût maladif des Hanoïens pour le style étable à porcs. Quand on est trop pouilleux pour construire un garage convenable, on ne roule pas auto.

Le coup d'œil est gâté par une douzaine de ces ignobles baraques qui finiront par donner au Tamdao l'aspect d'une station pour vidangeurs enrichis.

Il serait odieux de maintenir l'exclusion des Annamites. Ils sont ici dans leur pays après tout et nous nous vantons de n'être pas exclusifs et hautains comme les Anglais. Il est facile d'empêcher la construction de taudis et de faire régner un certain degré d'élégance et de propreté. Les Annamites dociles se plieront aux règlements et pourront donner l'exemple à certains Français qui entendent n'en faire qu'à leur tête. Il y a au Tamdao encore dix emplacements vacants sur le lotissement primitif et de quoi faire un nouveau lotissement pour cinquante autres villas ; donc aucun accaparement à craindre. Au contraire, si les Annamites riches prennent l'habitude de venir au Tamdao, cela permettra bien des améliorations en augmentant le nombre des contribuables et des clients.

Notons comme amélioration réalisée la présence d'une laiterie de 40 vaches dirigée par un colon français et qui fournit aux familles un lait irréprochable ; on prépare, d'autre part, des terrasses à flanc de coteau pour jardins potagers.

Le téléphone est aussi un grand progrès ; immédiatement, il y a eu plus de demandes d'abonnements que la Poste n'en a pu satisfaire. Il faudrait maintenant prévoir une cinquantaine d'abonnés et surtout doubler le circuit pour Hanoï. Ceci est extrêmement urgent.

En ce qui concerne l'hôtel, qui n'a ni salon, ni salle de lecture convenable, il est encore plus urgent de le doter d'un hurloir. Nous appelons hurloir une salle de jeux pour les enfants. Sont également nécessaires un dortoir pour les serviteurs et un autre pour les servantes des clients.

Mais la plus urgente de toutes les améliorations serait de faire du Tamdao un territoire distinct de la province de Vinh-Yên, avec un administrateur spécial qui aura toute l'autorité nécessaire pour sa tâche extrêmement délicate.

Nos stations d'altitude : le Tamdao
par H. CUCHEROUSSET
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 11 novembre 1923)

EN 1913, la rivalité était encore vive entre les partisans du Tamdao et ceux de Chapa. L'une et l'autre station était d'ailleurs aussi peu accessible, offrait aussi peu de ressources au villégiateur.

C'est alors que le garde principal de la garde indigène au Tamdao, M. Farreras, construisit un hôtel en maçonnerie, sans prétention mais confortable. Les pères de la mission espagnole, de leur côté, y installèrent une maison de repos qui est encore une des plus belles constructions du Tamdao, et ceci donna l'impulsion décisive. « La mission ne fait pas ces frais, se dit-on, sans mûre délibération — Donc allons-y. » Simple application du principe d'autorité, si, commode dans les pays chauds. S'en remettre à qui l'on reconnaît une compétence et réserver à d'autres choses, ou laisser reposer, sa jugeote, c'est sagesse.

L'exemple donc des pères espagnols et l'enthousiasme de M. Farreras eurent raison des dernières hésitations des Triplepatte et l'on entra, bien que sans méthode, dans l'ère des grands travaux. Sans se donner la peine d'étudier un tracé permettant une route à 5 ou 6 % de pente, on fit désormais chaque année de grosses dépenses pour élargir, consolider et empierrer le chemin provisoire, aux pentes de 15 % et plus et aux tournants brusques, on racheta l'hôtel à prix d'or et les Bâtiments civils se firent une joie de faire quelque chose d'énorme et de laid sans plan et contre tout bon sens, mais en dépensant le maximum d'argent en ciment et en ferraille. On créa un parc un peu dégarni d'arbres, joli quand même car la nature s'y prêtait..., on dota la station d'une excellente distribution d'eau potable, de l'éclairage électrique et l'aspect général de la station est, à première vue, des plus coquets.

Quelque reproche qu'on puisse faire au climat, il est un fait que, pendant trois mois de l'année, l'hôtel avec ses quarante-deux chambres, les quatre ou cinq villas des amicales et les trente chalets particuliers sont pleins, ce qui représente une moyenne de 70 à 80 familles et une centaine d'enfants à la fois, soit au mois 150 familles et 200 enfants par an ; et de nouveaux chalets et villas sont en construction et d'autres projetés.

Voilà qui tranche la question.

Mais ce qui est certain aussi, c'est que, comme voies d'accès, comme hôtel, comme élégance de l'ensemble, comme moyens de ravitaillement et de transports, comme distractions tant d'intérieur que de plein air, comme buts de promenades et voies d'accès aux points pittoresques, la station du Tamdao laisse fort à désirer.

Nous allons examiner l'un après l'autre ces points faibles et voir ce qu'il y aurait lieu de faire.

De Hanoï, la distance est de 80 km par Gialâm et Phulo et de 70 km par le bac des Quatre-Colonnes. On passe généralement par Phulo parce qu'on a à Hanoï un bac à vapeur. Belle avance ! Ce bac est un bel exemple de la façon dont la ville de Hanoï est

administrée. Il y a un cahier des charges mais le concessionnaire s'en moque parce qu'il sait qu'il ne sera pas inquiété. Pas d'affaires !

Alors il en prend à son aise. La dernière fois que nous avons passé ce bac, il s'est écoulé exactement 65 minutes entre l'arrivée de notre automobile à l'embarcadère de la rive droite et notre débarquement sur la rive gauche. On a presque aussi bon temps de passer par les Quatre-Colonnes.

Enfin ! il faut espérer que pour la prochaine saison, l'élargissement du pont Doumer sera chose faite. […]

Une fois le pont passé, on roule sur une belle route, surtout la partie commune à la route de Viétri et la route de Backan : la route-exposition. Là, les T. P. emploient beaucoup de talent, de main-d'œuvre et d'argent à pourlécher leur œuvre. On fait d'énormes travaux pour remplacer un tournant de 50 m. de rayon par un de 80 ou pour passer d'une courbe à l'autre par un alignement droit selon des règles de l'art ferroviaire et de la balistique automobile.

Par contre, relever de 0 m. 35 le niveau de la route dans les parties que chaque année les inondations couvrent de 0 m. 30 d'eau, ça c'est une idée de journaliste ou de résident grincheux.

À Vinh-Yên, la route du Tamdao se détache de la grand-route.

Il faut vraiment avoir une mentalité de colon pour ne pas comprendre que le meilleur moment pour réparer et empierrer cette route était la saison de villégiature ; c'était aussi le meilleur moment pour procéder à la reconstruction du pavillon du service automobile à la gare de Vinh-Yên. Il y a quelques années, nous avions été heureux de nous arrêter à ce pavillon et d'y faire un confortable déjeuner en attendant le départ de l'automobile de service. Mais, nous dira-t-on, qui prend l'automobile publique ? Des croquants qui n'ont pas leur propre automobile ! Ces gens-là ne comptent pas, ils ne sont pas de la République des Camarades, on s'en fiche ! Le service automobile public n'est pas fameux, et le pire est que, si lamentable qu'il soit, il ne fait pas ses frais, malgré une assez forte subvention et ne saurait les faire.

Et c'est ici que se pose un problème délicat.

Jusqu'au bas de la montagne, sur 15 km., la route de plaine est excellente et c'est un plaisir de voir qu'elle ne sert pas qu'aux villégiateurs du Tamdao mais a permis la mise en culture de terres en friche et le peuplement progressif d'une région jusque là presque déserte. Les cinq premiers kilomètres de la route de montagne peuvent encore passer ; la pente ne dépasse guère 7 % et on pourrait l'adoucir en quelques endroits en arrondissant quelques courbes.

On arrive ainsi, sans trop fatiguer les automobiles, au point dit « cote 400 », terminus de l'ancienne route. Celle-ci avait été construite à une époque où l'on faisait bien des études qui restaient dans les dossiers mais où, au moins, on ne faisait pas les routes sans la moindre étude préalable. Un bon sentier muletier conduisait à la station et l'on peut se demander s'il n'aurait pas été sage de s'en tenir là. Comme en dehors des villégiateurs, des sacs et colis postaux, tout monte encore aujourd'hui à dos d'hommes, on aurait eu meilleur temps d'entretenir au terminus une écurie d'une douzaine de chevaux de bât et deux ou trois forts éléphants.

Au lieu de cela, sur la décision de nous ne savons pas qui, car la Résidence supérieure a, comme par hasard, perdu le dossier Tamdao, on a construit sans études, en contre bas du sentier, un chemin dont les pentes et les tournants font frémir. C'était pardonnable. D'autant plus que nous croyons bien que c'est la province, ou même M. Farreras, qui fit ce travail, à peu de frais d'ailleurs. Mais si *errare humanum, perseverare diabolicum est*. Les T. P. sont beaucoup moins pardonnables, après avoir pu bien se rendre compte des défauts du tracé, de n'en avoir pas étudié un autre avant de faire la grosse dépense : le parachèvement, c'est-à-dire : élargissements, murs de soutènement, dalots et buses, rigoles, empierrement, cylindrage, etc.

De sorte que, malgré toutes les sommes dépensées, cette route ne sert qu'aux personnes. Elle est la mort des autos et la ruine du service subventionné. Quant aux bagages, marchandises et matériaux, aux fers, ciments, chaux, briques, meubles et boiseries tout monte à dos d'hommes ou plutôt de femmes.

Que faire ?

Les T. P. ont tout de suite vu là une nouvelle occasion de se distinguer. Une nouvelle route a été mise en construction, sans étude, et par le haut, bien entendu. On a saccagé la partie la plus belle du parc, rendu la cascade inabordable, et après avoir défiguré le paysage, on a tout laissé en plan.

Voilà bientôt deux ans que ça dure et que la montagne reste là, éventrée, les arbres abattus, les éboulis faisant une horrible tache dans la verdure, mais le travail n'avance plus. Toutefois, pendant la saison de la villégiature, on entretient une équipe de huit ou dix coolies à seul fin d'empêcher les promeneurs de s'approcher de la cascade.

On en est même arrivé à ne plus bien savoir qui a ordonné cet extraordinaire travail. Des gens des T. P. nous ont affirmé que c'était le Résident de Vinh-Yên, ou peut être son secrétaire particulier, M. Doudou. Que ce soit l'un ou l'autre de ces messieurs, nous ne lui en faisons pas nos compliments. Il règne d'ailleurs au Tamdao une telle anarchie dans le commandement qu'il est bien difficile de se rendre compte des responsabilités.

Ce qui nous fait croire que la fameuse variante est l'œuvre des T. P., c est la méthode qui consiste à commencer par le haut une route de montagne.

À voir le terrain, il semble qu’après la côte 400, on aurait pu continuer la route à flanc de montagne sans augmenter la pente et même en la réduisant sur deux kilomètres à 4 ou 5 pour cent, grâce à un ou plusieurs lacets auxquels la configuration du sol semble fort bien se prêter. En tout cas, il faut absolument en arriver à une solution.

Avant la guerre, un funiculaire avait été préconisé et même étudié. La dépense était évalué à 800.000 fr., soit alors environ 350.000 p.

Or, si le prix des rails, des machines et du matériel industriel est un peu moins élevé (en francs d'or s'entend) qu'avant la guerre, les frets sont plus chers et la maçonnerie au Tonkin a beaucoup augmenté, ce qui est très important, le tracé très spécial d'un funiculaire exigeant beaucoup de maçonnerie. Il faudrait donc sans doute compter 400.000 p. au moins actuellement, sans parler des frais d'exploitation ; mais il est facile d'en avoir le cœur net, il n'y a qu'à demander aux chemins de fer de la Confédération malaise, à combien revient le funiculaire qu'ils viennent d'achever à Pénang et qui permet lui aussi de monter de 800 m. environ.

Peut-être pourrait-on réduire la dépense en poussant en pente douce jusqu'à l'altitude de 500 m. la route actuelle, au-delà du col de la cote 400. Il resterait alors une distance de 2 km. 500 environ et 400 m. de différence de niveau.

Nous ne nous attarderons pas aujourd'hui à résoudre le problème. Nous nous contenterons de suggérer que, toutes les autos ayant à s'arrêter à la cote 400 pour faire de l'eau, la construction d'un petit château d'eau rustique s'impose, pour qu'on n'ait pas à aller chercher l'eau touque par touque à vingt mètres en contrebas, travail que la galanterie annamite laisse à une pauvre vieille femme malade et à une fillette trop faible, pauvres esclaves dont nul n'a pitié.

À partir de là, pauvres malheureuses autos ! Deux kilomètres avant la station, elles seraient à bout si pour désaltérer leur radiateur une source ne se trouvait là providentiellement, près des étables de la station et de l'abattoir. Ces étables en torchis, récemment mises à neuf, sont à la disposition des villégiateurs, de ceux qui apportent avec eux une vache et son veau. En fait, cette année, M. le résident de Vinh-Yên eut la bonne idée de les mettre à la disposition d'un colon, M. Leautard, un vrai colon celui-là, qui y amena un troupeau de 40 vaches et fournit à la station, chaque jour, quarante litres de bon lait. Et ceci nous a suggéré une idée que nous allons exposer pendant que notre auto fait son plein d'eau.

Cette étable nous a fait penser à la fameuse ferme laitière de Hongkong, si toutefois on peut comparer un sampan à un paquebot, un arc à un fusil mitrailleur, un char à bœufs à une locomotive électrique, *si parva licet componere magnis* [16].

Et nous avons rêvé d'une éventuelle Société immobilière du Tamdao créant ici une petite ferme laitière à l'image de la Hongkong Dairy Farm. Ayant la concession de ces étables et de deux ou trois cents hectares de ces flancs et dos de montagne, elle construirait comme à Hongkong, à quelque distance les unes des autres, deux ou trois étables et, à côté de chaque étable, une enceinte renfermant un terrain de vingt ou vingt cinq ares.

Là vivraient, à couvert la nuit et par le mauvais temps, en plein air par le beau temps, des troupeaux de quarante à cinquante superbes vaches sélectionnées. Et au lieu de s'évertuer toute la journée, comme les vaches de Leautard, à parcourir les flancs abrupts de la montagne pour tondre çà et là une bouchée d'herbe comestible, en s'exténuant par ces efforts et en risquant vingt fois par jour de se casser les pattes, elles vivraient en rentières, savourant lentement un fourrage exquis et abondant qu'on leur apporterait dans leur parc ou leur étable, buvant quand il leur conviendrait l'eau fraîche du ruisseau, sans souci et sans risque. Et cette herbe, ce serait l'herbe de Para, que l'on cultiverait sur les flancs de la montagne et dont une partie à la bonne saison serait emmagasinée, comme à Hongkong, dans des silos, pour former les réserves de fourrage en vue de l'hiver.

Et des coolies bien dressés tiendraient les étables propres et, propres eux aussi, apprendraient à traire proprement et à fabriquer beurre et fromage. Et la laiterie aurait sa chambre froide et un câble transporteur serait tendu entre la laiterie et la station, par le moyen duquel arriveraient en quelques minutes, lait, crème, beurre et fromages. Au lieu de trente ou quarante litres de lait à 0,50, ce seraient 150 ou 200 litres d'un lait exquis et très bon marché qui permettrait aux villégiateurs une de ces salutaires cures comme on s'en offre en Bretagne. Et la laiterie expédierait vers la plaine du beurre et des fromages ; avec son petit lait elle, engraisserait des cochons pour procurer à la station jambons, saucisses et lard fumé. Et les vaches donneraient aussi des veaux dont quelques-uns engraissés sur place seraient abattus et leur viande mise en réserve dans le frigo de la laiterie.

Car c'est un problème encore mal résolu que celui de l'alimentation du Tamdao.

Nous voici maintenant arrivés. L'auto grimpe avec bruit, laissant à droite, en contrebas, l'usine électrique, à gauche, en haut, les bâtiments de la garde indigène, puis elle s'arrête devant un vrai gratte-ciel. C'est The Majestic Tam-Dao Palace-Hôtel, à 912 m. d'altitude.

Vous vous attendez à voir un concierge en bel uniforme s'avancer, entouré de garçons en livrée qui, discrètement, prendront vos bagages tandis que vous serez introduit par un vestibule superbe à l'escalier d'honneur.

Si telle est votre attente, vous êtes déçu.

Cinq ou six mendiants pouilleux et loqueteux se disputent en criaillant vos bagages et s'engouffrent dans une espèce de chambre de débarras et dans un encombrant mais affreux escalier de bois. C'est l'escalier d'honneur. À droite du vestibule d'honneur, c'est un garage en désordre, à gauche un capharnaüm ou gisent pêle-mêle des caisses, des bouteilles cassées et des cadavres de meubles.

Au premier étage, vaste palier où les tapis de Turquie sont remplacés par de la poussière, des bouts de papier et des brins de paille et les vases de fleurs, les statues de marbre et les moelleux fauteuils par des caisses éventrées, des amas de bouteilles, des touques etc.

---

[16] S'il est permis de comparer les petites choses aux grandes.

Continuant votre ascension par l'escalier d'honneur, vous arrivez au 2e étage, l'étage des salles à manger. Vous avez l'impression de sortir enfin des cales et d'arriver à la batterie.

Le palier sert de salon. C'est là que les hôtes lisent les journaux. Il y règne un vacarme assourdissant, jappements et hurlements des boys qui composent le soviet de l'établissement et qui, des divers étages, aboient leurs ordres aux mendiants qu'ils ont recrutés pour faire à leur place le travail manuel, miaulements et criailleries de trente ou quarante bonnes annamites, cris assourdissants des enfants qu'elles sont censées garder, injures réciproques de messieurs les boys de l'hôtel à messieurs les boys des villégiateurs. C'est à perdre la tête. Et dès le premier jour on se dit : je resterai dans ma chambre — Et ayant enfin découvert un élégant jeune homme qui est censé commander à la hiérarchie des *caïs*, des boys, des coolies et des mendiants, vous êtes conduit à votre chambre, une immense pièce carrée, dont le parquet vient d'être lavé en votre honneur au pétrole, quelle odeur ! et qui donne sur la vallée. Merveilleux panorama. Seulement quand vous avez fini d'admirer le panorama, vous vous apercevez que votre vaste pièce est fort mal garnie de meubles hétéroclites, incommodes et insuffisants.

Et dès que vous sortez de votre chambre, c'est la place publique ; les corridors et les paliers de l'escalier sont encombrés des domestiques mâles et femelles des villégiateurs, pittoresques campements qui sont selon les heures dortoirs ou ateliers de couture, tripots, garderies d'enfants ou réfectoires.

Sans entrer dans les détails, nous dirons que l'hôtel est un des plus malpropres que nous connaissions.

Et ce vacarme ! ce vacarme d'enfants énervés qui hurlent dans tout l'hôtel et auxquels on a abandonné l'ancienne salle à manger, grande pièce nue d'une effroyable sonorité !

Et nous nous souvenons du petit hôtel si propre et si confortable, si accueillant d'autrefois ! Combien c'était mieux !

D'où vient que l'hôtel est maintenant si mal tenu, si inconfortable, si bruyant ?

Cela vient tout d'abord de ce qu'il a été agrandi et remanié par un soi-disant architecte des T. P. qui n'avait pas la moindre idée de ce que c'est qu'un hôtel et dont tout l'idéal était : employer le plus possible de fer et de ciment, faire quelque chose d'énorme et qui coupe par sa masse la moitié du paysage. Contre le gâche-briques qui a fait cela, il y aurait une sanction, ce serait d'inscrire sur une plaque de marbre : ce bâtiment a été construit sur les plans de M. Untel.

L'hôtel, tel qu'il est, est inexploitable ; aucun hôtelier de métier n'en acceptera la concession s'il n'est tout d'abord entièrement remanié. Pas de surveillance possible avec une douzaine d'entrées de tous les côtés et à chacun des quatre rez-de-chaussée. Pas d'organisation possible du service avec un hôtel construit sans aucun plan, sans aucune réflexion.

En second lieu, il n'est pas possible d'exploiter dans des conditions économiques un hôtel qui ne travaille à plein rendement que quatre mois par an. Même s'il était construit de façon à être exploitable avec un personnel un peu plus restreint, qu'une question presque insoluble se présente. Si vous engagez un bon personnel pour toute l'année, il n'aura rien à faire pendant huit mois et s'encroûtera ; au point de vue de la dépense, cela reviendra à avoir un personnel payé trois fois plus cher qu'à Hanoï. Si vous engagez un personnel pour la saison seulement, comment le recruter ? Ce n'est pas l'élite qui est disponible. La seule solution possible est l'exploitation par un grand hôtel ou une société hôtelière du Delta.

En effet, la saison morte des hôtels du Delta correspond exactement à la saison de villégiature au Tamdao : un hôtel du Delta pourrait détacher au Tamdao une partie de son personnel et de son matériel du bas — On aurait ainsi au Tamdao un personnel au courant, bien en mains, qui considérerait comme une faveur de travailler à la montagne

et pourrait donc être choisi parmi les meilleurs employés, au lieu qu'à l'heure actuelle, il faut ou bien garder toute l'année au Tamdao un personnel qui, n'ayant rien à faire se gâte, ou bien recruter pour la saison un personnel qui risque d'être le rebut que les hôtels de la plaine licencient pendant la morte saison ou des boys et cuisiniers sans emploi, souvent parce que chassés ou mal famés — Aussi M. Farreras a-t-il quelque mérite d'avoir quand même, dans de telles conditions, su grouper un noyau de boys à peu près passables.

Troisième circonstance défavorable : cet hôtel, si mal compris qu'il est inexploitable, et qui n'a qu'une courte saison d'activité, est par-dessus le marché tenu de faire des prix uniformes, quelle que soit la chambre, et des prix très bas. La première condition est absurde et n'a rien d'égalitaire. Il y a de grandes différences entre les chambres, les prix doivent correspondre à ces différences. Que les chambres les moins belles soient bon marché pour rendre la station accessible aux moins fortunés, parfait ; mais il faudrait que l'hôtel pût se rattraper en faisant payer le prix aux riches qui insisteront pour avoir telle ou telle chambre. Quant aux bas prix en général, dont le prétexte est de favoriser les petits (les petits fonctionnaires s'entend, qui gagnent 350 $, soit une situation de 500 $, car quant aux croquants, dont le budget n'atteint souvent pas 250 p. ceux-là peuvent crever), ces bas prix sont une illusion. — On paie très bon marché soit, mais l'hôtel étant mal organisé chaque famille doit amener un ou deux domestiques, un valet et une bonne d'enfants ; et ce sont des frais supplémentaires et puis il y a quantité de suppléments à payer. Mieux vaudrait payer plus cher, mais un prix net et n'avoir pas à amener de serviteurs.

Et puis, si l'on en est à favoriser les petits, mieux vaudrait le faire directement et ne favoriser qu’eux. En fait, ce mot de petits est stupide car le petit célibataire ou le petit ménage stérile n'a pas a être aidé. Ce sont les enfants qu'il faut favoriser. Ça, c'est une base. Que l'hôtel fasse payer le juste prix, sans recevoir de subvention et que le Protectorat paie directement à chaque famille, par exemple 1 p. par jour et par enfant, pour le séjour au Tamdao. Pour 80 enfants en moyenne et une saison de 100 jours, cela ferait 8.000 p., c'est-à-dire moins cher que la subvention actuellement versée à l'hôtel.

Enfin une dernière circonstance défavorable est la brièveté du contrat d'exploitation de l'hôtel. Quel hôtelier de métier peut consentir à mettre sur pied une organisation et mobiliser un capital de 400.000 fr. pour deux ans seulement ? C'est parfaitement impossible. Avec un bail à long terme, de dix ans par exemple, il en serait autrement. Aussi le projet de l'Administration est-il de remettre l'hôtel sans loyer ni subvention à un concessionnaire qui sera libre de le transformer et aménager à sa guise et qui deviendra en fin de bail propriétaire du matériel actuel. Ce matériel actuel peut être évalué à cinquante piastres car il ne valait rien neuf, et se trouve être maintenant hors d'usage. Seulement, comme il y aura d'énormes dépenses pour transformer l'hôtel et le rendre exploitable, le doter de tout ce qui lui manque pour être un hôtel de familles et le meubler complètement à neuf, il est douteux que, même dans ces conditions, on trouve amateur. Le mieux serait sans doute de l'abandonner purement et simplement à une compagnie immobilière qui se formerait pour exploiter l'hôtel, une série de villas à construire, la ferme laitière, les jardins potagers etc.

(suite)
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 13 novembre 1923)

Nous avons dit qu'au premier coup d'œil, le village du Tamdao avait un aspect coquet. Il est, en effet, délicieusement niché et, réellement, un certain nombre de concessionnaires de lots ont fait un effort méritoire, dans ce Tonkin à peu près sans architectes et où l'on ne sait pas construire, pour édifier des chalets et villas d'un aspect assez agréable. Malheureusement, l'automobile est venu tout gâter.

Nous ne blâmons pas les gens qui possèdent une automobile. Ce sont généralement des gens raisonnables, de bon goût, qui n'écrasent et n'éclaboussent ni physiquement ni moralement leurs concitoyens moins fortunés, et qui mettent l'automobile à sa place : dans les dépendances. Mais ceux qui possèdent une automobile sont très peu nombreux. La plus grande partie des gens qu'on voit en auto sont possédés par ce qu'ils appellent « leur » automobile. Ce sont eux qui sont des accessoires et l'auto qui est « un peu là ». Et bien entendu, l'auto qui conduit ses esclaves au Tamdao entend avoir une bonne place dans la maison et s'imposer à la vue du public. Et comme elle a, au plus haut point, l'esprit parvenu et le bon goût d'un bougnat, vous voyez d'ici l'aspect de bon nombre de propriétés au Tamdao. Un garage laid, massif, au premier plan avec, tout humblette, la *caï-nha* du possédé — Aussi le village du Tamdao, si gracieux au premier coup d'œil, perd son charme dès qu'on arrête un peu sa vue sur tel ou tel coin. Ça pue le parvenuisme miteux.

Il est inadmissible que l'on tolère plus longtemps que chaque propriété soit déshonorée par des dépendances style étable à porc, surtout quand c'est, comme dans le cas du garage, la dépendance qui tend à devenir le bâtiment principal. Puisque c'est l'auto qui est la patronne, au moins qu'on lui fasse une demeure aussi élégante que celle de son pipelet.

D'autre part, on ne comprend pas que, sur des terrains donnés gracieusement par l'administration, les concessionnaires soient laissés libres de construire des horreurs. Cette année, un de nos concitoyens, assez riche pourtant, a construit en plein centre, entre deux jolies villas, un horrible garage pour son auto et, pour lui-même, une sorte de bicoque étriquée qui dépare tout ce coin de la station.

On sait que, lors du premier lotissement, la plus belle moitié du cirque fut réservée à l'administration. Très bien. À tout seigneur tout honneur. On y construisit trois fort belles maisons pour les amicales des T. P., des douanes et des chats fourrés, un château à la Louis II de Bavière pour le Gouverneur général et deux magnifiques villas pour le secrétaire général et le Haut Personnel du Gouvernement — avec garage aussi. Hélas ! pauvre budget !

Puis on s'aperçut que la moitié du cirque affectée à la roture n'était pas la plus mauvaise. Elle était moins recherchée par le brouillard que le quartier noble. Alors, on fit tout simplement comme le lion en société avec la génisse et la brebis. Les Hautes Administrations Khompétentes se mirent à acheter les plus belles villas du quartier roturier en les payant au poids de l'or. Bien mieux, une de ces administrations, celle qui devrait donner le bon exemple et prôner au-dessus des petits égoïsmes humains avec la même souriante crânerie avec laquelle son cher aéroplane par-dessus les plaines et les montagnes de l'Indochine, le Contrôle financier, pour ne pas le nommer, ayant acquis pour un bon nombre de livres tournois une des plus belles villas voulut y ajouter un garage. Elle s'adressa au grand architecte des bâtiments civils et le garage fut fait, beaucoup plus vite que s'il s'était agi d'une construction d'utilité publique. Lorsqu'il fut terminé, on s'aperçut qu'il était inaccessible soit de la route qui passe à dix mètres en contrebas, soit de celle qui passe à dix mètres en contre haut. Qu'à cela ne tienne ! La Haute Administration demanda tout simplement qu'on lui fit un chemin en biais à travers les deux lots voisins.

La combinaison était doublement avantageuse. Primo, on avait un chemin, secundo, on empêchait de sales roturiers de construire sur ces lots devenus trop petits. Seulement, nos hauts fonctionnaires avaient compté sans la vigilance du gardien de l'intérêt général dans cette bonne province de Vinh-Yên et un ferme coup de bride rappela la cavale au devoir. « Ces deux lots seront laissés à ces pauvres roturiers ; nous, les nobles, nous leur en avons déjà assez volé. »

Ce qu'il y a de lamentable c'est qu'en ce pays, les roturiers ne se serrent pas les coudes. Ceux qui se sont assez enrichis pour pouvoir se faire tolérer dans la société des nobles font cause commune avec ceux-ci. L'un d'eux, qui s'est construit une magnifique

villa, comprenait mal notre point de vue et trouvait tout naturel qu'une haute administration prit trois lots pour elle seule. Il semblait déplorer que l'on rendît la propriété accessible aux bourses moyennes et eût fort bien compris que l'on réservât la station à une demi-douzaine de grands chefs et à autant de riches bourgeois. Ça c'est un point de vue et qui, malheureusement, tend à dominer au Tonkin. Nous voyons la même chose, d'ailleurs, à Dalat, où le projet Hébrard est très combattu par ceux qui voudraient allotir le site entre quelques douzaines de châtelains (ou des spéculateurs). M. Hébrard, que nous avons rencontré au Tamdao et avec qui nous avons parcouru la station, nous a d'ailleurs exposé, lui, cet aristocrate de l'art, les mêmes théories démocratiques pour le développement futur du Tamdao que pour Dalat. Il prévoyait pour une partie de la station qui lui était désignée comme offrant encore de l'espace, des chemins de 2 m 50 seulement, non accessibles aux autos, bordés de chalets modestes mais coquets, s'étageant sur la croupe la plus ensoleillée.

Il y a, en effet, encore beaucoup de place, plus qu'on ne s'imagine, au Tamdao. Seulement, il serait criminel de bâtir sur quelques emplacements, très beaux, il est vrai, au point de vue de ceux qui les occuperaient, mais qu'il conviendrait de réserver à l'extension du parc et à la protection des abords de l'étang.

Il est désirable que le parc soit considérablement agrandi, pour fournir aux familles et aux enfants, loin du passage des automobiles, de vastes lieux de promenades et terrains de jeu. La plupart des dames et des convalescents hésitent devant des excursions lointaines et préfèrent les promenades plus courtes et moins éloignées. Il est encore temps d'aménager un parc très vaste allant de l'étang à la cascade et du parc actuel au chemin qui dessert l'amicale des T. P. Ce serait la plus belle attraction du Tamdao.

Mais hélas, pour le moment, pauvre parc ! La partie basse, qui s'étendait de la Poste à la Cascade et qui était si ravissante, avec son torrent sautant de bassin en bassin, ses ponts rustiques, ses sentiers fleuris, son kiosque au-dessus de la chute, a été complètement saccagé par les T. P. Inaccessible désormais, ce n'est plus qu'un amas de pierres et terres éboulées, d'arbres renversés, avec des commencements de maçonnerie, des tranchées abandonnées et les ruines d'une construction qui coûta 8.000 p. et dont personne n'a jamais bien connu le but.

Promenades. — Il y a deux ans encore, la station du Tamdao possédait tout un réseau de superbes sentiers d'un ensemble de près de vingt kilomètres offrant de magnifiques perspectives.

Aujourd'hui, quelle décadence ! L'égoïsme des grands, la courtisanerie des larbins, l'indifférence à l'égard de l'intérêt général et le j'm'enfoutisme des gens gavés ont fait leur œuvre.

Les abords du ruisseau au bas de la cascade, avec la Roche Percée et toute une succession de cascadelles, offraient, à peu de distance, de charmants buts d'excursion. Les cannibales des T. P. ont tout saccagé et, par un raffinement de sadisme, ils entretiennent en haut, pendant la saison, juste assez de coolies pour jeter de temps en temps des pierres dans le précipice et en empêcher l'accès

Voilà pour le bas.

Sur la côte, entre le col de Thaï-Nguyên, l'étang et le Gouvernement général, il y avait d'agréables sentiers sous bois. Seulement, ces sentiers aboutissaient derrière les chalets de leurs Excellences du Gouvernement général. Des sentiers, le regard indiscret des promeneurs aurait pu plonger sur les dépendances et sur les greniers d'aristocratiques demeures. Le larbinisme veillait ; les deux sentiers furent détruits en cet endroit et ne furent pas continués ou dégagés par de nouveaux sentiers. Les princes étaient désormais bien chez eux, la roture n'avait qu'à abandonner cette partie de la station.

Le sentier qui mène au pic Sud et qu'on n'a pas encore osé supprimer, a, du moins, été abandonné et la végétation coupe maintenant si bien le coup d'œil que cette promenade n'offre désormais plus aucun intérêt. Puisqu'il y a, au Tamdao un garde

principal des forêts, ne pourrait-on pas lui demander de faire dégager par son personnel, ou par quelques-uns de ces messieurs de la prison, quelques points de vue ? Évidemment, nous ne proposerions jamais telle chose sans proposer aussi pour le titulaire de l'emploi une indemnité spéciale, ne fût ce que d'une quinzaine de piastres par mois pour s'occuper de ce sentier. On vient bien d'attribuer au Garde principal du Tamdao une indemnité de 15 p. par mois pour transmettre leur paiement aux gardiens du château et voir un peu s'ils époussettent les meublés de temps en temps. Toute peine mérite salaire et le sort des petits fonctionnaires, astreints, comme dirait tel inspecteur des Forêts, ancien combattant, à vivre sous le climat malsain du Tamdao et dans un dur exil, est assez pitoyable par lui-même.

Nous croyons d'ailleurs que le garde forestier actuel n'en demanderait pas tant et s'intéresserait bien volontiers à l'embellissement de la station s'il recevait de ses chefs des instructions à ce sujet. C'est un rude travailleur et nous avons pu, au cours de nos promenades, nous rendre compte des résultats de ses efforts. Des semis de pins ont été faits, dont il était de bon ton de rire, dans certains groupes. En effet, pour le promeneur distrait, rien n'apparaît. C'est qu'un pin ne pousse pas comme un bananier et même notre épicéa du Jura, géant qui atteint 50 mètres de haut, est un bien chétif personnage à l'âge de six mois : cinq centimètres de haut et vous en pouvez prendre un cent dans une poignée. Sachant cela, nous avons détourné les herbes là où des piquets indiquaient l'endroit du semis et presque partout, nous avons trouvé, plein de vigueur, se dressant de toute sa taille de cinq à dix centimètres, le petit pin qui, si Dieu lui prête vie, deviendra grand.

Seulement, il ne faudra pas le laisser étouffer par les herbes. Tout cela, ce n'est peut-être pas bien extraordinaire comme résultat, mais c'est très beau pour une administration qui, en ce moment, sur un plateau de la balance, a rudement de peine à faire contrepoids aux critiques ; aussi convient-il de féliciter ceux qui peuvent montrer des résultats, si modestes soient-ils.

Si, maintenant, des promenades voisines nous passons aux promenades plus lointaines, la décadence du Tamdao est encore plus évidente. Un sentier magnifique avait été ébauché, faisant tout le tour du pic nord en partant du kiosque au-dessus de l'hôtel et aboutissant au col de Thaï-Nguyên. Extrêmement pittoresque, passant près de sources en cascades, dans des bois à la végétation variée, longeant des précipices, dominant de profondes vallées, il offre des panoramas de toute beauté.

Eh bien ! qu'ont fait les T. P. ? Ils se sont chargés de l'améliorer, ce sentier.

Ils ont donc commencé par tout abandonner : le sentier à la brousse, les ponceaux de bois à la pourriture et les petits mûrs provisoires de soutènement à la dégringolade. Puis ils ont commencé le travail par un bout en fignolant. Ce bout-là est très bien. Puis après deux kilomètres : « Eh puis zut ! ont-ils dit, nous en avons assez. »

Alors on fit faire un magnifique écriteau : « Sentier inachevé — Passages dangereux — On ne s'y aventure qu'à ses risques et périls ». Et l'écriteau fut confié, pour être planté, au bon endroit, à un *caï*. Arrivé au col de Thaï-Nguyên, ce *caï*, en vrai *caï* T. P. se sentit fatigué. « Eh puis zut ! dit-il, j'en ai assez. Plantez moi ce poteau ici. » Et voilà pourquoi les promeneurs timides ne s'aventurent pas plus loin, pas même sur les deux kilomètres de magnifique sentier bien dégagé, bien de niveau, soigneusement pavé, garni aux endroits pittoresques de bancs en ciment.

Eh bien ! nous connaissons deux hardis villégiateurs qui s y sont aventurés, sur ce sentier, malgré les écriteaux, et non sans peine, il est vrai, sont allés jusqu'au bout : merveilleuse promenade de 8 km » Et ce qu'ils ont découvert, c'est ceci : qu'avec un tout petit effort supplémentaire, on aurait pu pousser le travail jusqu'au-delà du passage difficile et que ce travail n'eût pas demandé sensiblement plus de temps que la fabrication et la pose de l'écriteau. Seulement voilà, personne ne commande au Tamdao et bien qu'il y ait là-haut le personnel d'une province, rien ne se fait, ou plutôt, comme nous venons de le voir, tout se défait.

Nous avons déjà eu l'occasion de parler de quatre autorités concurrentes et généralement divergentes au Tamdao : la Résidence de la province, les T. P., la Garde indigène, l'administration des Forêts. Mais ce n'est pas tout : sans parler de l'hôtel, qui est une véritable puissance, nous avons les Services agricoles qui, eux aussi, font ce qu'ils veulent et disposent, pour leur pépinière et leur vaste jardin potager, d'un terrain très étendu ; puis il y a le Gouverneur général, et les grands feudataires, tous au dessus des lois et règlements.

Réellement le besoin se fait sentir, au Tamdao d'une autorité, qui se fasse respecter, ce qui n'est certes pas aisé avec tant de privilèges aristocratiques à ménager, ce qui demande donc non seulement une situation administrative bien nette et suffisamment étayée d'une situation matérielle imposante, mais aussi une culture générale et une compétence technique de nature à imposer le respect même aux hauts personnages.

Notre opinion personnelle est que, vu la situation géographique du Tamdao, la station, avec un territoire englobant toute une partie de la montagne, devrait être sous la direction d'un garde général des Eaux et Forêts, ancien élève de l'École des eaux et forêts de Nancy. Pas d'inspecteur sortant du rang. Il peut y en avoir, par exception, qui soient des gens cultivés, mais l'exception n'est pas la règle et ouvre la route à ce qu'il faut éviter. Ce garde général dépendra, en tout ce qui ne concerne pas les questions forestières, du Résident supérieur et sera assimilé à un résident.

Nous voudrions voir là un technicien des Eaux et forêts car l'existence même de la station et son développement ultérieur dépendent étroitement de l'aménagement de la forêt et de la conservation des sources. L'aménagement de la forêt, de pâturages en certains endroits, peuvent même donner au Tamdao une importance économique. Et il faut absolument un homme de haute culture et d'éducation distinguée, non seulement parce que c'est généralement une garantie de largeur de vues, de méthode et d'esprit de progrès, mais parce qu'il s'agit ici d'imposer une discipline et le respect de règlements à une clientèle qui a tendance à s'en croire dispensée, et d'exercer un tact absolu dans l'administration d'une agglomération de gens à tendances déraisonnables.

Nous ne sommes pas partisans d'y détacher un administrateur des Services Civils, dont la compétence est fort nécessaire ailleurs dans les fonctions spéciales en vue desquelles il a été formé, à moins d'y mettre un administrateur en fin de carrière ; mais alors faudra-t-il qu'il ait autorité sur tous les services s'exerçant au Tamdao et qu'il soit singulièrement énergique.

Nos stations d'altitude — le Tamdao et Mont Bavi
par H. CUCHEROUSSET
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 23 novembre 1923)

Nous avons souligné les méfaits au Tamdao de l'étatisme anarchique, c'est-à-dire de l'action prépondérante d'une administration à la façon de l'ancienne monarchie polonaise, où chacun n'en fait qu'à sa tête. Pour faire du Tamdao quelque chose de vraiment bien, il faudrait d'abord supprimer l'anarchie en mettant à la tête du canton réservé un chef incontesté, à qui tout le monde, si grand fût-il, serait tenu d'obéir ; en second lieu de laisser dans la plus large mesure possible la place à l'initiative privée. Enfin ! nous avons laissé entrevoir une question qui, peut être, devrait être préjudicielle. Il s'agirait de s'entendre et de savoir si le Tamdao doit être une sorte de Versailles réservé à la cour et aux grands feudataires avec un hôtel ouvert aux fonctionnaires de moindre rang, où s'il doit être la chose commune de tous les Français, fonctionnaires ou non, et même des Annamites qui auraient le goût et les moyens d'y monter.

La tendance actuelle n'est pas précisément celle que nous souhaiterions.

Nous aurions, si nous avions pensé qu'il eût quelques chances de succès, exposé tout un plan donnant une large place à l'initiative privée avec une certaine participation de ses représentants dans un conseil placé à côté du chef de la station. Une société immobilière gérant l'hôtel, et construisant et administrant un certain nombre de villas, exploitant une vaste concession agricole et forestière, nous semblait l'organe le plus apte à amener un certain développement. Elle aurait loué ses villas en garnis, évitant tout soucis à ses locataires ; elle aurait exploité un magasin sans trop en exploiter les clients, elle aurait, avec sa ferme laitière pourvue de chambre froide, fourni abondamment lait, crème, beurre, fromage et viande fraîche ; ses potagers auraient fourni salade et cresson et certains légumes ; elle aurait fait du repeuplement forestier non pas en petit comme l'administration forestière, mais sur une grande échelle etc.

Avec les idées actuelles il y a-t-il place pour l'initiative privée au Tamdao ?

Nous craignons que non. Nous craignons qu'il n'y ait plutôt lieu de laisser l'administration se débrouiller comme elle pourra en dépensant beaucoup pour de faibles résultats. Laissons le Tamdao à la cour et aux fonctionnaires ; ils seront peut-être mal mais ils seront entre eux ; ce sera une lourde charge pour le budget mais nous n'y pouvons rien. C'est vers le Mont Bavi que devrait selon nous se tourner l'initiative privée.

……

Hôtel du Tamdao
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 21 janvier 1924)

On sait que l'administration a dû envisager, pour couvrir les folles dépenses des Travaux publics, du Gouvernement général et des hauts fonctionnaires, la suppression de toute subvention à l'Hôtel du Tamdao. On a même essayé d'en obtenir une location. À l'appel d'offres, seul M. Farreras, qui avait géré l'hôtel les deux dernières années avec une subvention de 6.000 p., a offert un loyer de 3.000 p. Ses offres ont été rejetées par la commission et la Résidence supérieure est entrée en pourparlers avec M. [André] Ducamp, propriétaires de l'Hôtel Métropole, pour une concession de l'hôtel sans subvention ni redevance.

C'est très bien. Les fonctionnaires ne sont pas à leur place à la tête d'hôtels ni de maisons de commerce, quelconques et c'est plutôt la place d'hôteliers de profession. M. Ducamp a d'ailleurs fait ses preuves en créant un grand hôtel à Hanoï sans rien demander à l'administration. Il saura remettre en état ce pauvre hôtel de Tamdao et en faire un lieu de séjour agréable pour tous. Nous espérons qu'on pensera un peu aux enfants, pour lesquels rien n'a jamais été prévu ; nous espérons qu'on remettra en état et qu'on complétera les sentiers.

Au Tamdao
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 24 février 1924)

Nous croyons savoir que M. Ducamp n'a pas encore définitivement accepté la gérance de l'hôtel de la Cascade d'argent.

Il était en principe d'accord pour la prendre pendant neuf ans sans subvention et en faisant non seulement les frais d'un ameublement à remplacer entièrement mais encore de la moitié du prix de l'aile nouvelle, soit 15.000 $.

Cette aile, les Bâtiments civils qui avaient déjà trouvé moyen de construire le bâtiment principal en trois styles, si toutefois on peut appeler cela style, ont décidé de la

faire dans un quatrième style : le style Chalet scandinave, avec toutes les précautions imaginées en Scandinavie pour empêcher l'accumulation de la neige sur le toit. M. Ducamp avait proposé une construction en ciment armé terrasse-tennis, mais comme de juste, après avoir tardé six mots à prendre une décision, on se trouvait en retard, donc va pour le chalet Scandinave : ce ne sera qu'un item de plus à notre sottisier architectural.

Mais là n'est pas la question.

M. Ducamp dit avec juste raison : il est inadmissible que le gouvernement, qui accorde 1.500.000 $ au petit groupe qui demande la concession des grands hôtels de tourisme, qui accorde 150.000 $ de subvention et autres avantages à la Manufacture des Tabacs* pour recommencer une expérience poursuivie depuis vingt ans, qui accorde 45.000 $ de subvention annuelle à M. de la Pommeraye* pour son entreprise de prise de vues cinématographique, qui a dépensé pour lui-même et pour les hauts fonctionnaires au Tamdao beaucoup plus qu'il n'a jamais été dépensé pour l'hôtel et pour tous les aménagements publics, ne puisse pas trouver 15.000 $ pour aider le protectorat à achever l'hôtel et à en porter le nombre de chambres de 42 à 58.

M. Ducamp a parfaitement raison et ce qu'il a fait à Hanoï de ses propres deniers et de sa propre initiative lui donne le droit de parler haut.

Le Tamdao qui, avec son hôtel et ses villas, va être en mesure, cette année, de recevoir à la fois une centaine de familles, soit au moins trois cent familles pour l'ensemble de la saison, mérité mieux qu'un pareil mépris — M. Herriot, ayant fait en Russie bon dîner sur bon dîner, s'indignait que la presse ait pu faire allusion à la famine. Telle semble bien être un peu la mentalité des grands chefs de notre administration.

L'Hôtel de la Cascade d'argent
(Photos communiquées par M. Adrien Milliès-Lacroix)

ANDRÉ DUCAMP (MÉTROPOLE, Hanoï) AUX COMMANDES DE L'HÔTEL DE LA CASCADE D'ARGENT

LE TAM-DAO
(*L'Avenir du Tonkin*, 24 janvier 1924)

Ce sont presque vingt années, durant lesquelles M. Ducamp aura tenu son serment de ne ne plus jamais s'occuper du Tam-Dao ; s'il s'en délie aujourd'hui, il ne lui en sera pas moins pardonné en faveur d'une telle preuve de constance.

Dès 1903, avec le regretté colonel Ducret, M. Ducamp était l'un des inventeurs du Tam-Dao ; en 1906, il fui chargé, par le gouverneur général Beau, d'étudier un projet de funiculaire permettant l'accès de la future station d'altitude, les anciens Tonkinois se souviennent certainement des couplets de revue qui chansonnèrent ce projet ; c'était l'époque ou certain « Tam-Dao-Cock-tail » faisant fureur.

Le funiculaire, partant du pont des Linhs, eut abouti à l'extrême avancée du pic Sud ; une route en palier, de 3 km de long dans chaque sens, eut permis de gagner le cirque de la Cascade d'Argent, aussi bien par le versant Nord et l'Arbre-Mort, que par le versant Sud et le col de Thay-Nguyen ; les villas de la station se seraient construites au dessus et au-dessous de cette route, tandis que le cirque, classé comme réserve

forestière, eut été aménagé en un beau parc où eussent été protégés toute la fibre et toute la faune tonkinoises

L'avantage de cette conception eut été de permettre la création d'une station aussi vaste que le pic de Hong-Kong ; le versant de Thay-Nguyen, comme l'extrême pic Sud, étant exposés aux souffles de la mousson d'été, se trouvent dégagés des coulées de brouillard qui se déversent constamment dans le cirque de la cascade ; l'hiver, ils sont abrités contre le vent du Nord, et l'été contre le soleil couchant ; de tous les points, la vue s'étend jusqu'à Hanoï, qui resplendit la nuit de toutes ses lumières, et jusqu'à la mer.

Du fait du funiculaire permettant le transport aisé de tous les matériaux et dont les broyeuses eussent fourni sable et gravier, le coût des constructions du Tam-Dao eut été réduit de moitié : l'usine thermique l'actionnant eût permis d'éclairer immédiatement toute la station ; située au pont des Linhs, elle eut reçu son charbon à moindres frais. C'est en fonction de toutes ces conditions qui M. Ducamp s'était engagé à construire, dès 1907, un bel hôtel qui n'eut rien coûté à l'Administration.

Le prix forfaitaire, demandé pour la construction du funiculaire et des routes d'accès, n'était que de p. 400.000, un million de francs à l'époque ; il n'en coûterait peut-être pas plus aujourd'hui, en piastres s'entend ; il n'en fut pas moins considéré comme exorbitant. C'est alors que M. Tournois, résident de Vinh-Yen, se fit fort de construire une route d accès pour p. 10.000 et quelques journées de coolies ; ce fut la ruine du projet. Non seulement M. Ducamp renonça à construire, mais on sait, en outre, quel tut le coût de la route et à combien sont revenus l'hôtel et les maisons existantes.

Le temps, heureusement, finit par avoir raison des serments passés ; c'est aujourd'hui chose faite : M Ducamp. pour le compte de la Compagnie française immobilière et pour une durée de neuf années, prend à bail l'hôtel de la Cascade d'Argent et de tous ses services annexes ; l'hôtel du Tam-Dao va donc devenir le complément estival de l'hôtel Métropole, notre palace hanoïen

Les conditions du contrat passé entre M. Ducamp et l'Administration méritent d'être connues du public ; elles lui prouveront que c'est avec un vrai courage que M. Ducamp consent à prendre en mains l'exploitation de l'hôtel du Tam-Dao.

Nous ne sommes, en effet, nous autres Tonkinois, que les parents pauvres des riches riziers de Cochinchine ; les fastueux palaces, dotés de formidables subventions, leur sont réservés, sous prétexte de grand tourisme ; le Tam-Dao, pour notre malheur, ne relève que du seul budget du Tonkin, lequel, malgré l'économie qui pourrait résulter de la prolongation possible de nos séjours coloniaux, ne dispose d'aucun crédit pour assurer notre bien-être estival.

Bien plus ! Notre Administration locale avait, jusqu'à ce jour, subventionné les exploitants successifs de l'hôtel du Tam-Dao. Mais aujourd'hui, cette même Administration, alors quelle confie l'hôtel du Tam-Dao à Ducamp, non seulement lui supprime toute subvention mais encore en exige redevance ; elle prend pour prétexte qu'il ne lui appartient pas de payer pour faciliter le séjour à la montagne des familles tonkinoises ; elle libère en conséquence l'hôtelier de toute limitation de prix et considère qu'il pourra se rattraper de la différence sur la clientèle.

Il a fallu tous les efforts de M. Ducamp — et c'est ce qui explique le retard apporté à la conclusion de l'affaire — pour prouver à M. le résident supérieur qu'il fallait respecter les possibilités budgétaires de la clientèle modeste et chercher un procédé pour permettre à l'hôtelier de se couvrir du manque de subvention, tout en réservant des prix peu élevés à la clientèle modeste.

C'est a l'honneur de M. le résident supérieur, et nous l'en remercions au nom de tous, d'avoir bien voulu agréer les projets de M. Ducamp eu y consacrant une disponibilité budgétaire de 5.000 $; mais la reconnaissance du public ira également à M. Ducamp, du fait qu'il a accepté de faire toutes les avances de fonds nécessaires et de payer la soulte du coût des travaux, laquelle ne sera pas loin du même chiffre de

15.000 p. C'est donc bien à son désintéressement, et à celui de sa société, que nous devrons de posséder un hôtel d'altitude doté d'un confort pareil à celui de l'Hôtel Métropole.

M. Ducamp a donc obtenu l'autorisation de construire, sur le tennis inférieur, une vaste salle à manger qui se trouvera de plain pied avec les cuisines actuelles ; il compte même pouvoir la prolonger par une salle de café, aisément accessible au public de la station ; l'ensemble de ces deux salles formera une belle salle des fêtes, avec scène et écran cinématographique. Ces deux salles seront bordées sur toute leur longueur par une terrasse marquise, de 7 mètres de large, d'où l'on jouira d'une belle vue sur tout le fond du cirque ; meublée avec de confortables *rocking chairs*, elle permettra aux dames et aux enfants de jouir de l'air pur, tout en étant à l'abri du soleil et des intempéries ; c'est sur cette terrasse promenade que sera servi un goûter quotidien, assuré de l'immédiate prédilection de toute la gent enfantine, aux sons d'un agréable orchestre.

Cette construction permettra d'aménager seize chambres de plus dans l'intérieur de l'hôtel, chambres dont la création fait toute l'économie du projet. M. Ducamp compte, en outre, améliorer le confort intérieur de tous les appartements par l'installation de toilettes avec eau courante, et par l'Installation de salles de bain, privées et publiques, munies de chauffe-bains supprimant tous transports d'eau préhistoriques. C'est ainsi que, dès cette année, cinq appartements seront dotés de salles de bain privées ; que sera aménagé un appartement avec salon particulier ; dotées de toilettes avec eau courante, toutes les chambres anciennes seront rendues claires et gaies par la suppression des piliers qui les assombrissaient ; que seront créés deux dortoirs pour les bonnes d'enfants.

En ce qui concerne la partie « Restauration », la clientèle sera heureuse d'apprendre que la cuisine de l'Hôtel de la Cascade d'Argent sera dirigée par M. Bompard, le chef connu, qu'attend incessamment M. Ducamp ; et que tout le service sera assuré par le personnel stylé de notre palace hanoïen ; des petites tables joliment éclairées, seront installées sur la terrasse promenade pour les dîners particuliers ; ces dîners fins, servis comme en plein air, aux sons d'un bon orchestre qui permettra ensuite de danser, seront l'un des attraits du Tam-Dao.

Ajoutons aussi que le service du Tam-Dao sera assuré à l'avenir par de confortables cars alpins, qui, partant de Hanoï même, iront chercher les voyageurs et leur bagages à domicile : cette innovation, rendue possible par l'ouverture du pont Doumer à la circulation, sera certainement très goûtée par le public ; disons également qu'il est question de créer un garage à la cote 400, avec service spécial jusqu'au Tam-Dao, pour permettre aux propriétaires d'automobiles de ménager leurs voitures.

Une telle transformation a déjà fait l'objet de toutes les conversations et les esprits mal intentionnés se sont empressés de conclure qu'elle allait rendre l'Hôtel de la Cascade d'Argent inaccessible aux bourses moyennes : c'est là un bruit qu'il faut démentir.

Il est certain que les temps de l'hôtel administratif sont périmés, où le prix uniforme de 4 p. par jour payé par le client, quelle que fut la chambre occupée, était complété par une quota-part de 2 p. payée bénévolement par l'Administration ; la clientèle devra admettre qu'un séjour bienfaisant à la montagne soit d un coût plus élevé que celui de la vie en ville ; elle devra admettre que la société d'exploitation, privée de toute subvention et ayant à payer une redevance annuelle, soit dans l'obligation de relever les prix anciens mais, en échange, elle sera assurée de trouver au Tam-Dao un très grand confort.

M. Ducamp compte néanmoins réserver douze chambres au prix de 5 p. pour la clientèle modeste ; puis huit chambres à 6 p. par jour et douze chambres à 7 p. ; viendront ensuite des appartements à 8, 9 et 10 piastres par jour selon leurs aménagements. Les conditions ne sont nullement exagérées et sont particulièrement favorables aux budgets modestes. Profitons de ces indications pour aviser le public que

M. Ducamp accepte dés à présent de prendre inscription de toutes locations pour la saison prochaine ; des fascicules, avec plan et conditions, seront incessamment adressés à toute la clientèle tonkinoise mais ne tardez pas à retenir vos chambres, en ayant soin de préciser la durée de votre séjour et les conditions que vous désirez

Espérons, pour terminer, que M. Ducamp ne se heurtera pas à de trop grosses difficultés financières dans l'exécution des travaux qu'il va entreprendre de compte à demi, et que les résultats de sa courageuse initiative lui permettront d'amortir le coût de ces travaux et de persévérer en conséquence pour toute la durée du bail consenti ; la clientèle du Tam-Dao l'y encouragera certainement, ayant cette assurance que l'affaire sera gérée avec l'unique souci de la satisfaire, en ne prélevant sur les bénéfices que la juste rémunération des capitaux employés.

L'Hôtel de la Cascade d'Argent sera la succursale de l'Hôtel Métropole et son naturel complément estival ; c'est dire que le même esprit présidera à son organisation et que le séjour au Tam-Dao sera agrémenté de plaisirs quotidiens et de grandes fêtes occasionnelles, pour lesquels M. Ducamp est l'animateur parfaitement qualifié.

L'inauguration du nouvel Hôtel de la Cascade d'Argent soulignera des plus heureusement l'anniversaire des vingt-cinq ans d'existence de l'Hôtel Métropole.

TONKIN
(*Les Annales coloniales*, 7 avril 1924)

Nous apprenons que M. Ducamp, agissant pour le compte de la Compagnie française immobilière et pour une durée de neuf années, prend à bail l'hôtel de la Cascade d'argent et de tous les services annexes du Tam-Dao qui va devenir le complément estival de l'hôtel Métropole, le palace hanoïen.

Au Tamdao
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 8 juin 1924)

Le Tamdao n'a pas assez les faveurs officielles. Il n'est pas suffisamment loin de Hanoï ; on y va avec trop de facilité. Il nous faut, dans les hautes sphères, jouer toujours la difficulté. Il est bien vrai ; la station serait humiliée de toute comparaison avec Dalat, le Yunnan, les sanatoria de l'Inde, des Philippines, du Japon, voire avec Chamonix. L'aristocratie de la finance, de l'administration et des arts libéraux ne s'en accommodera qu'avec dédain ; c'est la villégiature pour classes moyennes, ces classes où le chef de famille a généralement un fil à la patte qui l'obligé à une assiduité à ses affaires. Ce chef de famille installe pour tout l'été les siens sur ces hauteurs et il va les rejoindre chaque samedi par le train des maris pour revenir le lundi matin. Il a le téléphone : il est à deux heures et demie de son bureau... C'est très peuple. Mais vivent les classes moyennes, n'est-ce pas ?

M. D. [Marc Dandolo]
L'Avenir du Tonkin

N.D.L.R. — Le Tamdao n'a pas les faveurs de la Résidence supérieure qui s'est installée confortablement à Chapa ; mais il a les faveurs du Gouvernement général, du moins il avait celle de M. Long qui y a fait faire pour des millions de francs des travaux pour un château à la Louis II de Bavière pour lui et des villas pour la Cour et les grands feudataires. On vient encore de dépenser de grosses sommes pour donner audit château l'éclairage électrique indépendant de la station centrale.

Mais c'est en tant que station pour le troupeau vulgaire que le Tamdao n'a les faveurs de personne, ni du Gouvernement général, ni de la Résidence supérieure. Si l'on avait osé, on se serait fort bien entendu entre vassal et suzerain pour l'élimination du peuple. On n'a pas osé ; mais on a mis la plus insigne mauvaise volonté à faciliter à M. Ducamp l'exécution de son projet de transformer l'hôtel en quelque chose de réellement bien, d'infect taudis qu'il était.

Il a fallu la croix et la bannière pour obtenir de l'administration un minime effort de sa part ; mais tandis qu'on lésinait sur les dépenses ayant un intérêt public, on laissait les T. P. continuer à dépenser beaucoup d'argent à des travaux extravagants dont on peut se demander s'ils ne sont pas de pur sabotage.

[Les premiers pas de Ducamp à la Cascade]
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 22 juin 1924)

Le Tonkin commence à être réellement bien pourvu de stations d'altitude. Il ne reste plus qu'un petit effort à faire pour que, de ces stations, un plus grand nombre d'Européens puissent jouir, en attendant que les villégiatures d'été entrent dans les mœurs des indigènes.

Le progrès à réaliser est malheureusement dans un sens qui n'est pas celui vers lequel tend notre haute administration. Celle-ci se montre de plus en plus égoïste et aristocratique, et il est à craindre que plus nous irons à gôche et plus nos gouvernants ne penseront qu'à augmenter leur propre confort et à écarter de leur présence ceux qu'ils considèrent comme vile roture.

L'an dernier, nous avons fait un séjour au Tamdao. Courageusement, nous avons dit ce que nous en pensions. Si nos confrères avaient eu le même courage à ce moment-là, l'administration du protectorat aurait sans doute beaucoup moins tergiversé pour passer l'hôtel à une direction compétente. Les travaux d'agrandissement et d'amélioration n'auraient pas subi deux mois de retard.

Quoi qu'il en soit, le Tamdao, sous l'impulsion de M. Ducamp, semble bien devoir être quelque chose de tout différent que l'innommable auberge, véritable porcherie, de M. Farreras. Certains le regrettent, car il y a des gens qui aiment la saleté ; d'autres se plaignent à hauts cris de la hausse des prix. Ceux-ci, il faut les démasquer.

On sait que, tant que l'hôtel fut administratif, une règle de la plus délicieuse tartuferie, comme le sont la plupart de celles qu'édictent nos démocrates, établissait l'égalité de prix entre toutes les chambres. Voilà de quoi soulever l'enthousiasme d'un troupeau électoral.

Seulement, il y avait, d'une part, de très belles chambres, loin du bruit, avec une superbe vue, vastes, bien éclairées et d'autre part, de pauvres petites chambres obscures et sans vue.

Bien entendu, les premières étaient tacitement réservées aux gros et les autres aux petits. De sorte que les gros payaient le même prix que les petits, ce qui valait deux fois plus cher. On conçoit qu'aujourd'hui, ils se plaignent. D'autre part, le concessionnaire de l'hôtel avait 9.000 $ de subvention, soit 220 $ par chambre, soit, pour une saison de 4 mois 55 $ par chambre et par mois. La direction actuelle doit donc faire payer 55 $ de plus par chambre et par mois avant de gagner un centime de plus que l'ancienne.

Nous n'avons pas encore revu le Tamdao modifié, nous ne pouvons donc pas encore trop en parler ; disons cependant combien à Hanoï nous regrettons l'absence de M. Bompard, l'excellent maître-queue dont M. Ducamp. a privé Le Métropole au profit de la « Cascade d'argent ». Tout de même, ceux qui ne savent pas faire la différence entre cette cuisine et la ratatouille du fonctionnaire-hôtelier Farreras, sont bien à plaindre ; et ceux qui ne remarqueront pas la différence entre le service des garçons

stylés prélevés sur le personnel de Hanoï et celui du soviet des années précédentes, sont des gens qui, réellement, ne savent pas ce que c'est que d'être servi. Ces garçons ont été pour la moitié prélevés sur le personnel de Hanoï et la moitié recrutés pour être formés par les premiers. Ce sont les meilleurs de Hanoï qui sont montés et Dieu sait s'ils s'en réjouissaient ! Ils sont donc partis avec un excellent esprit. Mais nous parlerons du Tamdao plus tard. […]

Malgré la supériorité du site et du climat de Chapa, la grande distance était un inconvénient. […] Par contre, le Tamdao, où, depuis 1906, on parlait d'installer quelque chose au site de la Cascade d'argent, avait l'énorme avantage de la proximité. Ce fut donc de ce côté que se porta d'abord l'effort de l'administration : La route carrossable fut achevée au début de 1914 ; depuis quelque mois déjà, M. Farreras y avait ouvert un hôtel d'une quinzaine de chambres. Il réussit à se le faire acheter par l'administration qui en tripla l'importance et fit de gros travaux d'aménagement et allotissement du site, d'adduction d'eau, amélioration de la route, finalement électricité.

Le Tamdao méritait cet effort : il rend d'énormes services.

Son hôtel, qui vient d'être porté à 55 chambres, et ses trente-cinq villas permettent à quelque deux cents familles annuellement d'y passer une partie de la saison chaude. […]

Les travaux de l'hôtel du Tamdao
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 6 juillet 1924)

Les travaux de transformation et d'agrandissement de l'Hôtel du Tamdao, sont enfin terminés. Tant par suite du retard de la résidence supérieure, l'automne dernier, à prendre une décision au sujet de l'hôtel, que par suite de la lenteur apportée par le Service des Bâtiments civils à fournir ses plans, et Dieu sait quels plans, par suite enfin de certaines mystérieuses manœuvres, l'hôtel n'a pas été prêt pour le commencement de la saison et jusqu'au 1er juillet, il aura fallu faire manger les villégiateurs dans les chambres aménagées là où était jadis le restaurant.

La vaste salle à manger nouvelle, sa salle de café et sa spacieuse véranda forment, une construction qui est bien certainement la plus laide qu'ait jamais conçue le distingué chef du Service des Bâtiments Civils, et ce n'est pas peu dire. Cela n'enlève rien à la commodité mais, tout de même, on est navré de voir la station d'altitude ainsi sabotée.

Il est à souhaiter que beaucoup de familles montent au Tamdao car vraiment, le progrès est considérable. L'ancien hôtel avait été parfait tant que ce n'était qu'un petit hôtel sans prétentions ; mais les transformations apportées par les Bâtiments Civils l'avaient rendu très difficile à exploiter et l'ancienne direction, ne pouvant recruter pour la saison qu'un personnel de boys et *bêps* sans place, se trouvait en face des plus grandes difficultés.

L'hôtel, désormais aménagé avec méthode sur les indications de M. Ducamp, dont l'expérience en la matière est incontestable et dirigé avec beaucoup de soins par M. Bompard, a, en outre, un personnel européen nombreux : chef, dame lingère, gérant de magasin. En outre, le personnel est parfaitement stylé : les boys conservés de l'ancien personnel sont encadrés par les meilleurs boys prélevés sur l'Hôtel Métropole.

L'eau courante, installée partout, évite beaucoup d'allées et venues, des locaux spéciaux sont affectés aux bonnes d'enfants et serviteurs particuliers, dont le besoin se fait d'ailleurs moins sentir.

L'éclairage est partout intensifié, le mobilier rajeuni et complété, la propreté la plus parfaite règne partout et, par suite, de meilleures conditions d'hygiène pour les enfants, ce dont les parents devraient bien tenir compte.

Le bruit court que M. Farreras se proposerait de construire une grande, pension de famille plus à la portée des bourses modestes. Ce serait certainement une heureuse initiative, car si les circonstances et les modifications maladroites des T. P. lui ont, les années dernières, rendu difficile la tenue d'un grand hôtel, il est certain que, dirigeant une pension construite et organisée par lui-même, il saura en faire un établissement plus agréable pour les familles nombreuses que ne l'était jadis son petit hôtel rustique.

Ainsi le Tamdao serait doté de deux établissements répondant à des besoins différents et se complétant l'un l'autre.

Encore une industrie prospère : les centrales électriques au Tonkin
Au Tamdao
par BARBISIER [= Henri CUCHEROUSSET]
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 6 juillet 1924)
[date vérifiée : exacte]

L'usine a été montée il y a deux ans au Tamdao par les soins de la Société d'électricité avec une machine à vapeur et une chaudière construites par MM. Robert, Guérin et Théard* de Haïphong et la dynamo de 35 kW. de l'ancienne usine de la gare de Hanoï.

Le développement de la station d'altitude, cependant, est si rapide que, malgré l'installation à la villa du Gouvernement général d'un groupe Aster, la centrale actuelle sera bientôt insuffisante.

Les installations nouvelles de l'hôtel ayant demandé 300 lampes de plus, la marge disponible n'est plus que de 200 lampes. Or le village annamite, comme de juste, n'est pas éclairé, non plus que le sentier qui y conduit. Ça serait cependant bien nécessaire car c'est l'intérêt de la station d'attirer par un certain confort les Annamites au Tamdao.

TONKIN

AU TAM-DAO
(*L'Avenir du Tonkin*, 15 juillet 1924)

Le 14-Juillet. — Le 14-Juillet au Tam-dao a été, cette année, particulièrement gai.

Le programme annoncé fut très bien exécuté dans tous ses détails et il faut louer les fonctionnaires des diverses administrations, M. Thiret, des Travaux publics, M. Essler, de la Garde indigène, du zélé intelligent dont ils firent preuve.

Le samedi soir, la troupe Majurel donnait à l'Hôtel de la Cascade d'Argent une représentation qui eut le plus grand succès.

Le dimanche soir, après une retraite où les clairons de la garde firent des prouesses de vigueur dans le souffle, un feu d'artifice très réussi fit l'admiration de tous et c'était plaisir que d'entendre les exclamations joyeuses des enfants et aussi de la population indigène.

À neuf heures et demi, toutes les élégances de la station se pressaient dans la grande salle à manger de l'hôtel, transformée en salle de spectacle et de danse. Une rangée de tables tout au long des murs laissait libre une vaste surface pour les exercices chorégraphiques auxquels la musique et le jazz band de la tonne Majurel allaient donner un entrain sans précédent.

Alternant avec les danses, eurent lieu des auditions d'artistes de la troupe. M. Majurel et ses collaborateurs eurent un succès, qu'on nous dit habituel.

Toutes les danses à la mode furent exécutées. À noter une « java » et une « valse espagnole » enlevées avec une maestria remarquable.

Beaucoup de ménages, beaucoup de maris se plaisant à danser avec leur femme ! de gracieuses jeunes filles, de jeunes gens conquérants comme il sied, évoluant sous les yeux ravis de leurs parents. En très grand nombre, de fort belles toilettes, fort bien portées, dont nous serions fort empêchés de donner une description. Paris lui-même chargé de décerner la pomme fameuse entre tant d'élégances n'eut pas réussi à s'en tirer.

Notons cependant madame Normandie, madame Bernard, madame Jaspar, madame Sauvage, madame Sarda, madame Piot, madame Lafon, madame de Heaulme, madame Cucherousset, madame Demange, madame Grospellier, madame Jean-Pierre Bona, madame et mesdemoiselles de Villeroy, mademoiselle Pierre Forsans, madame Thibault, madame Loubet, madame Drouhet, mesdemoiselles Bride, mademoiselle Bérard, madame Thiret, madame Gabai, mademoiselle Braconnier.

Du côté des cavaliers, remarqué messieurs Bernhard, Demange, Jaspar, Sauvage, Tournois, barda, Rivière, Lafon, Piot, Cucherousset, Grospellier, Bona, Bride, Forsans, Gabai, docteur Loubet, Drouhet, Thiret.

Le téléphone et la poste au Tamdao
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 20 juillet 1924)

Le téléphone au Tamdao, c'est, pour un certain nombre de commerçants, hommes d'affaires et même fonctionnaires, la possibilité de faire à la station d'altitude de longs séjours sans quitter la direction de leurs affaires. Mais encore faut-il que les communications s'obtiennent facilement. Jusqu'ici, il n'y avait qu'un circuit entre le Tamdao et Vinh-Yên, correspondant au circuit Vinh-Yên- Hanoï. Un circuit direct Tamdao-Hanoï est en train d'être installé ; ce sera un progrès notable.

Ce n'a pas été facile à obtenir car à la direction locale des Postes, on a horreur de tout progrès. Jusqu'à quel point va de ce côté la mauvaise volonté, l'exemple suivant va le prouver.

Il y a à Vinh-Yên deux postes téléphoniques : la Résidence et la Cabine publique de la poste. Il semble que toute demande nouvelle d'abonnement devrait être accueillie avec joie, voire même provoquée, car il y a à Vinh-Yên plusieurs commerçants et entrepreneurs annamites et chinois à qui le téléphone rendrait service.

Mais la Poste ne pousse pas à la consommation, loin de là. C'est ainsi que M. Ducamp, directeur de l'hôtel du Tamdao, ayant demandé le téléphone pour le bureau qu'il a près de la gare pour son service d'automobiles et de transit, on commença par lui déclarer net que c'était impossible car la gare ne se trouvait pas dans le centre urbain de Vinh-Yên. Notez que la gare n'est pas à plus de 500 mètres de la poste que l'on peut considérer comme occupant le centre de l'agglomération. Notez aussi qu'à côté de l'agence des transports automobiles, il y a un notable entrepreneur annamite susceptible de s'abonner. Çà, la Poste s'en fiche. M. Ducamp dut remuer ciel et terre et faire intervenir la Direction générale pour obtenir ce poste téléphonique qui est le complément indispensable du service des transports automobiles.

Il est probable que si un indigène poussait l'audace, à Vinh-Yên, de demander le téléphone, on ne lui répondrait même pas.

LES SPORTS
(*L'Avenir du Tonkin*, 3 août 1924)

La course de côte

La Commission sportive du comité d'organisation de la course de côte du Tam-Dao s'est réunie vendredi 21 heures à l'Hôtel Métropole, sous la présidence de M. Schaeffer, ingénieur des P. T. T. [17] La commission, après discussion, a décidé en ce qui concerne le ravitaillement en eau en cours de route. que deux ravitaillements seulement seraient autorisés :

1° À la côte 400 ; 2° à la source. Le temps nécessaire à ces ravitaillements, facultatifs s'entend, sera compté dans la durée de la course.

Le départ de la course se fera comme prévu dans le règlement déjà publié, moteur arrêté. La commission a décidé d'autoriser l'emploi de l'échappement libre. La proposition de certains conducteurs tendant à la suppression du capot, de la dynamo et des accumulateurs a été refusée par la commission, celle-ci estimant que les voitures qui prendront part à la courte doivent être en ordre complet de marche.

Pour permettre à de nombreux retardataires de participer à cette épreuve, la commission a enfin décidé de proroger la date primitivement fixée jusqu'au 10 août inclus dernier délai.

Quant an prix offert par Monsieur le gouverneur général, il a été décidé qu'il serait donné au propriétaire de la voiture ayant eu le meilleur rendement à la cylindrée, ceci pour mettre petites et grosses voitures sur un pied d'égalité.

(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 24 août 1924)

Déjà, au Tamdao, elle a cessé d'accorder une subvention à la compagnie qui gère l'hôtel. Bien mieux, elle lui demande une location, ce qui est aller un peu vite, car cela revient à imposer une taxe de luxe aux villégiateurs. Le Tamdao est un bienfait pour le Delta mais un bienfait qui n'est pas à la portée de tous.

Peut-on développer le Tamdao ?
par CLODION [= Henri CUCHEROUSSET]
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 14 septembre 1924)

L'avantage du Tamdao est sa proximité de Hanoï, proximité kilométrique, car, au point de vue du prix, les tarifs exorbitants du service automobile quadruplent la distance. Il y a là évidemment un cercle vicieux. « Même à ce tarif, je ne fais pas mes frais », pourrait dire l'entrepreneur. Une compagnie de chemins de fer plus hardie que la Compagnie du Yunnan se chargerait elle-même de l'organisation de ce service, d'autant plus qu'avec la mise en valeur des plaines du bas par un Annamite qui a une âme de colon, M. Nguyên-huu-Gu, le service automobile pourrait être conservé toute l'année sur des douze premiers kilomètres, à la condition, bien entendu, d'avoir des tarifs accessibles aux paysans. Pendant la saison de villégiature, la Compagnie délivrerait des billets directs Hanoï-Tamdao à 5 $ 00 aller et 7 $ 50 aller et retour en 1res, 4 et 5 $ 50 en secondes (et 1res d'auto), 2 $ 50 et 3 $ 75 en 3e (2 classe d'auto). À ces tarifs-là, il y aurait des voyageurs. Mais, même si le service automobile, subventionné pour la poste comme actuellement, ne devait pas faire ses frais, que ce que la compagnie y perdrait, elle le regagnerait sur le chemin de fer grâce à une recette sans dépense

---

[17] Maurice Schaeffer (1883-1952) : polytechnicien, ingénieur des PTT, puis (1925-1935) directeur général à Hanoï de la Société indochinoise d'électricité.

supplémentaire équivalente. La compagnie de chemin de fer aurait d'ailleurs moins de frais qu'un entrepreneur, les locaux et le personnel de la gare pouvant être utilisés pour le garage. Mais la Compagnie du Yunnan gère son affaire avec un soin méticuleux et une honnêteté scrupuleuse, c'est déjà quelque chose ;il ne faut pas, par surcroît, lui demander l'esprit d'initiative. L'ordre et le progrès réunis, ce serait trop beau. C'est tout de même dommage qu'il faille y renoncer car le tarif que nous suggérons déterminerait beaucoup de chefs de famille à envoyer femme et enfants passer de longs mois au Tamdao, lorsqu'eux-mêmes pourraient faire le voyage aller et retour chaque dimanche pour 5 $ 50 au lieu de 16 $ 00 actuellement, c'est-à-dire pour 24 $ par mois et même peut-être 20 $ avec un billet de saison, au lieu de 67 $ que coûtent 4 voyages 1/3.

Mais, nous objectera-t-on encore, à quoi bon attirer tant de monde par le bon marché du voyage ? Il n'y a plus de place au Tamdao pour construire, à moins d'entasser les maisons comme dans un vieux bourg fortifié d'Alsace, sans espaces pour les jeux des enfants et les promenades des parents, sans le moindre sentier discret pour les amoureux.

Immense erreur de gens qui n'ont qu'entrevu le Tamdao mais ne l'ont pas arpenté comme nous en tous sens. La vérité est que, tout en doublant et même triplant la superficie du parc central, il y a place, sans sortir de l'amphithéâtre qui l'entoure, pour une vingtaine de villas avec jardins, bien isolées les unes des autres. Il faudrait pour cela que fussent allotis les magnifiques terrains que l'administration s'est réservés. Il y aurait place, à côté de l'hôtel, entre la villa de l'Amicale des Services civils et la villa Tortel et Emery [SFATE*], soit pour une annexe de 12 à 15 appartements soit pour une confortable pension de famille.

Voilà pour le cirque, mais ce n'est pas tout.

Tous ceux qui ont fait la promenade du sentier de ceinture ont pu remarquer que les éperons de montagne ont, en amont du sentier, une pente très douce et qu'il suffirait de les décaper pour avoir entre chaque ravin un très beau terrain pour une villa. Or le sentier qui part de la villa des T. P. gagne le kiosque à la cote 1.000 par une pente très douce et se tient ensuite constamment à la même altitude. Il suffirait qu'il fût élargi en un chemin de 4 mètres macadamisé, pour que la distance, qui paraît longue aujourd'hui par le sentier étroit et caillouteux, parût très courte. De l'eau, il y en a en abondance ; le sentier traverse plusieurs ruisseaux issus de sources qu'il serait facile de capter en aménageant pour chacune un réservoir de quelques centaines de mètres cubes.

Mais ce n'est pas tout. Ces villas espacées de deux ou trois cents mètres les unes des autres ne feraient que jalonner le chemin jusqu'à un emplacement splendide où, sur un kilomètre de long, on pourrait facilement construire une trentaine de villas. Nous voulons parler du curieux col du Val d'Enfer. Cette mince arrête de montagne qui relie le massif de la Cascade d'Argent à celui des trois grands pics, à environ 1.000 mètres de long à l'altitude moyenne de 1.000 mètres. Telle qu'elle est, l'arête paraît un peu vive ; mais là pente n'est pas si abrupte à droite et à gauche qu'on ne puisse, en décapant la cime d'une dizaine de mètres, établir une plate-forme de cinquante à soixante mètres de large, c'est-à-dire qu'en supposant trois terrains à bâtir à l'hectomètre courant, chacun aurait de 1.600 à 1.700 mètres carrés, ce qui représente déjà un beau jardin autour de chaque villa. Bien entendu, ce n'est qu'idéalement que nous établissons cette plate-forme. Il suffirait que la route fût horizontale en suivant les détours du terrain à l'altitude du point de plus bas de la crête ; celle-ci ne serait décapée que pour l'assiste des maisons, les jardins gardant la pente naturelle du terrain. Tout ce col est très bois et ce serait un crime de le déboiser d'une façon aussi barbare qu'on l'a fait pour le parc du Tamdao où l'on en est maintenant réduit à replanter des arbres qui seront beaux dans vingt ans. Ici, il faudrait n'enlever que le strict nécessaire et garder tous les arbres de belle venue.

Évidemment, la dernière villa du col serait à 3 km de la station du Tamdao, mais 3 km. en palier, par une route bien entretenue, ce qui serait facile, ne font guère que sept ou huit minutes d'automobile ou un quart d'heure de pousse-pousse.

Mais, nous objectera-t-on enfin, où trouverez-vous du monde au Tonkin pour peupler un Tamdao qui aura quatre-vingt-dix villas et un hôtel de 70 chambres ? Cela représente plus de 300 familles venant y faire un long séjour. Or beaucoup d'Européens iront quand même à Chapa où il y aura vite place pour autant de villégiateurs au Yunnan, à Doson, Samson et à l'île aux Buissons, sans parler des petites villégiatures privées au mont Bavi, à Maoson, etc.

Il faudrait, pour peupler en été toutes ces stations qu'il y eût au Tonkin plus de mille familles françaises éprouvant le besoin, ayant le temps et les moyens de villégiaturer. Or, on peut compter que le tiers des Français ou bien se préparent à aller en congé en France avant un an, ou bien en sont revenus depuis moins d'un an, donc n'ont pas besoin… ni les moyens de faire une villégiature au Tonkin même. Quant aux deux autres tiers, le prix des séjours aux stations balnéaires, ou d'altitude en élimine la moitié.

Eh bien, répondrons-nous, le tiers qui doit actuellement s'en priver à cause du prix sera bien réduit si l'on arrive à rendre les voyages et les séjours moins chers et nous arriverions à nos mille familles. Mais nous comptons sur une autre clientèle : la clientèle indigène. [suit un énième interminable plaidoyer pour la venue des Annamites]

HOTEL DE LA CASCADE D'ARGENT AU TAM-DAO (VINH-YEN)
(*Annuaire général de l'Indochine française*, 1925, p. I-70)

Propriété de la Compagnie Française Immobilière du boulevard Henri-Rivière.

MM. A. DUCAMP, administrateur ; L. GUILLOPÉ, acting manager ; RÉANT, gérant ; Mmes L. GUILLOPÉ, dame de maison ; RÉANT, lingère.

TONKIN
LES EVENEMENTS ET LES HOMMES
Au Tam-Dao
(*Les Annales coloniales*, 3 juillet 1925)

L'hôtel de la Cascade d'Argent, au Tam-Dao, pris en exploitation par l'hôtel Métropole de Hanoï, a fait sa réouverture.

Des aménagements importants y ont apporté le confortable moderne.

Un service automobile quotidien se fera comme auparavant, en correspondance avec le premier train venant de Hanoï.

Chaque samedi et veille de jour de fête, un service direct partira de Métropole à Hanoï à 16 h. 30. Chaque lundi et lendemain de fête, un service direct partira du Tam-Dao à 5 h. 30, de manière à arriver à Hanoï pour l'ouverture des bureaux.

LE TAMDAO EN 1925
par H.C. [Henri CUCHEROUSSET]
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 2 août 1925)

Nous ne reprendrons pas ici l'historique de la station d'altitude du Moyen Tonkin, qui a déjà fait l'objet dans ce journal de si nombreux articles. Nous ne raconterons pas une

fois de plus comment fut découvert ce site ni les projets qu'aussitôt il fit naître, ni ses débuts plus modestes un peu avant la guerre, ni sa rivalité avec Chapa, ni les phases de la construction de l'hôtel et de la route. Soyez tranquille, ami lecteur, nous n'allons pas, comme il y a quelque temps telle aimable collaboratrice de l'*Avenir du Tonkin*, vous dire tout cela en jurant de n'en rien dire [18]. Nous n'en aurions d'abord pas le talent et puis il faut être femme pour être si trompeur.

Passons donc tout de suite au déluge et même à l'an de grâce 1925.

La saison de 1925 marquera une époque décisive dans l'histoire du Tamdao ; la fin de la période de tâtonnements et d'organisation et la consécration définitive de la station comme la meilleure solution pour tous ceux qui ne peuvent pas trop s'éloigner de leurs affaires.

L'hôtel, après bien des avatars, est maintenant bien au point. L'Administration a conclu, il y a deux ans, avec la direction de l'Hôtel Métropole, de Hanoï, un arrangement de longue durée et en somme satisfaisant. L'ère des dépenses de construction pourra être close lorsque sera réglée la question des derniers travaux qui viennent d'être exécutés. Cet hôtel de 50 chambres aura alors coûté, avec son garage pour une trentaine d'automobiles et sa vaste salie à manger pour 180 personnes, environ 200.000 $. Cela fait 4.000 $ par chambre alors que l'hôtel du Bockor [Cambodge] en a coûté 20.000, celui du Langbiang plus de 30.000 et les micropalaces de la route plus de 15.000. Seul le Tamdao marche sans subvention.

L'an dernier, première année de la nouvelle exploitation, a vu encore quelques imperfections, mais cette année, cuisine et service sont parfaits. On ne peut réellement pas demander mieux pour un hôtel de station d'altitude. C'est, croyons-nous, l'impression générale, en tous cas celle de tous ceux qui ont quelque expérience de la vie d'hôtel.

Dès le mois de mai, plusieurs familles y étaient déjà installées ; en juin, une belle animation régnait ; depuis le début de juillet, toutes les chambres étaient prises. D'autre part, les quarante autres villas du Tamdao, dont quelques-unes, appartenant à des amicales groupant plusieurs ménages, sont aussi toutes occupées. Cela signifie au moins cent familles, la plupart ayant des enfants. Et c'est un ravissant spectacle lorsque, deux heures avant la tombée de la nuit, le soleil a disparu derrière le pic Nord, laissant dans une ombre délicieuse la station avec ses villas qui encerclent en amphithéâtre le parc central, de voir jouer sur les pelouses tant d'enfants joyeux et de bébés, que gardent les papotantes bonniches annamites, tandis que, partout, les sentiers et les ronds points, les ponts pittoresques et les chemins sous les grands arbres, s'animent de groupes de jeunes femmes aux claires toilettes et d'hommes respirant à pleins poumons l'air frais et vivifiant. Et l'on a peine à croire que dans la plaine que l'on aperçoit en bas, encore baignée de soleil, règne une température suffocante et que là-bas, à Hanoï, les gens demandent, en vain, aux grands verres de boisson glacée, aux ventilateurs tournant à toute vitesse et aux douches répétées l'illusion d'un peu de fraîcheur. Au Tamdao, même à midi, pas besoin de ventilateurs et la nuit, on dort avec une couverture.

Aussi le samedi soir, les maris et tous ceux qui ont pu s'assurer un lit au Tamdao, et le dimanche de bonne heure les moins privilégiés, se ruent à l'assaut de la montagne, et les autos font retentir du halètement de leurs poumons d'aciers les échos de la vallée.

Cette année, le parc et les sentiers sont particulièrement bien tenus ; nous féliciterons tout spécialement l'agent forestier pour ce qu'il a réalisé avec le modeste crédit de 2.000 $, enfin mis à sa disposition pour les sentiers. Non seulement tout l'ancien réseau a été soigneusement revu, les sentiers nettoyés, les escaliers en rondins ou en pierre refaits et la forêt avoisinante éclaircie par la destruction du malfaisant bambou, pour la plus grande joie des beaux arbres et des fougères, mais un nouveau sentier a été

---

[18] Prétérition

construit et doté de bancs et de kiosques pour escalader les deux plus hauts pics du Trident (Tamdao) : le Pic de la Justice (Phu-Nghia), haut de 1.400 m., et le Pic de la Stèle (Thach-Ban) haut de 1.388 m., pics sur lesquels le Guide Madrolle vous donnera toutes sortes de savantissimes renseignements.

Il y aura sans doute peu d'amateurs pour une excursion qui paraît presque de l'alpinisme dans ce pays de gens fatigués ; mais n'y en eût-il qu'une douzaine, et sur ces douze un botaniste, que ce serait un résultat. On a trop peu considéré jusqu'ici le point de vue scientifique, point de vue pourtant d'une élite si intéressante ! Pas besoin d'être un aigle pour faire de la science, ni d'avoir des diplômes ni de parler charabia ; la botanique est à la portée de tous les esprits un peu observateurs et curieux et que de joies elle réserve ! Même des enfants peuvent goûter et contribuer à l'œuvre scientifique en collectionnant plantes curieuses, papillons et insectes. Nous avons suggéré récemment la création d'une École Forestière au Tamdao ; nous suggérerons aujourd'hui la création de prix à offrir aux enfants, jeunes filles et jeunes gens pour les plus belles collections de plantes, insectes ou papillons. Bien peu de gens se doutent que ces collections trouvent acheteurs dans de bonnes conditions en Europe. Nous avons connu à Hanoï un sergent qui se faisait ainsi 5 ou 6.000 fr. de revenu annuel ; il avait peu à peu dressé à cette chasse des indigènes en divers points du Tonkin, dont il triait, classait et préparait les envois.

Le grand succès, cette année, de la station du Tamdao, dont plusieurs centaines de personnes auront profité, et la tendance, cette fois bien marquée, de ceux que leur travail n'attache pas à la ville à venir travailler à la montagne, écrivains, publicistes, magistrats, hauts fonctionnaires, auront sans doute pour effet de justifier un nouvel effort dans le développement de la station.

Il s'agit maintenant d'encourager cette tendance à chercher à la montagne non plus seulement le soulagement d'un organisme épuisé par la chaleur du Delta, les reposantes vacances et la santé des enfants, mais aussi, pour tous ceux qui le pourront, des conditions de travail plus favorables. Avec un service postal et téléphonique amélioré, et il y a encore fort à faire, avec des facilités pour le séjour de secrétaires indigènes, beaucoup de personnes pourraient passer tout l'été en montagne, ne descendant en ville qu'un ou deux jours par semaine.

Il s'agit aussi d'étendre à un plus grand nombre, aux familles françaises les plus modestes, et même aux indigènes, les bienfaits du séjour à la montagne.

Il faut, pour cela, avant tout, améliorer les moyens d'accès et de ravitaillement.

De grands progrès ont été réalisés sur la route, et la variante inaugurée cette année est pour les automobiles un grand soulagement. Il n'en reste pas moins encore quatre kilomètres d'une pente variant de 10 à 12 %, qui suffisent à démolir en une saison les automobiles les plus robustes ; aussi bien des particuliers hésitent à se servir de leurs propres automobiles quand ils calculent le prix de revient réel d'une montée au Tamdao. Le projet pour le remplacement de ces quatre kilomètres par une variante de sept avec une pente régulière ne dépassant pas 7 % est établi et l'exécution en serait plus facile et moins dispendieuse que celle de la variante du sommet. La dépense n'atteindrait sans doute pas 40.000 $ et le travail, à la condition de se faire à l'époque favorable pourrait s'achever en une seule saison.

Nous avons suggéré d'autre part la construction de la ligne Phuc-Yên, Tuyên-Quang par la vallée du Day, en longeant le Tamdao. Ceci réduirait à treize kilomètres le trajet du service public automobile et celui-ci, ayant une bonne route, pourrait réduire considérablement ses prix. Nous voyons fort bien un premier train quittant Hanoï à 5 h. 30, déposant au pied du Tamdao à 7 h. 15 les voyageurs que l'autobus amènera au sommet à 8 h. et le soir l'autobus quittant le Tamdao à 20 h. 45 pour correspondre en bas à 21 h. 30 avec un train arrivant à Hanoï à 23 heures, et des billets d'aller et retour de 3 à 4 $ 50 suivant la classe, avec réduction pour les familles, permettant ainsi à un

grand nombre de Hanoïens de venir passer au Tamdao la journée presqu'entière du dimanche.

Quant au ravitaillement, il sera d'autant plus facile qu'il y aura plus de villégiateurs à la montagne. S'il se consomme au Tamdao 200 kilos de viande fraîche et poisson par jour ce sera la peine d'organiser un transport par caisse froide que l'auto du boucher amènera au wagon et que celui-ci, au bas du Tamdao, passera à une camionnette. Les villageois du bas seront, d'autre part, encouragés à apporter au marché légumes, fruits, poissons, volailles, etc.

C'est pourquoi nous voudrions voir étendre les bienfaits du Tamdao non seulement aux Européens les plus modestes mais aussi aux indigènes qui, à notre exemple, ne tarderont pas à apprécier les effets d'un séjour à la montagne.

Nous avons pu constater que, déjà, des Annamites aisés viennent visiter le Tamdao et nous en avons rencontrés se promenant, *offrant le bras à leur femme*, en véritable villégiateurs. Mais l'hôtel actuel n'est à la portée par ses prix que de rares indigènes, et ils n'y trouvent pas la nourriture et le genre de vie auxquels ils sont habitués.

Or la place ne manque au Tamdao ni pour beaucoup de nouvelles villas, ni pour un coquet village indigène, ni pour de nouveaux jardins publics. Et les sources sont abondantes. Il s'agit donc, par un nouvel effort, de multiplier les résultats déjà obtenus.

En attendant, il serait injuste de faire l'éloge du Tamdao tel qu'il est sans rendre hommage à ceux auxquels est dû ce beau résultat. Sans oublier M. Farreras qui eut une grande part dans la réalisation, rappelons que M. Ducamp, l'un de ceux qui ont découvert le site, fut, dès 1906, le premier à lancer l'idée d'un grand hôtel et à faire l'étude d'un funiculaire ; et c'est à son esprit d'organisation qu'est due la transformation de l'hôtel en un des plus confortables et des mieux tenus de tous les hôtels d'altitude d'Extrême-Orient. Pour notre compte, nous n'avons pas vu mieux à Java.

LE TAMDAO POUR TOUS

(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 23 août 1925)

Il n'y a plus de doute possible : malgré ses imperfections, le Tamdao est la station d'altitude la plus pratique du Tonkin. On peut préférer Chapa, il n'en reste pas moins que Chapa sera à onze heures de Hanoï lorsque le pont de Laokay sera achevé, l'an prochain, peut être, tandis que le Tamdao est d'ores et déjà, par les services publics, à trois heures et demie, par automobile privée à deux heures de Hanoï. Voilà un fait.

Autre fait : Le Tamdao, avec son hôtel de cinquante chambres et ses quelque 35 villas, dont quelques-unes pour trois ou quatre familles, est, pendant plus de deux mois par an,.au complet et reçoit encore bien quarante à cinquante familles pendant deux autres mois. Et ceci est le résultat de l'expérience de douze années ; ce n'est pas un caprice du public.

Troisième fait, symptomatique. Les Annamites qui y vivent — employés des Postes, des Forêts, de l'Agriculture, des T.P., et autres — s'y plaisent beaucoup et déjà, l'on voit des Annamites y monter en villégiateurs.

Il s'agit maintenant d'en étendre les bienfaits à un plus grand nombre.

La première chose à faire est d'améliorer et rendre meilleur marché les transports.

Les matériaux de construction, bagages et approvisionnements coûteront très cher à transporter tant qu'il faudra employer la charrette à bras ou le portage, ou même le camion automobile. Le camion, si l'administration renonce à la guerre aveugle qu'elle a déclarée à l'automobilisme commercial, marquerait un progrès sur le portage et la charrette à bras ; malheureusement, avec la route telle qu'elle est, le portage et la traction humaine reviennent moins cher, et les taxes prévues rendront le camion tout à

fait impossible. Ce résultat, qui remplirait de joie un Gandhi, n'est cependant guère humain ; on aimerait voir la machine remplacer l'homme comme bête de somme. Pour cela, il faut avant tout achever la reconstruction de la route. Une pente de 7 % est le maximum compatible avec une utilisation économique de l'automobile: au delà, c'est à bref délai la mise hors d'état du moteur, ou bien des réparations incessantes et une dépense excessive.

Dès la côte 400, après avoir gravi 340 mètres par une pente moyenne de 7 %, la plupart des voitures donnent des signes de fatigue, et c'est alors qu'il faut aborder, avec d'innombrables tournants brusques, des rampes de 40 à 45 % pendant quatre kilomètres ; le dernier kilomètre, le plus dur, a été remplacé par 1.300 mètres d'une route bien tracée et d'une pente régulière de 7 %. Une telle route est la mort des moteurs, que peuvent considérer d'un œil indifférent de hauts fonctionnaires dont le budget remplace l'automobile, dès qu'elle est usée, par une plus belle ; mais cela effraie ceux qui voyagent avec leur propre voiture ; surtout, c'est l'impossibilité de faire des transports commerciaux.

Il faut donc achever cette route selon le nouveau tracé et nous irons même jusqu'à suggérer que sur deux kilomètres au moins, après la cote 400, la pente soit réduite à quatre ou cinq pour cent, et, pour le reste, ne soit nulle part supérieure à 7 %. C'est facile, l'éperon de montagne choisi par les premiers constructeurs offre toutes facilités pour construire une route en lacets. Ces quatre kilomètres à remplacer par six ou sept coûteraient au maximum 40.000 $ à condition de ne pas travailler à contre-saison ; car la route actuelle faciliterait beaucoup le travail et les meilleurs matériaux possibles abondent à chaque pas. Le transport des voyageurs et des marchandises en serait ainsi grandement amélioré. Cela ne suffirait pas pourtant à abaisser beaucoup les frais de transports ; aussi avons-nous, dès l'an dernier, suggéré la construction du pont des Linhs à la station, d'un transport par câble aérien d'environ cinq kilomètres, qui ne nécessiterait d'autre force motrice que le poids de l'eau ou une surcharge des bennes descendantes par rapport aux bennes montantes.

Le second progrès serait la construction des 50 premiers kilomètres de l'embranchement Phuc-Yên–Tuyen-Quang, que nous avons suggéré. Cette construction se justifierait économiquement par l'ouverture de grandes carrières de porphyre à la base du Tamdao pour l'empierrement des routes et le ballastage des voies ferrées, par l'exploitation des forêts et la mise en valeur de vastes terrains actuellement incultes au bas de la montagne.

La ligne entière s'impose d'ailleurs à bref délai pour desservir une région minière de toute première importance, sans parler de l'intérêt stratégique de mettre Tuyên-Quang à trois heures de Hanoï.

L'administration encouragera en outre l'initiative privée à construire au Tamdao par deux mesures. Tout d'abord par une réaction contre son propre effroyable égoïsme. Lors du premier lotissement, il avait été fait des terrains disponibles trois parts : la plus belle réservée à l'administration civile, la seconde à l'administration militaire et la moins belle aux croquants. L'administration militaire ayant renoncé à son lot, le protectorat s'en empara en vue d'un futur château pour la Résidence supérieure. Cela ne l'empêcha pas d'en construire un autre à Chapa, où M. Monguillot se plaisait mieux.

Tout en immobilisant les plus beaux terrains du Tamdao, la Résidence Supérieure donnait le mauvais exemple, bientôt suivi par d'autres administrations, d'acheter une des plus belles villas du secteur réservé aux croquants. Au lieu de protester, le Contrôle financier emboîta le pas. acheta une des plus grandes villas et s'empara, pour faciliter l'accès de son garage, d'un lot voisin ainsi rendu indisponible ; puis ce fut la Direction des finances et d'autres guettent d'autres villas.

Eh bien, il serait convenable que le Protectorat ayant le château de Chapa et deux belles villas au Tamdao pour le personnel de la Résidence supérieure, remit en circulation le magnifique lot réservé au caprice de quelque nouveau Résuper. On

pourrait le partager en plusieurs lots ou l'offrir à une société qui y construirait un nouvel hôtel, car dès maintenant, l'hôtel actuel est insuffisant, et ce n'est pas une annexe d'une douzaine de chambres, que l'on pourrait construire à côté, qui permettra de satisfaire à la demande.

Enfin, puisque l'administration s'est emparée des plus beaux lots du secteur primitivement réservés aux particuliers, elle n'a qu'à renoncer à l'exclusivité de son propre secteur et lotir les vastes terrains dont elle dispose. Tout en réservant de quoi agrandir considérablement le parc actuel ou en aménager un distinct du premier, on y trouverait facilement vingt beaux terrains à bâtir.

Ceci étonnera plus d'un habitué du Tamdao. Le seul moyen de faire voir aux gens qu'il y a de la place serait d'éclaircir la forêt vierge qui occupe encore une bonne partie du cirque, il faut un œil exercé, pour flairer (flairer avec l'oeil ? ôh ! Barbisier !) pour flairer un terrain à bâtir sous un impénétrable massif d'arbres, liane et fougère.

Dégager ne veut pas dire déboiser mais simplement couper bambous, lianes, buissons et, en général, toute la végétation parasite qui gêne la croissance des beaux arbres et fait que la forêt vierge n'a ni beauté ni valeur.

Quand les promeneurs pourront quitter les sentiers et pénétrer dans le bois, ils découvriront des croupes en pente douce et des plateaux qui offrent de beaux terrains à bâtir.

Ce dégagement, accompagné de l'aménagement de sentiers, pourrait être réalisé en quelques semaines dès maintenant si l'on employait à des travaux d'utilité générale les prisonniers employés à faire les transports privés, que certains fonctionnaires trouvent économique de ne pas confier à l'entreprise.

Voilà la première mesure, d'ordre plutôt négatif : renoncer au grossier égoïsme.

[Le village annamite est une honte]

Voici la seconde, d'ordre plus positif **:** aménager le village annamite. Depuis deux ans nous le demandons ; mais nous nous heurtons au *Odi profanum vulgus et arceo* [Je hais la foule profane et m'en tiens éloigné] de l'égoïsme administratif. Dés que vous parlez de dépenser 1.000 $ pour les gens du petit peuple, il se trouve un haut fonctionnaire qui dit : « C'est le prix d'un piano que je veux pour ma fille » et l'on achète bien entendu le piano, car c'est le règne des Gôches et l'on est radical bon teint, et c'est nous qui sommes les princes.

Reprenons cependant le marteau et pan pan pan sur ce vieux clou. On l'enfoncera bien d'un ou deux centimètres, si dur que soit le chêne.

Le village annamite est une honte. Il y a, par la force des choses, une population annamite au Tamdao, et même assez nombreuse : gardiens en hiver et serviteurs en été de l'hôtel et d'une quarantaine de villas, employés des Travaux publics, des Forêts de l'Agriculture, de l'usine électrique, miliciens de la garde indigène, tâcherons, ouvriers libres pour les travaux salissants ou pénibles, qu'il est interdit de faire faire par ces messieurs de la prison, ou pour travailler les jours de pluie ou de grand soleil quand ces messieurs de la prison jouent aux cartes avec leurs gardiens. Il y a aussi les marchands ou les paysans venus au marché et la foule des porteurs et porteuses qui s'arrêtent au Tamdao pour se reposer.

Pour tout ce monde, on a désigné une pente assez abrupte au bout d'un mauvais sentier, en leur disant : voilà votre coin, débrouillez-vous. Et ils se sont débrouillés et se sont construit de pauvres huttes en bambous.

Eh bien ! nous disons que, puisqu'on dépensait tant d'argent, utilement d'ailleurs, pour créer la station, environ un million de piastres en quinze ans, on aurait pu en consacrer cinq pour cent, soit 50.000 $, pour offrir un peu de bien-être à la population indigène et l'y attirer ainsi en plus grand nombre. Çà n'a pas été fait, il faut le faire.

Voici ce que nous demandons :

— Amélioration du sentier qui mène de l'hôtel au village indigène et sa transformation en chemin de 3 mètres empierré.
— Aménagement, au moyen de quelques travaux de maçonnerie, de terrassements pour recevoir les maisons indigènes et de caniveaux pour l'écoulement dans le ravin des eaux usées ; construction d'un escalier menant directement du village indigène au carrefour de la vieille et de la nouvelle routes.
— Éclairage électrique du village par une dizaine de lampes.
— Adduction d'eau des sources du val d'Enfer et installation de quelques fontaines et d'un lavoir.

Voilà pour le village actuel, bien placé sur sa pente abrupte pour la propreté et la salubrité, mais peu susceptible d'extension.
Soit une dépense d'environ 10.000 $.

[Pour l'établissement d'une station d'altitude indigène]

Nous suggérerions maintenant vers la cote 750, sur la pente douce qui fait face à la ferme, ou un peu plus haut sur le terrain où l'on avait aménagé des terrasses pour jardin potager, l'établissement d'une station d'altitude indigène, avec chemins et terrassements, et plusieurs groupes de compartiments conçus selon les goûts et habitudes indigènes et gérés de même ; il serait fait, en outre un lotissement de terrains où des particuliers construiraient des habitations d'une valeur fixée par exemple à un minimum de 500 $ par lot de 400 mètres carrés, sans préjudice de concessions de plusieurs hectares à mettre en culture : rizières, potagers, pâturages ou jardins de thé, sur les croupes voisines.
Enfin, nous demandons la construction à la station même, sur le plan des habitations indigènes, avec ameublement traditionnel, mais avec les perfectionnements modernes, de deux ou trois villas pour être mises à la disposition des mandarins chefs de province ou hauts fonctionnaires, dont certains seraient heureux d'envoyer leurs familles et de séjourner eux-mêmes quelques semaines au Tamdao.
On le voit, nous ne demandons pas au protectorat un effort financier excessif :

Achèvement de la route	$ 40.000
Construction d'un transport aérien	$ 40.000
Dégagement de la forêt et sentiers nouveaux	$ 5.000
Amélioration du village indigène	$ 10.000
Aménagement d'une station d'altitude indigène	$ 40.000
Deux villas pour les mandarins	$ 15.000
	$ 150.000

Cet effort de 150.000 $ doublera la valeur de la station d'altitude, en réduira énormément les frais généraux et encouragera l'initiative privée, dont l'effort jusqu'à ce jour, avec une dépense moyenne de 7.000 $ par villa, peut s'évaluer à 240.000 § à doubler ou tripler cet effort.
Le jour où le transport d'une tonne de matériaux de Hanoï au Tamdao coûtera 15 $ au lieu de $ 35 et celui d'un kilo de bagages ou approvisionnements deux sous au lieu de cinq ou six ; le jour où l'administration, au lieu d'accaparer tous les terrains, en offrira de tout aménagés à l'initiative privée, le jour où l'indigène aura adopté le Tamdao et où des villégiateurs annamites auront créé de petites fermes pour la culture

du thé ou des légumes ou pour l'élevage, l'initiative privée pourra peut-être construire un ou deux autres hôtels sans rien demander à l'administration.

Et cela peut se réaliser en quatre ou cinq ans et nous pourrions voir en 1930 le Tamdao fréquenté chaque année par trois cents familles européennes dont un certain nombre fixées pour les cinq mois de la saison chaude et par quatre ou cinq cents familles indigènes dont beaucoup fixées à demeure comme fermiers, forestiers, jardiniers, horticulteurs, bûcherons, charbonniers etc.

H. C.

Ce que fut cette année la course du Tamdao
Résumé du compte rendu publié par le *Courrier automobile*
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 13 septembre 1925)

La 2e course du Tamdao laissera des traces profondes à tous les points de vue, et certainement son influence se fera sentir, de la façon la plus heureuse, sur le développement de l'automobilisme dans notre colonie.

Nous sommes fiers de notre œuvre et nous croyons en avoir le droit ; le succès remporté à dépassé toutes nos espérances.

Nous avons organisé cette épreuve dès l'an dernier dans le seul but de favoriser l'expansion que prenait ce nouveau mode de locomotion à la colonie. Or, pour cela, il n'est rien de tel que la course. L'automobile en est arrivée où elle en est, soit comme mécanique, soit comme faveur des foules, grâce à la course.

Devant le succès obtenu, nous nous estimons pleinement satisfaits : notre but est bien atteint et nous pensons qu'on ne trouvera pas déplacée cette marque de fierté !

La course de cette année a été favorisée par un temps splendide, peut-être même un peu trop beau, au gré de beaucoup de spectateurs et de pas mal de moteurs. Quel contraste avec l'an dernier où l'orage éclatait au début de la réunion et où les premières concurrents partaient sous une pluie diluvienne !

Ce beau soleil permit à un nombre incroyable de touristes, tant européens qu'indigènes de venir assister à cette épreuve. Depuis le matin, c'avait été un défilé ininterrompu de voitures de toute sorte, depuis la belle torpédo luxe jusqu'à la camionnette normande.

Elles furent d'ailleurs du plus grand secours aux spectateurs sans gîte, qui furent obligés d'y coucher, l'hôtel étant bondé. Mais aussi que de pannes tout le long de la côte ! Et combien de montées en 45 minutes bien sonnées !

Il faut avoir vu tous ces spectateurs se précipiter au coup de clairon annonçant l'approche d'une voiture sur l'éperon d'où l'on pouvait suivre le dernier kilomètre, pour être convaincu de l'intérêt passionné avec lequel elle suivait l'épreuve !

Quant aux concurrents, la plupart étaient depuis le matin à pied-d'œuvre, non pour voir le lieu de leurs exploits, car l'assiduité avec laquelle ils avaient suivi les périodes d'entraînement leur assurait à tous une connaissance de la côte à peu près parfaite, mais pour éviter la fatigue d'un trajet Hanoï–Vinh-Yên par la température caniculaire d'un midi tonkinois.

Plusieurs, étaient montés à l'hôtel, d'autres avaient jugé plus prudent de rester au bas de la côte, pour éviter l'accident, toujours possible, au cours d'une montée et d'une descente superflues. Lesquels eurent raison ? Il est difficile de le dire, car les voitures qui restèrent au pont des Linhs, au grand soleil, pendant plusieurs heures, devaient par la suite avoir des dispositions à chauffer par trop aisément. Un des concurrents trouva un moyen fort ingénieux de remédier à cet inconvénient ; dès son arrivée, il fit couper de l'herbe qu'il fit arroser abondamment et avec laquelle il recouvrit entièrement le capot de sa voiture.

Enfin, le téléphone établi entre le pont des Linhs et l'arrivée, avec poste à la côte 400, fonctionna sans arrêt toute la matinée.

Quant à la route, elle mérite une mention spéciale. Il faut l'avoir montée le jour de la course pour se figurer les fossés qu'y avait creusés les voitures à l'entraînement et l'arrachement qu'avaient pratiqué sur le macadam les roues chassant dans le virages.

Mais, par contre, quels beaux virages, quelle magnifique conception de ce que doit être le profil d'une route sur laquelle se pratique un trafic automobile intense !

Il est indéniable, et c'est l'avis de toutes les compétences, que la parfaite inclinaison des tournants a grandement facilité la tâche des concurrents et permis l'abaissement des temps dans une proportion aussi marquée.

La course

À 14 h. 30, M. Duchesne donne le départ aux motos, qui vont partir de minute en minute. Le premier partant est Jambert qui, sur sa Harley Davidson, produit une belle impression en démarrant d'une façon puissante. Le parcours s'effectue sans encombre, mais à l'arrivée, le coureur tombe en franchissant la ligne blanche. Le même accident s'étant reproduit pour la moto suivante, demande une explication, d'ailleurs simple. À l'arrivée, ces véhicules devaient prendre un virage très brusque, pour revenir sur l'ancienne route, et les motos, en particulier, devaient s'incliner au point que la pédale touchait terre ; la machine, par suite, devait basculer. Heureusement, il ne se produisit pas d'accident en cours de route et les chutes de l'arrivée furent sans gravité. Jambert effectua le parcours en 16 m 27 s 3/5. Décidément, la journée commençait bien ; dès le premier départ, non seulement le temps de Groupierre de l'an dernier pour les motos était battu, mais encore le record général était abaissé de près d'une minute et demie.

Planchette, pilotant une Terrot d'une cylindrée inférieure, réalisa un temps sensiblement supérieur à celui du précédent, soit 16 m 56 s. Parcours sans incident mais chute à 2 mètres de l'arrivée. Tout étonné, il eut assez de présence d'esprit pour se relever pousser la machine jusqu'au poteau.

Enfin, Chalumeau, toujours sur Terrot, moins heureux, ne put faire que 25 m 42 s.

Ces temps paraîtront assez faibles, comparés à ceux réalisés par certaines voitures de puissance à peine supérieure, alors que, de l'avis général, le nombre des virages favorisait les motos. Nous serions tenté de croire que la raison en est surtout dans l'état de la route.

C'est maintenant le tour des voitures et on entame la première série.

L'Amilcar de Lafabrègue se présente. La veille, au cours de l'entraînement, un virage pris trop brusquement a causé un capotage en règle. La voiture amenée au garage a été retapée pendant la nuit, l'essieu redressé, les roues changées, mais le pare-brise n'a pu être remplacé à temps. La commission, intransigeante, décide que la voiture ne se présentant pas dans les mêmes conditions qu'au pesage et devant avoir un poids inférieur, le départ doit lui être refusé. Cette décision montre la rigueur et l'impartialité avec lesquelles le règlement a été appliqué.

Toutefois, pour être agréable à cet infortuné concurrent, la commission l'autorise à prendre le départ, hors course, une fois l'épreuve tourisme terminée.

C'est donc à 14 h. 40 le premier départ, celui de Tu-Duong. sur Amilcar, vainqueur de sa catégorie l'an dernier. Mais, par suite d'un réglage défectueux et de l'heure à laquelle il a pris le départ, sa voiture chauffait au point qu'il a dû s'arrêter et s'approvisionner en eau à tous les postes prévus le long du parcours. Aussi n'a-t-il réalisé que 31 m 23 s., faisant moins bien que précédemment.

À 14 h. 45, c'est au tour de Desréac qui recueille la première grande ovation. Que dire du temps de 19 m 29 s réalisé avec une Salmson 7 CV à 3 vitesses ! C'est tout simplement merveilleux. La voiture est connue. Quand au pilote, c'est le type du conducteur modeste, effacé, dont la valeur, ignorée jusqu'ici, s'est affirmée hautement.

C'est ensuite la Sénéchal de Raguideau qui grimpe en 19 m 18 s 2/5. La performance, venant après celle de la Salmson, passe un peu inaperçue, et pourtant le temps mérite d'être retenu pour un véhicule qui, comme le précédent, est de l'ordre des 7 chx.

2e Série

À 14 h. 09, Guillot, sur sa Fiat, prend un bon départ, accomplit un parcours très régulier et sans heurt, mais ne réussit que 19 m 8 s 3/5 C'est peu, malgré tout, pour une voiture aussi réputée.

À 15 h. 02, c'est au tour de Féniès qui relève l'honneur de la marque. La voiture avait été préparée tout spécialement pour l'épreuve et le conducteur avait subi un entraînement sévère. Il a réussi un beau temps, 17 m. 59s, mais n'a pas battu le record de l'an dernier. C'est probablement le lest, surcharge imposée cette année, qui l'aura empêché de réaliser un temps meilleur.

C'est ensuite à 15 h. 04, le tour d'Hervé qui, sur sa Berliet 7 chx., fut aussi malheureux que possible et s'en tira avec 30 m. 10 s, alors qu'à l'entraînement il avait réussi des temps que nous n'osons publier, ne voulant pas être soupçonné de bluff. La chaleur l'avait indisposé passablement.

3e Série

À 15 h.09, on donne le départ à la seule voiture de la catégorie, la nouvelle Rolland-Pilain 10-12 CV., pilotée par Moussié. Ce dernier part bien. À 3 km environ du départ, soit tout près de la cote 400, un pneu éclate. Moussé descend et remplace son pneu avec une dextérité consommée. L'opération lui demande environ 9 minutes. Il repart et à 100 mètres de l'arrivée, la voiture est à nouveau en panne, le carburateur obstrué. Coût : 20 nouvelles secondes. Le parcours est néanmoins effectué en 25 m 40 s 2/5, on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, de l'habileté du mécanicien, de la volonté de l'homme ou de la virtuosité du pilote.

4e Série

Ici, la partie est égale ; quatre 12 chx. sont en présence.

Le premier de la série est Pham-quang-Phuc, qui pilote la Rolland-Pilain de M. Sauvage, avec une maestria sans égale ; il s'adjuge non seulement le meilleur temps de sa série, mais encore celui du classement général tourisme en 16 m. 42 s 3/5, battant le record de l'an dernier de plus d'une minute. Et cela sans entraînement particulier : il est vrai qu'il connaît la côte, la grimpant au minimum 3 fois par semaine.

Thiret part ensuite sur sa Panhard-Levassor, mais il est malchanceux, alors que, connaissant parfaitement la côte, il pouvait prendre ses virages presque les yeux fermés 27 m. 35 s et 4e place dans sa série.

C'est maintenant au tour des deux Berliet.

La première, pilotée par Bigot, ne tarde pas à rattraper la voiture précédente, la dépasse, continue sa marche pour franchir la ligne d'arrivée sans accroc.

Le temps est de 19 m 7s 3/5. Pas trop mal, pour une voiture dont les principales qualités sont la faible consommation, la régularité de marche et la robustesse de construction, sans prétention aux folles vitesses.

Beyer clôt la série. Un bon pilote, qui n'a pas de chance. Parti 3 minutes après Thiret, il l'avait rattrapé à la côte 400, mais sa Berliet étant munie d'un klaxon de ville, les échappements libres des deux voitures firent que l'autre concurrent ignora sa présence ; il dut se contenter de rester dans sa roue jusqu'à l'arrivée.

D'aucuns supposant de mauvaises intentions de la part de Thiret, nous tenons à faire justice de tels bruits. Thiret est d'une loyauté bien connue et quel intérêt avait-il à retarder Beyer alors qu'il avait livré passage à Bigot ? Ensuite, Thiret est un pur amateur. D'ailleurs où on put voir qu'il ignorait la présence de Beyer derrière lui, ce fut à l'arrivée

où il s'arrêta presque sur la ligne. La valeur des freins de la Berliet de son concurrent seule évita un écrabouillement en règle.

5e Série

Nous arrivons donc à la 5e série, dont tout le monde espérait beaucoup. Les performances accomplies furent honorables, mais enfin çà n'a pas été tout à fait ce que nous attendions.

C'est d'abord Sircoulomb, sur Peugeot 15 chx, qui effectue un magnifique départ. Les spectateurs en augurent aussitôt très favorablement, quant aux reprises dans les virages et attendent un temps merveilleux. Aussi, c'est un « Ah ! » de désillusion qui accueille le 19 m 44 s annoncé.

Jean Henri part ensuite et relève l'honneur de notre grande marque nationale en réussissant le temps de 18 m. 18s 1/5.

C'est ensuite au tour de Girardot et de sa Cottin-Desgouttes, qui détient certainement un record, celui de la malchance. Ayant adopté un réglage qu'il pensait bon et rendu trop confiant par les résultats obtenus à l'entraînement, il avait cru inutile de procéder à une ultime vérification. Aussi fut-il victime lui aussi de ses exhausteurs. Sa place de dernier en catégorie tourisme et un temps de 33 m. 20s le punirent de son imprévoyance.

6e Série

La dernière série qui comprenait 3 concurrents n'en vit qu'un seul au départ. Les forfaits des 2 autres sont d'ailleurs assez compréhensibles. C'est d'abord la Voisin de M. Ducamp qui doit ensuite concourir en vitesse. Or, il n'y a pas de pneus de rechange. Va-t-il risquer sa chance en vitesse, qui est de tout premier ordre ?

Demange et sa Berliet 16 chx. déclarent aussi forfait pour cette épreuve. Ce concurrent n'a à sa disposition aucun mécanicien qui lui permette de délester sa voiture et d'en retirer tous les accessoires inutiles. Il opte pour la catégorie vitesse. Seul donc Bruneval va prendre le départ sur une grosse Berliet de 18 CV carrossée en conduite intérieure. Inutile de dire qu'en raison de son poids et d'un empattement énorme, étant donné le dessin des virages, elle ne visait qu'à une démonstration. La virtuosité du conducteur et la valeur de la machine firent que le temps réussi de 24 m. 44s est fort honorable et lui vaut un rang coquet dans le classement général tourisme.

C'est ensuite un entracte d'une heure pendant lequel les concurrents de la 2e catégorie se préparent fiévreusement ou bien se remettent des fatigues de la première montée. Ils redescendent au départ en empruntant l'ancienne route, tandis que la camionnette de service va constater qu'il n'est resté personne sur la route.

Le départ de la 2e catégorie-vitesse

Le premier départ est donné à l'Amilcar de Lafabrègue, qui n'avait pu prendre le départ en catégorie tourisme. Le conducteur, choisi en dernière minute, en remplacement de Groupierre souffrant, abandonne la course, par suite d'un accident à 200 m. du départ.

À 17 h. 4' 34", Bigot part sur sa Berliet 12 chx. type sport. Peut-être le moteur a-t-il souffert d'une trop longue exposition au grand soleil ; le temps réalisé est seulement de 17' 43" 1/5.

17 h. 9' — C'est au tour de Bertrand, sur sa Donnet-Zedel, qui emporte tous les espoirs du garage Boillot et va nous causer la première grande émotion par son arrivée en zigzag et le temps réalisé. 15' 56" : c'est une ovation générale, des applaudissements sans fin, et un véritable délire dans le camp Boillot. Le conducteur est porté en triomphe.

17 h. 14' 33" — Pham-quang-Phuc prend le départ sur sa Rolland-Pilain 12 HP et confirme sa première course, portant son temps à 16' 31". Ce qui ajoute encore à la

valeur de la performance réalisée est le fait que le conducteur fut obligé de descendre à deux reprises en cours de route pour rattacher les fils de bougies.

17 h. 19 ' 33 ". — Bruneval, sur une Rolland-Pilain 12 HP, va prendre le départ. Le conducteur est peu connu, excepté des initiés qui, eux, n'ignorent rien de sa maîtrise.

L'arrivée franchie, c'est 15' 28" qu'on annonce. La stupéfaction atteint son comble, car jamais on n'aurait supposé qu'on pût monter la côte en quinze minutes environ.

17 h. 19. — C'est maintenant au tour de Desréac sur la Salmson, 17’ 15" 3/5 après, ce véhicule de 7 HP à 3 vitesses franchit la ligne d'arrivée et prêt à recommencer, je vous l'assure.

17 h. 25. — Sircoulomb, malgré un beau parcours et un nouveau départ impressionnant, ne peut faire mieux que 16'47" Néanmoins, un progrès manifeste a été réalisé sur le temps précédent qui situe mieux le conducteur et la voiture.

17 h. 29' 31" — Girardot, sur sa Cottin-Desgouttes, va essayer de se réhabiliter. Il a procédé à un réglage plus normal, et, pour donner plus de valeur à sa performance, afin qu'on puisse mieux rapprocher les temps, c'est tout juste s'il a délesté sa voiture. Résultat : la voiture réalise 15' 40", battant elle aussi le temps de Bertrand et le précédent record de 2' 11". Enfin, il y a eu mise au point de l'opinion qu'on pouvait se faire de la voiture d'après le premier parcours et c'est l'essentiel.

17 h. 34' 30"— A la Voisin maintenant, qui s'est réservée pour cette catégorie. Le conducteur, Moussié, est réputé non seulement pour sa virtuosité, mais encore pour son audace de jeune homme de 25 ans. Le starter compte : « Cinq… quatre. … trois... deux., un… » le drapeau s'abaisse, mais un nuage s'est formé et la voiture est déjà à vingt mètres. Certainement le plus beau départ de la journée : un bolide contenu depuis longtemps et que le drapeau rouge a déclenché. Durant les six à sept premiers kilomètres, la voiture produit déjà une grosse impression. Aussi, avons-nous regretté de ne pouvoir prendre des temps en cours de route [temps intermédiaires] ; l'an prochain, nous comptons organiser un poste de chronométrage officieux à la côte 400, qui transmettra les temps réalisés aux postes de départ et d'arrivée : les spectateurs étant mieux renseignés, la course ne pourra qu'être suivie avec plus d'intérêt.

Mais revenons à notre fauve hurlant qui grimpe éperdument. L'impression produite par le début n'est rien à côté de celle qu'ont ressentie les spectateurs juchés sur l'éperon de l'arrivée. Là le spectacle est magnifique. La belle voiture aux lignes si pures ne roule plus, elle vole et lorsqu'elle attaque les virages, elle produit la sensation de n’avoir plus de train arrière qui serait transformé en quelque chose comme une queue d'avion servant à assurer la stabilité de l'ensemble, à donner de la ligne à la voiture, mais ne touchant pas le sol. Le grondement discontinu du moteur, le bruit infernal de l'échappement libre avec les variations continuelles produites par les reprises à la sortie des virages, le tout se répercutant dans la vallée, contribue à donner à la machine l'allure d'un monstre furieux, déchaîné, qui menace de tout terrasser sur son passage. On a l'illusion que le pilote fait corps avec sa machine, lorsque, dans un fracas de tonnerre, la voiture franchit la ligne d'arrivée, on sent que le record est approché, sans doute battu, mais de quelques secondes seulement pense-t-on : le temps de la Rolland-Pilain est déjà si effarant. Le résultat se fait attendre. Qu'y-a-t-il donc ? C'est que les chronométreurs à l'arrivée sont littéralement « estomaqués » : ils ont beau comparé leurs « oignons » tous donnent bien le même temps. On téléphone au départ: Enfin, on est bien obligé de se rendre à l'évidence et d'annoncer le temps effectivement réalisé : 14' 58". C'est une ovation interminable, une foule de sportifs porte le vainqueur en triomphe et on en oublie presque qu'il y a d'autres concurrents dans la côte. Mais c'est fini, l'intérêt n'est plus aussi passionné, les spectateurs sont repus, lassés, ivres, de sensations si intenses, que seul le sport peut procurer.

Les deux derniers parcours ne manquent pas d'intérêt, le vainqueur de l'an dernier, Demange, sur sa Berliet 16 HP, s'était mis en course uniquement pour battre son propre temps de l'an dernier, et sans aucune ambition, quant au record. Il a réalisé 17'10', 3/5,

améliorant son temps précédent de plus d'une minute et demie et battant lui aussi le record avec une assez belle marge.

Jean Henri termine sur sa Peugeot 15 CV par un temps bien peu en rapport avec celui obtenu en tourisme, et il est le seul à ne pas battre le record de l'an dernier. L'état de ses pneus à l'arrivée explique cette mauvaise performance.

La commission se réunit immédiatement et confirme les résultats, donnant la victoire au classement général tourisme à Pham-quang-Phuc sur Rolland-Pilain 12 chx. et en catégorie vitesse à Moussié sur Voisin 18 chx., sacré nouveau recordman. Quand au classement au rendement, il ne sera connu que lorsque les calculs auront été effectués ; mais d'ores et déjà, on comprend que ce sera la Fiat de Féniès qui s'attribuera la première place, serrée de près par la Rolland-Piiain de Phuc, grâce à son temps magnifique.

Les résultats sont immédiatement télégraphiés dans tous les États de l'Union et à Paris, par l'agence Indo-Pacific. Pour reposer les concurrents de leurs fatigues de la journée, on organise une fête nocturne qui ne prendra fin que vers 5 h. du matin. Les autos qui reprennent alors la route d'Hanoï sont à nouveau lestées, non de sacs de sable mais des nombreux touristes qui avaient tenu à assister à cette belle manifestation sportive.

La place nous manque pour commenter les résultats obtenus et remercier les précieux concours qui nous out permis de réaliser une organisation impeccable, mais nous nous en voudrions de ne pas quand même témoigner notre reconnaissance à ceux qui ont assuré ce triomphal succès : au comité d'organisation, composé de MM. Ducamp, Thiret, Wilkin, de Massiac, Nguyên-van-Vinh, a su doter l'épreuve d'une publicité du plus heureux effet, en même temps qu'assurer le côté matériel de l'organisation ; à la commission sportive, avec MM. Normandin, Pelletier, Schaeffer, Dupont, Duchesne, Barthélemi, dont nous ne saurions trop dire le travail acharné au cours de nombreuses réunions, le souci d'amélioration et surtout la parfaite impartialité à laquelle tous les concurrents ont rendu hommage.

Naturellement, d'ores et déjà, nous disons à tous, spectateurs et coureurs, à l'an prochain. La course de côte du Tam-Dao a conquis droit de cité.

AU TAMDAO

(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 18 juillet 1926)

Avec quel plaisir nous avons repris nos quartiers d'été au Tamdao ! Nous avons la chance d'être de ceux qui peuvent assez facilement transporter leur travail avec eux, à la condition de descendre en ville deux jours par semaine ; nous voudrions voir tous ceux qui le peuvent en faire autant.

Comme il y fait bon travailler ! comme ça rend ! En trois heures, on y abat la besogne d'une journée chaude et lourde de Hanoï ; pas de bruit, sauf les voix fraîches d'enfants se mêlant au bruit de la cascade, pas de poussières suffocantes et empestées, un air pur et léger.

Quand il fait beau, le Tamdao est exquis et vraiment ce serait un crime le matin de rester au lit : quand l'oiseau chante et qu'à plaisir, exprès pour vous, s'ouvrent les roses. C'est ce panorama, dont on ne se lasse pas, d'un bon quart du Delta, avec les deux chaînes qui le limitent depuis les rochers de Phuly jusqu'aux hauts sommets de Nghia-Lô ; ce sont les effets sans cesse changeants de nuages ; c'est ce ravissant petit cirque avec son parc, ses cascades, ses jardins fleuris, ses sous-bois et son amphithéâtre de gracieuses villas.

Cette année, chemins et sentiers, parc et jardins sont plus attrayants que jamais. Il a été fait pour leur amélioration et leur entretien un effort tel que vraiment bien difficile

serait qui trouverait à redire. Un ordre et une propreté parfaits règnent partout. Pour la première fois, il a été fait un nettoyage d'ensemble des sous-bois, ce mauvais sujet de bambou a été proscrit partout, les herbes laides et gourmandes et les arbustes rabougris ont été arrachés. Seuls restent les arbres et arbustes de belle venue, parmi les fougères, les bégonias, les bananiers sauvages et les plantes à belles feuilles, bref, la noblesse forestière est débarrassée de la plèbe inculte et encombrante. Ce n'est peut être pas très démocratique mais la démocratie humaine trouve cela très bien chez les plantes. On s'étonne, maintenant que rien ne les cache ou ne les gêne, du nombre et de la beauté des fougères arborescentes. Quant aux fleurs, on sait que le Tamdao, où seuls les bégonias poussaient naturellement, le sol et le climat leur conviennent si bien que plusieurs espèces importées poussent maintenant tout autour de la station à l'état sauvage. Les jardins sont cette année admirablement garnis ; de tous côtés, les plates-bandes bigarrées charment le regard, en particulier dans le nouveau jardin établi à à la place d'un vilain coin marécageux

Quand il fait mauvais temps, le Tamdao manque peut-être un peu d'agrément pour les villégiateurs désœuvrés et pour les enfants. On fait vraiment trop peu pour ceux-ci, qui devraient être les rois de la station. Par contre, la pluie et le brouillard sont excellents pour les gens qui ont à travailler.

Disparue la tentation de sortir, restent le calme et la fraîcheur favorables au bon travail.

Cette année, le Tamdao ne s'est agrandi que d'une villa particulière et les travaux ont été commencés pour la villa du directeur des Douanes. On espère ainsi rappeler de France M. Kirscher que, depuis tant de longs mois, l'Indochine entretient en France dans un farniente doré sous le prétexte du fameux traité de commerce japonais.

Par contre, l'Administration ayant enfin renoncé à accaparer tous les terrains, a préparé en vue d'un lotissement tout un coin de forêt qui, dégagé des bambous et des plantes encombrantes, permet de se rendre compte de la pente très douce d'une assez grande superficie, où l'on pourra facilement construire une bonne douzaine de villas.

L'étroitesse tant reprochée au Tamdao n'était donc qu'une illusion d'optique.

Espérons qu'il ne sera pas interdit de construire pour les petites bourses que certains voudraient éliminer définitivement.

Nous adresserons moins de compliments à la Résidence supérieure au sujet de ce qui a été fait, ou plutôt de ce qui n'a pas été fait, pour la population annamite du Tamdao. Il est vrai que depuis quelque sept ou huit mois, on peut constater une recrudescence d'égoïsme chez les hauts personnages officiels, pas seulement au Tamdao.

Depuis deux ans, *l'Éveil* dénonce, à propos de notre station d'été tonkinoise, ce vilain sentiment qui ramène tout aux nobles, car ici en Indochine, les fonctionnaires français constituent comme une noblesse fortement hiérarchisée qui se désintéresse entièrement, en fait, du peuple, à savoir des indigènes.

Il est amusant d'observer comment des gens, qui se croient des républicains et même des démocrates, entrent facilement dans le rôle d'aristocrates, et quand on a vécu au Tonkin, on comprend mieux certains côtés de l'Ancien Régime. Avec quelle rapidité l'homme le plus égalitaire lorsque c'est lui qui est en bas en arrive, une fois les rôles renversés, à se croire d'une essence supérieure aux autres humains ! Vous pouvez être sûrs que notre plaidoyer, tant dans l'Éveil qu'au sein du Comité de Tourisme pour le bien-être des Annamites au Tamdao laisse ces messieurs de la Résidence supérieure aussi froids que si nous plaidions les droits des fourmis ou des cancrelats. Est-ce qu'on s'occupe du bien-être des cancrelats ?

Le village indigène reste la honte du Tamdao.

Tandis qu'on dépensait des centaines de milliers de piastres pour les trois villas du Gouvernement général et leur ameublement, on n'a pas consacré un centime aux indigènes. « Voilà un flanc de coteau, leur a-t-on dit, c'est votre réserve. Débrouillez-

vous et qu'on ne voit pas vos terriers dans le voisinage de la station ». Voilà tout ce qu'on a fait pour une population indigène fort intéressante.

Nous avions suggéré et nous reprenons notre suggestion, les mesures suivantes :

1° — Incendie du village et nettoyage minutieux du terrain.

2° — Établissement de terrasses retenues par des murs en maçonnerie et d'un système de caniveaux et rigoles cimentés pour l'écoulement vers le ravin, et aussi loin que possible, des eaux usées.

3° — Une subvention de 150 $ à chaque maison reconstruite, soit peut être une douzaine.

4° — Éclairage électrique du chemin, lui-même agrandi, empierré et goudronné, et du village.

5° — Adduction d'eau avec au moins deux bornes-fontaines et un lavoir public.

Les magnifiques villages miniers construits par l'initiative privée aux charbonnages de Hongay ou du Dôngtriêu pourraient fournir à l'Administration d'excellents exemples.

Nous demandions, nous demandons encore, que dix mille piastres soient consacrées à cela. C'est bien modeste quand on pense à ce que coûte le moindre caprice d'un haut fonctionnaire.

Voici maintenant une autre suggestion qui va jeter le trouble dans beaucoup de petits esprits. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que nous la faisons et nous la faisons dans l'intérêt même de ceux qui s'en doutent le moins. Exposons d'abord ce point de vue pour les rassurer et les calmer car autrement grande serait leur indignation.

Un proverbe dit : plus on est de fous, plus on rit. On pourrait dire : plus nombreux on est dans l'agglomération plus on y a de commodités. Il y a beaucoup de services communs, que l'on peut organiser s'il y a assez d'usagers, auxquels il faut renoncer s'il y en a peu. Il est certain, par exemple, qu'il serait impossible d'avoir au Tamdao un service régulier automobile s'il n'y avait, comme autrefois, qu'une demi-douzaine de villas. Avec un hôtel de 50 chambres et une quarantaine de villas, ce service est tout juste possible, mais encore assez réduit [19]. Il ferait ses frais s'il y avait un second hôtel ou une grande pension de famille et une vingtaine de villas de plus, construites en vue d'une catégorie de villégiateurs français d'une situation plus modeste.

Mais ce serait tout juste et la question des transports serait encore délicate à résoudre. Mais s'il y avait, à côté de ce maximum d'Européens, un nombre au moins égal de villégiateurs asiatiques — Chinois et Annamites de la bourgeoisie riche —, alors il serait possible d'organiser un service de transports tout à fait bien, correspondant avec tous les trains et séparant les voyageurs des marchandises ; la route n'en coûterait pas un sou de plus d'entretien.

Il en serait de même du marché. Avec le triple de population, le Tamdao exercerait sur les villageois du bas une bien plus grande attraction et le marché serait certainement mieux fourni ; on verrait même sans doute une ou deux boutiques se monter. Un transport de viande et poisson frais par camionnette réfrigérée serait alors possible ; une fabrication de glace de même. Une ferme pour la culture des légumes et des fruits, la production du lait et l'engraissement des porcs ferait ses frais.

L'installation d'un médecin, le même pour les quatre mois, avec une infirmerie bien organisée et une pharmacie bien montée, et la création d une école pour les petits seraient alors assez justifiées pour que l'administration ne lésine plus.

Nous pourrions multiplier les exemples

Eh bien, pour tripler le nombre des villégiateurs, il faut compter sur un autre élément que l'élément européen. Nous disons « européen » car le Tamdao plaît beaucoup aux étrangers, anglais ou portugais, des ports chinois voisins, de Fakhoi, Hoi-Hao et même de Hongkong ; il est probable qu'il en viendra davantage dans quelques années ; mais

---

[19] Il est d'ailleurs fait par des camions-autobus d'une propreté douteuse.

ce sera toujours un petit nombre. Pour faire nombre réellement, il faudrait une clientèle asiatique.

Les Annamites auxquels nous en avons parlé trouvent que, pour eux, l'air est un peu vif au-dessus de la Cascade ; ils s'y trouveraient aussi moins chez eux. Or il se trouve, environ 150 m plus bas, avant les derniers grands lacets de la route, un second cirque qui conviendrait parfaitement. La pente est douce, avec une bonne exposition et une source abondante d'eau très bonne. Le style à adopter pour les maisons serait le style indigène de ville, à maisons accolées, avec cour au milieu et jardin derrière ; ce qui se prête à une construction à bon marché et facilite les travaux édilitaires que la dispersion rend si coûteux et parfois si difficiles. Un garage central permettrait d'éviter cette multiplicité des garages particuliers qui, au Tamdao, gaspillent tant de place et ne contribuent guère à l'embellissement.

Il faudrait, bien entendu, un jardin public aménagé surtout pour les enfants.

Enfin ! nous voudrions voir des propriétaires annamites prendre en différents endroits de la montagne, là où la pente est douce et l'irrigation facile, des concessions pour jardins potagers, rizières étagées et vergers. Par exemple, à la côte 400, au lieu des ridicules essais de notre inénarrable service forestier, une ferme pour la culture des légumes dans le col et des fruits sur les pentes serait admirablement placée et il ne manque pas d'endroits aussi favorables. Il faudrait toutefois un poste de gardes-champêtres pour porter respect aux maraudeurs et inspirer confiance aux propriétaires.

La grande amélioration qui s'imposera pour que le Tamdao soit accessible non seulement aux villégiateurs riches qui ont une automobile et les moyens de l'utiliser à de fréquents voyages de ce genre, ou qui peuvent faire de longs séjours, mais aussi à des gens plus modestes et pour de simples excursions d'un jour, ce serait l'amélioration des moyens de transports en commun.

La question est liée à la construction de cette ligne de chemin de fer de Phuc-Yên à Tuyên-Quang (84 km) que nous avons préconisée l'an dernier et qui serait bien utile comme chemin de fer minier et comme organe de repeuplement et de développement économique. Cette voie, qui rejoindrait le grand centre minier en ligne droite, longerait le Tamdao et aurait une gare près du Pont des Linh, au point de départ de la côte du Tamdao. De là à la station, il y a environ onze kilomètres.

Des autobus et camions pourraient être construits spécialement pour fortes pentes avec vitesse maxima de 35 km. permettant de monter en quatrième vitesse en 20 minutes. On aurait donc deux heures de chemin de fer, dix minutes d'arrêt et 20 minutes de montée ou descente, soit 2 h. 1/2 de voyage et le prix varierait, selon la classe, de 2 $ 50. à 4,50 et de 3 § 75 à 6,75 pour un aller et retour, ce qui mettrait un dimanche au Tamdao à la portée d'un plus grand nombre. Actuellement, la dépense, par chemin de fer et autobus, est de 6 $ 08 à 7 $ 20 dans chaque sens et le trajet demande au moins trois heures et demie.

Nous reviendrons sur la question de ce chemin de fer, car la découverte d'un important bassin houiller dans la vallée d'un affluent de droite du Sông-Gam, à une vingtaine de kilomètres en amont de Tuyên-Quang, s'ajoutant aux gisements de zinc et de plomb de la région et aux importants gisements de fer des collines qui longent le Tamdao, aussi bien que les possibilités culturales et forestières, promettent à cette voie ferrée, par ailleurs d'une grande utilité stratégique, un trafic rémunérateur.

LE TAMDAO POUR TOUS
par BARBISIER [Henri CUCHEROUSSET]
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 15 août 1926)

Nous nous excusons auprès de nos lecteurs de revenir encore sur ce sujet ; mais nous éprouvons un véritable malaise, nous qui tirons tant d'avantage de la station d'altitude du Tonkin, et qui sommes témoin de tant de guérisons d'enfants, à la pensée que beaucoup de nos compatriotes sont empêchés, par l'importance de la dépense, d'en profiter eux aussi.

Un séjour au Tamdao n'est pas très coûteux pour qui peut y passer trois mois, mais pour ceux qui ne disposent que de quelques semaines, ou même des sept ou huit jours qui suffisent pour guérir un bébé atteint de bourbouille chaude ou pour arrêter une pénible furonculose, impossible de trouver une villa et les prix à l'hôtel sont alors prohibitifs. Nous comprenons fort bien qu'il est plus avantageux pour l'hôtelier de louer une chambre 310 $ par mois pour une saison (y compris pension de deux personnes) que 25 $ par jour douze fois trois jours pendant la même saison.

Quand aux villas des Services ou des Amicales, les premières sont accaparées par les chefs, les secondes par les plus prévoyants. Or on ne peut pas prévoir, étant en bonne santé, donc en état de supporter facilement les chaleurs du Delta, qu'on aura un malade dont la convalescence réclamera à l'improviste trois semaines à la montagne.

La mise du Tamdao à la portée des petites bourses, outre qu'elle n'est nullement désirée par les chefs de l'Administration, est un problème très difficile à résoudre ; mais nous, qui y pensons depuis plusieurs années, nous ne le croyons pas insoluble.

Une des causes de la cherté du Tamdao a été l'accaparement des villas par les Administrations et surtout les coûteuses constructions du Gouvernement général.

On compte, outre le château du Gouvernement général et ses deux magnifiques villas, au moins six autres villas appartenant à des services généraux : Douane (personnel), Douane (Directeur), Service judiciaire, Contrôle financier, Poste (deux), puis celles des services locaux : Travaux publics (Ingénieur en chef du Tonkin), Travaux publics (Vinh-Yên), Résidence supérieure, Résidence de Vinh-Yên, etc.

Or ces constructions, qui ont coûté très cher à construire et à meubler, coûtent encore très cher d'entretien.

Quant on compte qu'il a fallu une commission de cinq hauts fonctionnaires (dépense : au moins 200 $) pour venir de Hanoï vérifier le nombre de vases de nuit au château du Gouvernement général, on n'a encore qu'une faible idée des dépenses qu'entraîne le maboulisme administratif. Or ce château, le Gouverneur général ne l'a pas occupé 60 jours, depuis trois ans qu'il est construit. Mettons à 20.000 $ par an, et nous serons modeste, l'intérêt et l'amortissement du capital, l'entretien et les frais de toute sorte, cela fait 60.000 piastres pour 60 journées, soit 1.000 $ par jour.

Quant aux villas, qui sont occupées environ 90 jours par an, on peut estimer qu'elles reviennent intérêt et amortissement, entretien, éclairage, etc., à 12.000 $ par an, soit 133 $ par journée d'occupation.

Nous pensons qu'il n'est pas convenable que le gouverneur et le secrétaire général logent à l'hôtel ; mais une des deux grandes villas, où ils eussent séjourné à tour de rôle, soit un quart de la dépense faite, aurait largement suffi.

Admettons même le château. Les deux villas au moins sont de trop. Elles sont souvent occupées par d'assez modestes fonctionnaires. Or on jugera de la folie de la dépense si l'on considère que ces familles auraient, pour la moitié des 2.000 $ par mois, que chacune coûte ainsi aux contribuables, tout un appartement de trois pièces et la nourriture de 4 personnes à l'hôtel. Elles se contenteraient, si c'était à leur frais, de beaucoup moins et ce beaucoup moins constituerait une belle recette supplémentaire pour l'hôtel, s'il avait comme clients les quelque dix familles qui logent ainsi dans des immeubles administratifs.

Or un hôtel au Tamdao est d'une exploitation beaucoup plus onéreuse qu'à Hanoï et les frais généraux doivent être rémunérés en moins de trois mois. Même avec une location nominale mais avec l'obligation, d'ameublement et d'entretien et d'exploitation d'un service de transports automobiles et d'une usine électrique,

l'exploitation de l'hôtel n'est financièrement possible que par un grand hôtel déjà installé à Hanoï, qui prend à sa charge une partie des frais généraux, procure le personnel et y écoule ses propres approvisionnements : pour peu qu'il ait la très légitime ambition de faire quelques milliers de piastres par an de bénéfice net, le concessionnaire est obligé de tenir ses tarifs assez élevés et il ne s'en fait pas faute.

Si l'Administration, au lieu de tant construire de villas nouvelles et de chercher à accaparer les plus belles construites par des particuliers, avait consacré le quart de ce capital à construire une annexe de vingt chambres à l'hôtel, elle n'aurait pas à subvenir à des frais d'entretien et pourrait imposer à l'hôtel, disposant de 28 % de plus de chambres, de faire des tarifs sensiblement plus bas, et de réserver un certain nombre de chambres pour la location à la semaine ou à la journée.

Le Tamdao est, on le sait, à la charge exclusive du Protectorat du Tonkin. Cela se comprendrait si les fonctionnaires relevant du budget général séjournaient à l'hôtel, voyageaient et faisaient transporter leurs bagages par le service subventionné, bref s'ils venaient au Tamdao comme clients. Il n'en est rien et il faut entretenir, en grande partie pour eux, routes, chemins, jardins, éclairage et police.

Il serait raisonnable que le budget général supportât au moins un quart des frais généraux de la station. Ceci permettrait au budget local de faire des dépenses profitables à tous, comme cette reconstruction du village indigène, que nous réclamons à cor et à cris depuis des années. Cela permettrait aussi, par exemple, de curer au moins une fois par an l'étang-réservoir et d'en nettoyer le tas de gravier qui constitue le filtre.

Nous avons suggéré aussi que la construction de maisons à bon marché fût non pas interdite mais encouragée. Il ne s'agit pas de bicoques mais de fort élégantes maisons, accolées par groupes de quatre par exemple, comme on en voit des rangées entières en Angleterre, et que l'on pourrait arriver à louer de 350 à 400 $ pour une saison — Actuellement, la plus modeste villa se loue 800 $; et la moyenne dépasse 1.000. On peut s'y mettre, il est vrai, à deux ménages, ce qui ramène le prix à 4 à 500 $; seulement, on n'a pas le chez soi que la plupart des gens apprécient par-dessus tout. Évidemment, notre maison ne comprend pas de dépendances pour une nombreuse domesticité, ni de garage ; nous visons une clientèle qui n'a pas 150 $ à dépenser par mois en automobile et la perspective en fin de saison d’une note de 600 $ au garage, et qui emploiera les moyens de transport en commun.

Ici une transformation complète serait désirable ; mais il faudrait sortir d'abord d'un cercle vicieux. Il est évident que si le service a peu de clients, il a une excuse pour faire payer très cher ; et il est non moins évident que la cherté du prix éloigne la clientèle. En outre, il est certain qu'un service saisonnier revient beaucoup plus cher pour ses trois mois que trois mois d'un service annuel et qu'enfin les frais généraux pèsent plus lourdement sur un service restreint que sur un service plus développé. Il y a même des frais, comme celui d'un Européen, qu'on ne peut pas se permettre ; or les chauffeurs annamites laissés à eux-mêmes coûtent au moins quatre fois leur salaire nominal. Actuellement, un petit entrepreneur européen, qui voudrait s’occuper lui-même de son affaire, et même un entrepreneur annamite sérieux, à qui l'on imposerait d'observer son cahier des charges sans accepter ses petits cadeaux, ne pourrait pas s'en tirer.

Comment sortir de ce cercle vicieux ?

Il y aurait un premier moyen, c'est de payer en une seule subvention ce que l'Administration dépense actuellement sous forme de subvention et ce qu'elle paie sans en tenir de comptabilité, pour permettre à ses fonctionnaires de ne pas se servir du service subventionné.

Or, elle dépense de cette seconde façon, en véritable dupe, tout en concurrençant son service subventionné et en augmentant l'usure de la route, beaucoup plus qu'elle ne paie au concessionnaire pour un service rendu. Ce que touche le concessionnaire n'est une subvention qu’en partie ; pour le reste, c'est le prix des transports postaux,

transports qui l'obligent à des horaires gênants et à des voyages qu'autrement il supprimerait les jours où il n'aurait pas de clients ou de marchandises.

Une administration où régnerait le bon sens chercherait à tirer de ce service tout le parti possible sans lui flanquer une concurrence dans les jambes. Or qui n'a pas entendu un fonctionnaire déclarer : « Je veux bien monter au Tamdao avec une voiture de l'administration, pas avec la mienne » ?

La route du Tamdao, joie des garagistes, est la mort des autos et beaucoup moins de particuliers y monteraient avec la leur si le service en commun était moins rudimentaire ; ils viendraient à Vinh-Yên en chemin de fer ou bien avec leur propre voiture qu'ils laisseraient au garage du service subventionné.

Mais les fonctionnaires à qui une automobile est fournie aux frais du budget, réparée dans les mêmes conditions et remplacée quand elle est usée ou qu'elle a cessé de plaire, se moquent de la fatigue que la côte du Tamdao impose à leur machine, d'autant plus que, pour beaucoup d'entre eux, essence, huile, pneus et chauffeurs sont payés par le budget. Qu'un Haut et Puissant Seigneur s'aperçoive qu'il a oublié ses mouchoirs à Hanoï, vite ordre est donné à Messieurs les chauffeur et aide-chauffeur de filer les chercher avec la puissante limousine. Que Madame la Princesse ait besoin d'acheter un kilo de sucre au Tamdao et trouve qu'on le lui vend dix cents plus cher qu'en bas, vite l'auto administrative file à Vinh-Yên chez le Chinois ; madame économise dix sous et le budget général trinque pour dix piastres de pneus, essence et huile.

Le service public fait payer le transport 0,05 le kilomètre, soit 50 $ la tonne ; c'est plus que salé, mais qu'importe à Messieurs les hauts fonctionnaires : ce que leurs autos ne peuvent transporter, les prisonniers sont là pour le transporter par charrettes. Cela coûterait à un particulier environ 3 $ 50 pour une charrette portant 150 à 200 kg : cela revient, avec la main-d'œuvre pénale, chère à l'administration, à peu près au quadruple : trois fois plus de tireurs, deux soldats pour leur tenir compagnie et location d'une charrette ; mais… c'est l'Administration qui paie, le Protectorat donc, même s'il s'agit d'un fonctionnaire du Gouvernement général.

Si un bon comptable était chargé de calculer ce que coûtent tous ces transports pour les fonctionnaires, nous serions bien étonné si le total annuel était au-dessous de 4.000 $, soit 1.000 $ par mois de la saison.

La moitié de cette somme, ajoutée à la subvention, permettrait à l'entreprise de perfectionner ses transports, d'observer son cahier des charges et d'abaisser considérablement les prix, ce dont tout le monde profiterait.

La moitié du prix actuel serait raisonnable. Pour les voyageurs, 2 $ 50 avec des aller et retour, pour un dimanche ou une fin de semaine, de 3 $ 75 ; pour les colis 0,03 le kilo jusqu'à 50 kg, 0,02 au-dessus.

Le prix actuel est de 5 $ pour 24 kilomètres et une différence d'altitude de 900 m., exactement les prix du service de Phan-Rang à Dalat, pour 100 kilomètres et une différence d'altitude de 1.400 m.

Le tarif que nous suggérons, soit la moitié du tarif actuel, n'est évidemment rémunérateur qu'avec une clientèle beaucoup plus importante et le surplus de subvention que l'interdiction de monter au Tamdao avec les autos administratives permettrait de donner. Par contre, il amènerait bien des personnes, que leurs dépenses d'automobile en fin de saison consterne, à voyager par chemin de fer et autobus et ce

serait certainement, le dimanche et les jours de fête, un surcroît de voyageurs tant indigènes qu'européens [20].

L'entreprise épargnerait d'ailleurs beaucoup sur ses frais d'entretien et de réparation si elle dotait ses voitures d'une boîte de changement de vitesse spécialement construite pour la montagne avec maximum de 35 km., mais pouvant monter en 3e vitesse à 20 km. à l'heure. Avec une clientèle plus nombreuse, on pourrait exiger des voitures pour voyageurs seuls, indépendantes des camions, qui partiraient cinq minutes après l'arrivée du train du matin au lieu d'une demi-heure et arriveraient en bas 1/4 d'heure avant le départ du train.

Une amélioration sensible pourrait également être apportée aux trains.

Par exemple, au lieu de partir de Hanoï le matin à 6 h 35, ne devançant que de 3 heures le train suivant, ne pourrait-il pas partir à 6 h et, à peine accéléré, arriver à Vinh-Yên à 7 h 45 ? De la sorte, on serait au Tamdao avant 9 heures. En outre, le service automobile pourrait alors être ce qu'impose le cahier des charges. Nous reconnaissons qu'actuellement, et tant que nous restons dans le cercle vicieux, ce n'est guère possible ; mais avec le petit coup d'État que nous suggérons contre l'abus des autos administratives et des transports aux frais de la Princesse, avec une clientèle accrue du fait de la mise du Tamdao à la portée de bourses plus modestes, un second service serait possible avec départ de Vinh-Yên pour le Tamdao à 19 h. 30, à l'arrivée du train partant de Hanoï vers 3 h. 30, et départ du Tamdao à 5 h. correspondant avec le premier train de Vinh-Yên pour Hanoï et Haïphong.

Ce service intensifié, avec garages pour petites réparations et vente de pneus, huile et essence à Vinh-Yên et au Tamdao, pourrait alors devenir une véritable entreprise, distincte de l'hôtel.

Mais nous aurions mieux à suggérer : c'est une entreprise englobant tout le Tamdao : hôtel, transports, éclairage, téléphone, entretien des villas administratives et gérance de celle des amicales, entretien de la station moyennant un forfait, police, service forestier, etc.

C'est ce que nous nous proposons d'étudier d'ici la fin de la saison. La société pourrait fort bien se charger du Service forestier qui, actuellement, coûte quatre fois ce qu'il rapporte et ne rend absolument aucun service au point de vue forestier. C'est là un de ces gaspillages qui enflent terriblement le prix de revient du Tamdao. Pour le quart du coût actuel, une société privée ferait ce que jamais forestier n'a jamais fait : un tantinet de reboisement ; en tout cas, elle ferait, elle, ce que l'Administration des Forêts n'a jamais su faire : arrêter le déboisement.

Mais on va nous objecter : Une plus forte subvention pour les transports, la construction de vingt chambres de plus à l'hôtel, cela va encore coûter bien de l'argent !

Pas du tout — La suppression de poste forestier moyennant l'abandon des 1.500 ou 1.600 $ de recettes à l'entreprise privée qui se chargera de faire du travail utile, constituera déjà une économie annuelle d'au moins 5.000 $. La vente au public ou la cession à une société privée des villas administratives en surcroît rapportera un capital de plus de 100.000 $. Avec 100.000 $, à la condition d'avoir à faire à des gens sérieux,

---

[20] Même type de remarque au sujet de la desserte de la station de Chapa : « Mais voici qu'après qu'il [le transporteur concessionnaire] a acheté un autobus, un camion et trois autos et qu'il peut fort bien transporter douze voyageurs avec tous leurs bagages, deux énormes camions militaires aménagés en autobus descendent à la moindre occasion chercher les officiers et officiers de réserve et leurs bagages. Le jour de notre passage, ils sont venus prendre deux familles d'officiers de réserve, l'un fonctionnaire, l'autre d'industriel, et emmenèrent gratuitement ces six personnes et leurs 500 kilos de bagages, soit 30 $, plus 20 $, total 50 $ sur lesquelles il était, lui, entrepreneur, légitimement en droit de compter. Et qui paie l'essence de ces camions, mon général ? Et qui paie les quatre soldats occupés à faire à ce pauvre entrepreneur cette concurrence déloyale ? (*L'Éveil économique de l'Indochine*, 29 juin 1924).

et en particulier à un architecte ayant, avec une certaine instruction technique, un peu de goût et de bon sens, on peut faire bien des choses.

Le Tamdao peut-être considérablement agrandi et amélioré sans bourse délier ; il suffirait d'une toute petite atteinte aux privilèges de la noblesse.

Au sujet des inondations
Le bac des Quatre-Colonnes
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 19 septembre 1926)

[…] Sur ces entrefaites un homme de beaucoup d'initiative, M. Ducamp, qui possède ce qui manque généralement aux agents de l'Administration, de l'imagination, organisait dès le cinq août, par ce bac des Quatre-Colonnes, un service rapide d'autobus entre Hanoï-Vinh-Yên et le Tamdao. Loin de lui faciliter les choses, l'Administration, en l'espèce celle des Postes, ne songea qu'à lui susciter des difficultés, et après quelques jours ce service, qui aurait été si précieux pendant trois semaines, dut être supprimé. […]

VINH-YEN
(*L'Avenir du Tonkin*, 29 octobre 1926)

L'épuration des eaux. — Il est institué une commission à l'effet de rechercher un mode définitif d'épuration des eaux d'alimentation de la station du Tam-Dao.

Cette commission est composée comme suit : MM. Graffeuil, inspecteur des Affaires politiques et administratives, président ; docteur Bablet, sous-directeur de l'Institut Pasteur ; un médecin de l'Assistance médicale du Tonkin sur la désignation du directeur local de la Santé ; un Ingénieur des T. P. sur la désignation de l'ingénieur en chef de la circonscription territoriale du Tonkin, le résident Vinh-Yên, membres.

HANOÏ
(*L'Avenir du Tonkin*, 17 juillet 1927)

Déplacements et villégiatures.

……

Madame Bertheux partira demain pour l'hôtel de la Cascade d'argent au Tam-Dao.

Mme Marliangeas et ses gracieux enfants sont installés pour l'été dans leur « Villa des Glaïeuls » au Tam-Dao.

……

À tous, nos meilleurs souhaits d'agréables villégiature.

Au Tam-Dao. L'éclairage électrique de la station
par H. CUCHEROUSSET
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 2 octobre 1927)

La saison de 1928 a consacré d'une façon éclatante le succès de la station d'altitude du Tam-Dao. Ce succès se traduit en ce moment par des projets de construction d'une

annexe de l'hôtel, qui passerait ainsi de 69 à 84 chambres, et d'une douzaine de villas et maisons de location nouvelles, ce qui porterait le nombre des constructions du Tam-Dao à plus de 55 et celui des chambres à coucher à plus de 200.

Ceci pose entre autres problèmes celui de l'éclairage.

On sait que l'éclairage électrique de l'hôtel par un groupe Aster a fait place en 1923 à l'éclairage de toute la station par une usine à vapeur, dont la chaudière et la machine ont été construites par la Société Anonyme de Constructions Mécaniques de Haïphong ; la dynamo est celle de l'ancien groupe de la gare de Hanoï. Ce matériel est excellent et a fonctionné cette année d'une façon parfaite, malgré l'augmentation de l'éclairage, tant public que privé. Malheureusement, il arrive à la limite de sa capacité.

La machine à vapeur donne 50 chevaux et la dynamo 35 kilowatts ; or il faut compter que, dès l'an prochain, la demande dépassera 35 kilowatts.

Et ceci d'autant plus que l'on peut prévoir certaines applications mécaniques. La pompe du service des eaux, qui prend 6 kilowatts, marche, il est vrai, la nuit, de minuit à 6 heures, et l'installation frigorifique, que l'hôtel aurait tout intérêt à installer d'après les derniers perfectionnements sous forme d'armoires à froid dites frigidaires, ne prendrait que peu de force et ne fonctionnerait que de jour ; mais on peut prévoir aussi dans un prochain avenir un pompage pour une ligne de villas plus élevée que les réservoirs, ascenseur à l'hôtel, un atelier de réparations pour automobiles, l'installation dans beaucoup de villas de cuisinières, prises de courant pour fers à repasser et radiateurs, chauffe-bains et autres appareils électriques réduisant le rôle de la domesticité.

L'installation actuelle, qui suffira tout juste en 1928, sera certainement insuffisante en 1929 si le Crédit foncier reprend alors le projet qu'il vient d'ajourner, de construire vingt villas au Tam-Dao et si la Résidence supérieure construit une villa, qui ne pourra pas, sans trop se diminuer vis-à-vis du Gouvernement général, avoir moins de cent lampes.

Mais ce qui sera, dès l'an prochain, très inquiétant, ce sera le prix du combustible, fourni jusqu'ici par le bambou. Ce bambou, dont la coupe demande une main-d'œuvre importante et qui constituerait un travail trop pénible pour ces messieurs du bagne (une des beautés administratives du Tam-Dao, ce bagne !) sera très difficile à récolter l'an prochain par suite de la mort de la plupart des bambous des forêts voisines, qui ont fleuri cette année, et le stère, qui revient déjà à une piastre soit 20 $ par jour pour la consommation actuelle, risque bien de coûter alors 1 $ 50 pour une consommation qui dépassera 25 stères, soit 37 $ 50, soit plus de 5.600 $ pour la saison.

Donc, dès aujourd'hui, si l'on ne veut pas recourir en 1929 à des moyens de fortune comme l'installation au dernier moment de moteurs à essence ou à pétrole pour remplacer l'inutilisable groupe de secours actuel, se pose la question de l'agrandissement ou de la transformation de la centrale.

L'adjonction d'un nouveau groupe à vapeur : chaudière et machine, ne saurait être envisagée en raison du prix considérable du combustible qui, pour le double de la consommation actuelle, reviendrait, d'ici quatre ou cinq ans, à plus de 10.000 $ par an. C'est pourquoi nous suggérons la transformation de l'usine électrique, avec deux groupes électrogènes à moteurs à gaz pauvre de chacun 50 chevaux, et un de 10 chevaux, ce dernier comme groupe de secours et pour le prolongement de la saison et même l'hiver.

Il faut bien prévoir en effet une saison commençant dès la mi-avril et se prolongeant jusqu'à mi-octobre pour un certain nombre de personnes. D'autre part, il y a d'ores et déjà une petite population permanente, tant annamite qu'européenne, qui prendra par la suite une certaine importance. Dès cet hiver, avec les nombreuses constructions, il y aura un très grand nombre d'ouvriers, tâcherons, entrepreneurs, qu'il faudrait tout de même loger mieux que dans des huttes et doter d'un peu de confort si on ne veut pas continuer à dégoûter la main-d'œuvre de monter au Tam-Dao.

Nos trois groupes fonctionneraient comme suit :

En dehors de la saison, le petit groupe de 10 chevaux (6-7 kilowatts). Au début et à la fin de la saison, un groupe de 50 ; plus tard, un groupe de 50 et celui de 10. Et au plus fort de la saison, deux groupes de 50 chevaux.

Le combustible serait le charbon de bois fabriqué, — si le Service des Forêts, qui n'a fait depuis quinze ans au Tam-Dao que se ridiculiser, veut chercher à se réhabiliter un peu —, au moyen des appareils modernes portatifs aujourd'hui bien mis au point, comme les appareils Delhommeau. Notez que le Service forestier pourrait facilement fabriquer du charbon de bois pour l'hôtel et les particuliers au lieu du bois à brûler (toujours livré vert, pour une de ces raisons à la Gribouille dont l'Administration a le monopole). Et les récoltes provenant de la vente du charbon, tant aux particuliers qu'à l'usine, couvriraient le total et non pas le cinquième des frais du poste forestier

Quant à l'usine, l'économie réalisée par l'emploi du charbon de bois dans des gazogènes, au lieu du bambou dans des générateurs de vapeur, couvrirait largement les frais de reconstruction et de pose de nouveau matériel. L'économie serait certainement de l'ordre de 3.000 $ dès 1929, et 5 ou 6.000 par la suite, ce qui justifierait de suite une dépense de 40 à 50.000 $.

Cette dépense pourrait être atténuée par l'utilisation du groupe à vapeur pour l'irrigation, dans cette région du pied du Tam-Dao, où se dessine un si beau mouvement de colonisation annamite. Le groupe est en effet excellent ; il peut être conduit par de simples paysans et trouverait dans cette région un combustible abondant.

Seulement, une fois de plus, c'est une question qu'il s agit de résoudre non pas dans trois ou quatre ans mais au plus tard dans trois ou quatre mois.

L'USINE ÉLECTRIQUE DU TAM-DAO

par H. C. [Henri CUCHEROUSSET]

(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 20 mai 1928)

La saison de 1928 va commencer à nos stations d'altitude et nous croyons savoir que, déjà, elle promet d'être fort animée, du moins au Tam-Dao. L'éloge de cette station n'est plus à faire. Elle n'est pas parfaite ; on trouve mieux en France, et, même au Tonkin, Chapa offre plus d'air, d'espace et de fraîcheur ; mais le Tam-Dao est à deux pas de Hanoï et c'est beaucoup.

Pour les femmes et les enfants, c'est un bienfait dont nous aimerions voir profiter un plus grand nombre ; mais tout le monde n'est pas de notre avis et les mesures que nous avions proposées pour y faciliter le séjour aux petites bourses ont été mal reçues ; aussi avons-nous donné notre démission de membre du comité du Tourisme.

Mais, même si l'on persiste à ne considérer comme désirables que ceux qui roulent automobile, on n'empêchera pas le Tam-Dao de croître.

On peut se désintéresser des transports sous prétexte que tous les gens respectables ont leur auto et que les fonctionnaires ont presque tous leurs transports assurés plus ou moins directement aux frais du contribuable ; il n'en est pas de même de l'éclairage. Là, tout le monde est sur le même réseau et, lorsqu'il y a panne ou insuffisance de courant, tout le monde en souffre, même les princes et les ventres dorés.

Or dès maintenant l'installation est absolument insuffisante.

Elle l'était déjà il y a deux ans et l'on se souvient de la mémorable série de pannes de l'été 1926 ; en fait, on a pu compter les jours où tout est bien allé.

La saison 1927 a été un peu plus chanceuse, la machine ayant été moins négligée ; mais la lumière a été encore souvent bien falote. L'usine, en donnant son maximum, arrivait à peine à suffire à la pointe.

Or cette année le Tam-dao a vu terminer la construction de plusieurs villas nouvelles et nous craignons fort que l'usine ne suffise plus à la demande ; que sera-ce l'an prochain, si la Résidence supérieure accepte les propositions qui lui sont faites pour une extension assez considérable de l'hôtel et cesse de s'opposer à la création d'un village annamite plus confortable, éclairé à l'électricité ? L'usine, telle qu'elle est, ne permet pas à la pointe une lampe de plus. Impossible, bien entendu, de songer à un ascenseur, qui serait cependant bien utile, à l'hôtel.

Non seulement l'usine est insuffisante et se trouve, avec sa machine unique, à la merci d'une courroie qui saute ou autre accident, mais elle est très coûteuse.

La machine à vapeur, très robuste et très facile à conduire, ce qui est un avantage, est d'un type très ancien, à pression de 7 kilos, ce que l'on considère aujourd'hui comme une basse pression, à simple détente et sans condenseur ; elle demande par conséquent beaucoup de vapeur. Or celle-ci est produite par une chaudière chauffée au bois, en l'espèce au bambou, dont elle fait une énorme consommation.

Une armée de bûcherons était déjà nécessaire en 1926 et le combustible revenait de 12 à 15 $ par jour ; or on ne marchait que la nuit et encore la consommation tombait-elle à peu de chose après minuit.

C'est qu'elle ne servait que pour l'éclairage, l'éclairage falot et aléatoire que l'on sait.

Or voici que, la station s'étendant, il a fallu prévoir plus de pression dans la distribution d'eau et installer une pompe qui, à elle seule, demande à peu près un cinquième de la puissance totale de l'usine ; d'autre part, l'hôtel a installé une machine à glace, dont le besoin se faisait vivement sentir, et voilà maintenant notre usine tenue de marcher de jour.

Ce serait une excellente chose si l'esprit de progrès pénétrait au Tam-dao et si, pour épargner le travail des domestiques et si possible s'en passer, au moins en partie, on se mettait à installer dans les maisons chauffe bains, réchauds, fers à repasser et radiateurs électriques ; ou encore des frigidaires, cette magnifique invention nouvelle, qui permet à chaque famille de faire sa glace et d'avoir son petit frigorifique pour conserver frais pendant plusieurs jours beurre, viande, poisson, fruits, etc.

Quant aux T.P. [travaux publics], ils pourraient installer un concasseur électrique pour faire le ballast et le sable nécessaire aux chemins et aux constructions.

Occupée jour et nuit, notre machine ne brûlera plus pour 15 $ mais pour 40 ou 50 $ de bambou par jour ; seulement, il est douteux que la forêt y suffise et en tout cas, il est probable que la main-d'œuvre se fera payer plus cher.

Mais, même en tournant nuit et jour sans arrêt et en engloutissant pour 1.200 $ de bambou par mois, l'unique machine ne suffira plus désormais à assurer de 18 à 24 heures le pauvre éclairage qu'elle pouvait donner encore en 1927.

Nous avons déjà, à notre retour du Tam-dao, en septembre dernier, attiré l'attention là-dessus et suggéré la construction d'une nouvelle usine, avec au moins deux groupes électrogènes marchant au charbon de bois. La marche parfaite de l'usine de Thanh-Hoa a démontré depuis que ces machines sont parfaitement au point et d'une marche très économique. L'usine de Thanh-Hoa, qui assure à présent à peu près le même éclairage que le maximum demandé à celle du Tam-dao, dépense à peine, en marchant toute la journée, pour 8 $ de bois.

Il serait peut-être préférable, tout en gardant l'usine actuelle comme usine de transformation et d'éclairage, d'installer l'usine nouvelle au pont des Linhs, c'est-à-dire à la fois à la proximité de l'eau et de la forêt ; mais ceci ne serait intéressant qu'autant que l'on voudrait construire une assez puissante centrale, qui alimenterait en outre Vinh-Yên, par une ligne qui atteindrait 12 km. tandis que celle du Tam-dao en aurait environ 7.

Vinh-Yên est-il assez évolué pour cela, c'est-à-dire pour avoir les petites industries qui absorbent une partie du courant de jour : glacière, scierie, rizerie, tuilerie, atelier

mécanique, etc. ? C'est une question à laquelle certains Annamites entreprenants de cette ville pourraient mieux répondre que nous.

Peut-être vaudrait-il mieux, d'ici quelques années, s'en tenir à l'emplacement actuel et ne se préoccuper que du courant à fournir au Tam-dao. En tout cas, ceci est urgent et ne peut pas attendre. En comptant un an pour l'installation, on peut tout juste espérer, si la décision est prise rapidement, être prêt pour la saison de 1929.

LA SOCIÉTÉ FONCIÈRE DU TONKIN ET DE L'ANNAM MET LA MAIN SUR LE GROUPE DUCAMP (MÉTROPOLE D'HANOÏ, CASCADE D'ARGENT AU TAMDAO, GRAND HÔTEL DE DOSON)

CHRONIQUE FINANCIÈRE
Société foncière du Tonkin et de l'Annam
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 16 juin 1929)

[…] La Société française immobilière [Héritiers Ducamp] […] est propriétaire du Grand Hôtel Métropole de Hanoï et, depuis peu, de l'Hôtel de Doson et concessionnaire pour dix ans, dont cinq à courir, de l'hôtel du Tam-dao ; elle a également la gérance de wagons-restaurants des trains express de la ligne de Hanoï à Tourane. […]

Petites annonces
(*L'Avenir du Tonkin*, 9 et 12 juillet 1929)

Farreras : Deux belles villas à louer au Tam-Dao.

PETITE CHRONIQUE DU TAM-DAO
L'éclairage de la station
par BARBISIER [Henri CUCHEROUSSET]
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 14 juillet 1929)

Et voici, comme chaque été, une vieille rubrique qui revient. C'est que le personnel de l'*Éveil économique* n'aurait pas supporté huit étés tonkinois de suite sans la bienfaisante station d'altitude où, chaque été, se transportent la direction, l'administration et une partie de la rédaction. Comptez ce qu'il en coûterait d'envoyer tout ce monde-là, tous les trois ans en France !

Le Tam-Dao a donc pour l'*Éveil* une grande importance ; il est naturel qu'il ait dans ses colonnes au moins une petite place.

Cette année, anéantis par la vague de chaleur de fin mai et de juin, nous sommes tous montés au Tam-Dao avec l'espoir d'abattre assez de besogne dans l'air pur, frais, raréfié de la montagne et dans l'exquise tranquillité, bercés par la chanson cristalline de la cascade d'Argent, pour bien vite rattraper le temps perdu.

Vain espoir.

Pas moyen de lire ou d'écrire après le coucher du soleil :

Car l'obscure clarté qui tombe des ampoules
Interdit le travail dès que dorment les poules.

Encore est-elle bien irrégulière, cette obscure et vacillante clarté, avec une ou deux pannes par jour ; si bien qu'à l'hôtel, chaque chambre a une bougie de secours et qu'il a fallu doter la salle à manger de puissantes lampes à essence système Coleman.

Mais encore l'hôtel est-il privilégié. Grâce à un de ces contrats comme seule en sait faire l'Administration indochinoise, qui confond hectowatts et kilowatts, l'hôtel a droit à plus de courant que l'usine électrique n'en pouvait produire quand elle fonctionnait encore normalement. Mais l'Hôtel Métropole a des traditions. Noblesse oblige ; il y a des triomphes faciles qu'il méprise; il laisse donc du courant pour les villas.

Seulement ce résidu n'est pas tout à fait ce que le public est en droit d'attendre de son contrat avec l'Administration. Celle-ci s'est engagée à livrer mieux qu'un peu de lumière de temps en temps avec de longues interruptions. Aussi quel mécontentement, mes enfants ! Que de bêlements ! Oh ! Par derrière, bien entendu, quand les oreilles administratives sont loin. Et quel procès l'Administration perdrait si elle n'avait pas à faire à des agneaux qui bêlent mais se laissent tondre bien sagement !

Que s'est-il donc passé ?

Il s'est passé tout simplement que l'Administration a repris depuis deux ans l'exploitation de son usine électrique. N'est-ce pas une explication suffisante ?

Déjà, il y a deux ans, la petite usine du Tam-Dao se trouvait insuffisante. Des offres furent faites, très sérieuses, par la Société indochinoise d'électricité et par la Société d'équipement industriel [Cie indochinoise d'équipement industriel (Denis frères)]. On tergiversa. L'an dernier, l'éclairage fut assez pitoyable. L'*Éveil* revint à la charge, fit remarquer que plusieurs villas étaient en construction, qu'on était à l'extrême limite de la puissance de l'usine, que la maladie qui a eu la bonne idée de tuer les bambous, fléau de la forêt, allait, par contre, priver la machine à vapeur de son combustible d'ailleurs fort cher (15 à 20 $ par jour), qu'il serait intéressant de lui substituer le gaz pauvre, qui demande quatre fois moins de bois. L'Éveil ne faisait que traduire l'opinion générale ; les deux sociétés précisèrent leurs offres, l'une pour un moteur à huile lourde l'autre pour un moteur à gaz pauvre, ni l'une ni l'autre ne cherchant à réaliser sur cette affaire un bénéfice important.

« Oui, mais, objecta l'Administration; elles espèrent quand même un bénéfice et ceci est inadmissible. Le bénéfice, c'est le vol. D'autre part, le public est unanime, belle occasion de le brimer. Enfin, ce projet est conforme au sens commun, c'est un sens dans lequel nous, nous ne saurions abonder. L'usine est bien comme elle est pour quelques années encore ».

Et l'on se retourna sur ce mol oreiller jusqu'à la veille de l'ouverture de la saison, du *season* pour parler correctement.

Alors on s'avisa de faire ce que tout particulier eût fait au moins une fois par mois pendant la saison morte, de faire marcher la machine une heure ou deux pour la dérouiller et pour sécher un peu la dynamo. Bien entendu, la machine poussa un cri de douleur et la dynamo fit la grimace. L'inaction et l'humidité avaient fait leur œuvre.

Les T. P. se demandèrent un instant s'il n'y aurait pas lieu d'envoyer la dynamo à l'épicier A. Voun pour la réparer, puis on se ravisa et l'on en confia la remise en état... vous ne devineriez jamais à qui., à des électriciens. La bonne vieille trentenaire fut vite remise en état.

Mais le naturel, un instant chassé, revint au galop lorsqu'il fut question de dérouiller la machine à vapeur.

Cette machine fut construite il y a six ou sept ans par les Ateliers de constructions mécaniques de Haïphong. Un vulgaire pingouin, comme vous ou moi, se fût dit : « Demandons aux fabricants de revoir leur machine ; ils la connaissent, ils en ont construit vingt pareilles, ils se feront un point d honneur de la bien remettre en état ».

Mais les gens des T.P. ne sont pas des pingouins, ce sont des aigles. Charger un constructeur de machines à vapeur de réparer une machine sortie de ses ateliers ? Non : mais des fois ? Il serait capable de demander 300 $ pour ce service !

On en donna trois mille à un garagiste.

On avait bien pensé s'adresser à un cordonnier, mais on sait que les cordonniers n'aiment pas à sortir de leur spécialité. *Sutor ne supra crepidam* [21]. Mais un garagiste, c'est dans la mécanique. Le garage X se targuait qu'un de ses mécaniciens avait vu une machine à vapeur dans son enfance. On lui confia la réparation. La machine valait bien encore 3.000 $, une machine neuve de cette puissance en eût coûté 6.000. On paya donc 3 000 $ pour la réparation et la machine, qui auparavant donnait 180 ampères, en donna désormais 90. C'était épatant ! Bien mieux ! les coussinets de l'arbre moteur se mirent à chauffer comme si, au lieu d'huile, on avait rempli leurs boîtes d'un mélange alumino-thermique. D'où nécessité de placer à côté un coolie chargé d'arroser constamment les coussinets, non pas à la façon de Gulliver éteignant l'incendie du palais royal de Lilliput ; il n'y aurait jamais suffi, le pauvre ! mais en y déversant de temps en temps une touque d'eau ; en outre de fréquents arrêts furent prescrits à la malade

« Si seulement, s'écria un villégiateur, qui se croyait un loustic, une bonne panne arrivait un soir où M. le gouverneur général sera là ! »

Ce villégiateur était arrivé de France pour la première fois huit jours auparavant ; sans quoi, il n’eût pas été nécessaire de lui expliquer qu'il y avait un petit groupe dit de secours, grand dévoreur d'essence, car chez les moteurs ce sont les vieux qui mangent le plus, et qui peut juste fournir le courant pour « le château » avec une ligne spéciale distincte de celle qui alimente la plèbe. De sorte que M. le gouverneur général, qui a pour ces administrés un cœur de père, ne voudra jamais croire à des pannes.

D'ailleurs il est à Dalat.

En attendant, l'hôtel a dû supprimer le cinéma qui, deux fois par semaine, procurait à la population de la station (au moins cent familles en ce moment) une bien agréable distraction. Quant au contribuable, le bon paysan annamite, il aura la joie de payer 3.000 $ pour cette fameuse réparation. Toujours plus ! T.P.

En fait — mais ici c'est un vulgaire journaliste qui parle — comme il va se construire cette année une nouvelle demi-douzaine de villas et probablement une annexe de vingt deux chambres pour l'hôtel, ce qu'il faut pour la station, c'est une usine pouvant fournir à la pointe au moins 60 à 70 kilowatts, soit deux groupes de 30 à 35 kilowatts.

Nous préconisons le gaz pauvre, car avec une machine à vapeur, jamais la forêt du Tam-Dao n'y suffirait, à moins de formidables corvées pour aller chercher le bois au loin, et ce serait ruineux.

D'autre part, le mazout coûterait trop cher à amener, car les transports, rien que de la gare de Vinh-Yên au Tam-Dao, coûtent de 12 à 15 $ la tonne. Un moteur de 50 chevaux consomme au moins 260 grammes par cheval heure. Cela fait pour 100 CV pendant 3 heures et 50 C.V. pendant 3 heures et 20 C.V. pendant 5 heures, sans parler du pompage pendant la journée, 550 chevaux heure — soit 143 kg de mazout et nous pouvons dire sans exagérer, car les moteurs ne tiennent pas toujours dans l'âge mûr les promesses de leur baptême, 200 kg par jour.

Les moteur à gaz pauvre de bois ou de charbon de bois utiliseraient les produits de la forêt du Tam-Dao dans les limites de la productivité de cette forêt, surtout si, au lien de la prendre au-dessus de la cote 900 on la prenait, dès sa naissance vers 750 m. d'altitude. C'est pourquoi — et la même raison militerait dans le cas d'un moteur à mazout — nous suggérons la construction de la nouvelle usine un kilomètre et demi plus bas, soit environ à la cote 750, là où l'on avait construit autrefois l'abattoir, près d'une source pérenne et abondante.

---

[21] Que le cordonnier ne juge pas au-dessus de la crépide : À chacun son métier.

Une ligne de force d'un kilomètre suffirait pour un courant alternatif à 5 000 volts, qui serait transformé à basse tension soit à l'ancienne usine, soit, en vendant celle-ci pour une villa, dans un édicule au milieu de la station.

Nous suggérerions enfin, comme nous l'avons fait les deux années précédentes, que l'usine marchât jour et nuit pour permettre, outre le pompage à l'usine des eaux et la fabrication du sable fin pour les constructions, pas mal d'autres utilisations de jour : l'éclairage de certains corridors ou endroits obscurs, le cinéma en matinée, un frigo-glacière, la possibilité, très appréciable pour les ménagères, de chauffer le fer à repasser, l'eau pour le thé ou pour le lait de bébé, le bain et même la cuisine à l'électricité, la force pour le pétrin et l'essoreuse mécaniques à l'hôtel, un ascenseur ou tout au moins un monte-charge, un petit poste de télégraphie et de téléphonie sans fil, un petit atelier pour réparations diverses, etc.

Nous sommes persuadé, d'ailleurs, que le Tam-Dao est appelé à prendre une grande extension et peut-être à se doubler d'une station jumelle au plateau Defert, dont l'altitude est de 1.125m. en moyenne, soit 200 m. plus haut que le cirque de la cascade d'Argent

Nous aurons encore, dans les chroniques suivantes, quelques critiques à faire ; mais disons tout de suite, que nous aurons surtout des félicitations à adresser, en particulier à M. Chazal [22], ingénieur de la province de Vinh-Yên, qui, avant de partir en France prendre son congé, a tenu à faire de la station d'altitude, en tout ce qui concernait son service et dépendait de la province, un véritable bijou. Il est difficile de trouver une route de montagne plus parfaite que celle qui donne accès au Tam-Dao et tout le réseau des routes de la station elle-même a été refait et goudronné avec un soin digne des tous éloges.

N° 1981 — Arrêté faisant concession provisoire à M. Angèle Henry Georges Yves d'une parcelle de terrain du Domaine local sise au Tam-Dao (Vinh-Yen)
(Du 7 décembre 1929)
(*Bulletin administratif du Tonkin,* 1929, p. 3547-3548*)*

Par arrêté du résident supérieur au Tonkin du 7 décembre 1929,

Il est fait concession provisoire à M. Angèle (Henry Georges Yves) [23], domicilié à Haiphong, de la parcelle de terrain dépendant du domaine local, sise au Tam-Dao, territoire de la « Cascade d'Argent », province de Vinh-Yen, d'une contenance approximative de mille cent trente métrés carrés (1130"2) et figurant sous le n° 69 au plan de lotissement approuvé le 7 août 1926.

RÉSERVES. — En outre des réserves légales prévues par les lois et règlements en vigueur, demeurent expressément réservés :

a) Au profit de l'Administration;

1° Tous objets d'art ou d'architecture antique découverts sur les terrains concédés;

2° Le droit d'installer sur les terrains concédés des canalisations et tous autres ouvrages nécessaires pour l'adduction d'eau potable ou l'évacuation des eaux (égout, caniveaux, réservoir de chasse, etc.) ;

---

[22] *Pierre*-Jean-Marie Chazal : né le 18 août 1889 à Clermont-Ferrand. Entré dans l'administration indochinoise le 4 octobre 1922. Chevalier de la Légion d'honneur (1923) : capitaine de réserve du génie à la disposition du général commandant supérieur des troupes du groupe de l'Indochine. Candidat aux élections municipales de Hanoï (1938).

[23] *Henri* Georges Yves Angelé (Riscle, Gers, 22 août 1901-Antibes, 13 février 1978) : associé de l'Union commerciale d'Extrême-Orient à Haïphong.

3° le droit d'installer au-dessus ou au-dessous des terrains concédés, des conducteurs, pylônes, poteaux, transformateurs et, en général, tous ouvrages nécessaires pour la distribution de l'électricité ;

b) Au profit des tiers : Toutes servitudes de passage existant lors de la concession provisoire, toutes servitudes de puisage ou d'irrigation apparentes ou occultes.

Le Protectorat ne fournit au concessionnaire aucune garantie contre les troubles, évictions et revendications des tiers, il ne garantit pas non plus la contenance ci-dessus indiquée.

Le concessionnaire devra se conformer strictement aux dispositions de l'arrêté organique du 18 mai 1912 ainsi qu'à celles de tous autres règlements qui pourraient ultérieurement être pris pour déterminer les conditions d'attribution des terrains domaniaux au Tam-Dao.

TONKIN
(*L'Indochine : revue économique d'Extrême-Orient*, 20 décembre 1930)

Un incendie a détruit le village annamite du Tam-Dao, dont on projetait depuis longtemps le déplacement.

Hanoï
Déplacements et villégiatures
(*L'Avenir du Tonkin*, 6 juin 1930)

Mme Vve Tartarin, villa Vendole au Tam-Dao.

VINH-YEN
(*L'Avenir du Tonkin*, 23 juin 1930)

Une auto dans le ravin à la cote 400. Quatre morts. — Trois jeunes gens indigènes aisés qu'accompagnaient une dame étaient montés au Tam-Dao en partie de plaisir, dans une superbe auto. À l'aller, tout se passa convenablement. Au retour, pendant la descente, le chauffeur partit en prise directe et descendit à toute vitesse, malgré les observation de la voyageuse. Arrivé à la côte 400, au virage le plus dangereux, l'auto fut précipitée dans le vide et tomba dans le ravin. Les occupants, très grièvement blessés furent transportés à l'hôpital de Vinh-Yên* où ils décédèrent tous.

No 1915 — Arrêté substituant Mme Hoang thi Dao à M. Angèle dans les droits nés de l'arrêté du 7 décembre 1919, faisant concession provisoire à ce dernier d'une parcelle de terrain sise à Tam-dao (Vinhyen),
(Du 6 novembre 1931)
(*Bulletin administratif du Tonkin,* 1931, p. 3401*)*

Par arrêté du Gouverneur des Colonies, résident supérieur p, i. au Tonkin du 6 novembre 1931, madame Hoang thi Dao est substituée à M. Angèle dans les droits nés au profit de ce dernier de l'arrêté du 7 décembre 1929, faisant concession provisoire à

M. Angèle Henry Georges Yves de la parcelle de terrain domanial n° 69 sise au Tam-dao, province de Vinhyen, droits dont M. Angèle est déclaré déchu.

L'autorisation de substitution résultant de l'article précédent est subordonnée aux conditions expresses que la substituée se conformera aux clauses, charges et conditions imposées au substituant par les arrêtés des 7 décembre 1929 et 19 juin 1931.

Les stations d'altitude du Tonkin
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 1er mai 1932)

[…] La première station suggérée fut Chapa et l'initiative en revient, si nos souvenirs sont exacts, à feu M. Miéville.

Puis ce fut la Cascade d'argent, au Tamdao. où déjà la résidence de Vinh- Yen et quelques personnes avaient de modestes maisonnettes, mais dont la réputation de salubrité date de la construction en 1912 d'un sanatorium par la Mission catholique espagnole. C'est alors que M. Farreras, garde principal de la garde indigène au Tamdao, demanda un congé pour y construire un hôtel. Il fallait de l'audace et de la persévérance, car les partisans de Chapa d'une part, la résidence de Vinh-Yên d'autre part firent plus ou moins directement à M. Farreras une vive opposition mais rien n'arrêta l'entêté Catalan. […]

En attendant que les séjours en montagne entrent dans les mœurs de la bourgeoisie annamite, deux centres se sont imposés : Chapa et le Tamdao. Mais là, le Tonkin peut se vanter de posséder l'une à 930 mètres d'altitude et à 80 km. de Hanoï par une belle route, l'autre à une nuit de chemin de fer et deux heures d'auto et par 1.600 mètres d'altitude, deux stations comparables aux plus belles des colonies voisines, pourvues d'hôtels parfaitement bien organisés et exploités.

Les deux centres sont organisés comme deux vraies villes, et jouissent d'avantages dont bien des centres plus importants sont privés : services réguliers quotidiens d'autocars, poste, télégraphe et téléphone, service médical, église, hôtel, lumière électrique, cinéma, distribution d'eau potable. On pourrait y souhaiter toutefois pouponnière, terrain et préaux couverts pour les jeux des enfants. C'est particulièrement au Tamdao, où toute la vie converge vers le petit parc et, de là, vers l'hôtel considéré comme casino, que l'on devrait se préoccuper un peu plus des enfants. Nous avons, en particulier, préconisé un hurloir où les gamins et les fillettes de cinq à douze ans seraient encouragés à crier à tue-tête jusqu'à ce qu'extinction de voix s'ensuive.

Le Rallye Hanoï-Tamdao
(*Chantecler*, 29 mai 1932)

Le dimanche matin, de très bonne heure, la place du Théâtre présentait une animation inaccoutumée. C'était, en effet, de là que partait le Rallye du Tamdao.

Les temps imposés pour le parcours Hanoï-Tamdao ne présentaient pas de difficultés particulières et tous les conducteurs et conductrices arrivèrent dans les délais imposés. Une seule de nos élégantes conductrices, dont la montre était arrêtée el qui attendait patiemment l'heure à quelques mètres du contrôle, arriva avec une minute de retard.

L'après-midi, vers 2 heures et demie, commença l'épreuve de départ à froid. La différence de température, la très grande humidité, démontrèrent la difficulté d'obtenir un réglage parfait à Hanoï et au Tamdao.

Voici les temps des concurrents les mieux classés pour franchir les 6 mètres qui les séparent de la voiture, mettre celle-ci en marche et accomplir le trajet de 50 mètres :

MM. Lang sur Ford 14”
Guezennec sur Ford 15” 5
Sanh sur Ford 17’
Mme Paulette Dassier, sur Ford 19”
M. Coroller sur Ford 20”

L'épreuve de ralenti eut lien ensuite ; mais le parcours aurait dû s'effectuer d'un autre sens, car, dans la descente, il avantageait par trop les voitures légères.
Voici le classement des premiers de celte épreuve :

MM. Lebedel sur Chevrolet 2’01
Lang sur Ford 1’56
Coroller sur Ford 1’55
Néel sur Ford 1’54
Guezennec sur Ford 1’50

Il sera également nécessaire de prévoir pour les prochaines épreuves de ce genre des contrôleurs qui exigent d'une façon impérative des conducteurs le respect des règlements. En effet, nous avons remarqué plusieurs fois que la lanterne stop s'allumait. Le classement définitif s'établit de la façon suivante :

Catégorie Dames

Mme Paulette Dassier, sur Ford 475 points
Mme Dartiguenave sur Ford 458 points
Mme Ray Raymonde sur Mathis 150 points

Catégorie Hommes

MM. Che-quang-Lang sur Ford 591 points
Coroller sur Ford 496 points
Guezennec sur Ford 494 1/2 points
Néel sur Ford 487 points
Lebedel sur Chevrolet 485 points
Vuong-dac-Thai sur Ford 479 points
Nguyen-Sanh sur Ford 475 points
Delevey sur Citroën 470 » 1/2 points
Wilt sur Ford 470 points
Mazerm sur Ford 466 points
Le-dinh-Diôan sur Ford 464 points
Humbert sur Ford 464 points
Shertzer sur Ford 245 points
Gaudet sur Talbot 196 points

Les fêtes du 15 août au Tam-Dao
(*Chantecler*, 13 août 1933)

Comme chaque année, le Comité des Fêtes de la station d'altitude du Tam-Dao, organise, à l'occasion du 15 août, une série de réjouissances, au succès desquelles

collaboreront les principales associations sportives du Tonkin, y compris l'Aéro-Club du Nord-Indochine.

……

On dit que :
(*Chantecler,* 20 août 1933, p. 5)

Divers événements se seraient produits pendant ces jours de fêtes.

Tout d'abord, les estivants, fidèles de la station du Tam-Dao, auraient mis à profit les rares moments de liberté, que Jean [Melandri] leur a parcimonieusement accordés, pour envisager la création d'une ligue spéciale, appelée, croit-on, à acquérir promptement une importance considérable : la ligue des gens qui s'en foutent. Le nom de ce groupe a été rapidement trouvé par une personne, qui avait cependant la réputation d'être plutôt bébête. Nous disons « avait », parce que, depuis lors, elle a été splendidement réhabilitée. Bref le groupe s'appellera : les Impavides.

Et, fait qui nous intrigue un peu, tous le confessons sans honte, la présidence du groupe, a été offerte à M. Got, directeur de la Banque de l'Indochine, comme nul ne l'ignore assurément. Or M. Got a accepté d'emblée, et même avec empressement.

Curieux, très curieux.

Enfin, nous souhaitons longue vie et prospérité au nouveau groupe.

STATIONS TONKINOISES D'ALTITUDE
Le Tam-Dao et sa piscine
(*L'Avenir du Tonkin*, 2 mai 1934)

Le Tam-Dao — magnifique station d'altitude située à deux heures à peine de Hanoï — est d'ores et déjà en mesure de recevoir les familles et les nombreuses personnes qui, chaque année — sitôt l'apparition des premières fortes chaleurs — viennent, soit s'installer à l'Hôtel de la Cascade d'argent, soit occuper les coquettes villas qui s'étagent sur les pentes verdoyantes.

Le Tam-Dao est prêt : qu'on se le dise ! Il n'a, en vérité, pas grand'peine à s'apprêter, car prêt il l'est pour ainsi dire toujours — hiver comme été — puisqu'en tout temps, il reçoit la visite d'amis, de touristes, d'hôtes de marque parfois et sa parure est si soignée qu'il n'y faut pas ajouter beaucoup pour quelle elle soit irréprochable.

Sur le Tam-Dao s'exerce — et de la plus heureuse façon certes —, la constante sollicitude de la résidence de Vinh-Yên.

Aussi il ne faut point s'étonner si ses efforts conjugués avec ceux du syndicat d'initiative, des dirigeants de l'Hôtel de la Cascade, des particuliers mêmes, aboutissent aux meilleurs résultats.

Chaque année, des améliorations, des aménagements procurent aux visiteurs bien-être, charme, distraction, et le Tam-Dao est le lieu de repos rêvé pour le corps comme pour l'esprit.

La grande innovation du moment est, sans conteste, la piscine.

Déjà, les enfants avaient obtenu un vaste bassin où on peut les voir prendre joyeusement leurs ébats dans l'eau claire et fraîche des sources captée à leur intention. Maintenant, tout le monde pourra se baigner et se livrer au sport si en vogue de la natation. On parle beaucoup à Hanoï et ailleurs de cette piscine.

Ce n'est pas suffisant : il faut se dépêcher et l'aller voir.

Voici l'Ascension ; voici les fêtes de la Pentecôte, que suivront de près les vacances au lendemain des examens et des distributions de prix ; bonne occasion pour monter au Tam-Dao.

Pour l'Ascension, assurément, les dernières retouches seront achevées.

Dès maintenant, on peut bien dire que ce qui a été fait est tout simplement une petite merveille.

La piscine a été construite non loin du bassin : un barrage élevé un peu plus haut assure le ravitaillement constant en eau de source.

On accède à ce lieu enchanteur par un pont en bois de style japonais jeté sur le torrent et dont la laque rouge qui le revêt tranche vivement sur les pelouses d'alentour.

Un escalier simili marbre rose conduit au plan incliné qui, lui, permet d'atteindre doucement à la profondeur.

Une pergola à droite, une pergola à gauche, un pavillon carré abrite les cabines et sur sa plate-forme sera installé le bar, tandis que des « tables-parasols », tout comme au Pagodon de Suquet [à Do-son], permettront de jouir des ébats des nageurs et des nageuses tout en prenant le thé, le cocktail, ou des rafraîchissements.

Plongeoir, échelles en fer de montée et de descente, rien n'a été oublié.

En vérité, auteur du projet et constructeur de l'ouvrage sont à féliciter sans réserve ; ils ont doté le Tam-Dao d'une piscine élégante et pratique.

La résidence de Vinh-Yen. M. l'ingénieur Puvillaud, le grand hôtel Métropole, la Société des Tuileries d'Indochine, la Stacindo, Descours et Cabaud ont, dans ces félicitations, à prendre leur large part.

On ne pouvait, certes, rien imaginer de mieux et cette innovation peut et doit avoir une très forte répercussion sur le succès de la saison.

Cette saison s'annonce, d'ailleurs, fort bien. Déjà, beaucoup de villas sont retenues et les écriteaux de location se font de jour en jour plus rares.

Mais le grand Hôtel de la Cascade d'argent est là avec ses vastes et nombreux appartements qui peut recevoir du monde, beaucoup de monde.

Sa toilette est terminée ; les peintres ont travaillé avec goût : la belle salle à manger est toute pimpante et toute fraîche.

À la Pentecôte, à n'en point douter, il y aura nombreuse et joyeuse assemblée et l'on s'amusera franchement car les distractions ne manqueront pas ; on peut, sur ce point, comme toujours, se fier à Métropole.

Et au lendemains des distributions de prix, c'est en foule assurément qu'on se portera au Tam-Dao pour y passer la saison.

Commissions sanitaires provinciales
(*L'Avenir du Tonkin*, 7 mai 1934)

À Vinh-Yên : MM. Réant, gérant de l'Hôtel de la Cascade d'Argent au Tam-Dao, et Ng. huu Tiêq, propriétaire foncier, membre du Grand Conseil des intérêts économiques et financiers de l'Indochine.

(*Chantecler*, 16 août 1934)

L'inauguration de la piscine du Tam-Dao a été le grand événement de la saison estivale.

CONSEILLERS PROVINCIAUX
(*L'Avenir du Tonkin*, 4 décembre 1934)

Sont nommés conseillers provinciaux pour la période 1934 1938 :

Membres français

Province de Vinh-Yên : MM. Réant, gérant de l'hôtel du Tam-Dao, membre titulaire ; Poupart, propriétaire à Bach-Hac, membre titulaire

---

LA VENTE DE L'IMMEUBLE LAVIGNE À HANOÏ
ET DES VILLAS LAVIGNE AU TAM-DAO
(*L'Avenir du Tonkin*, 22 octobre 1935)

L'audience hebdomadaire des criées s'est tenue ce matin à 9 heures, sous la présidence de M. Violle ; M. le procureur de la République Dissès occupant le siège du ministère public ; greffier : M. Wolff ; huissier : Me Chrétien.

La vente de l'immeuble et des villas Lavigne[24] était inscrite au rôle et cependant, un public très clairsemé se remarquait dans la salle.

Plus rien de cette affluence extraordinaire d'il y a quelques mois quand la même vente annoncée, fut reportée.

L'immeuble de la rue de Tuyên-Quang, d'abord ; mise à prix 3.000 piastres.

Bon départ par enchères de 500, quelque fois de 1.000 piastres ; aux environs de 7.000 piastres, la lutte est moins opiniâtre ; elle se circonscrit entre Me Langlois, de l'étude Larre, Coueslant et Duringer, qui représente M. Delsol [25], le créancier poursuivant, et un ou deux amateurs. À 8 300 piastres, c'est lui qui emportera le lot en faveur de son client

Aux villas du Tam-Dao, maintenant : la première (no 72 du plan de lotissement), mise à prix 2.500 p. Pas d'acquéreur : Me Langlois en demande l'adjudication à M. Delsol.

La deuxième (no 73 du plan de lotissement) : mise à prix 2.000 p. On note une certaine émulation au début, puis ralentissement aux environs de 6.000 p. À 7.600 p., elle revient à M. Delsol.

La troisième et dernière (no 76 du plan de lotissement), mise à prix à 2 800 p.

La lutte est sévère au début ; se circonscrit aux environs de 6.000 p. Finalement, à 8.800 p., le créancier poursuivant, M. Delsol, est déclaré adjudicataire.

LISTE DÉFINITIVE DES 207 ÉLECTEURS FRANÇAIS
ANNÉE 1936

LISTE DÉFINITIVE DES ÉLECTEURS CONSULAIRES FRANÇAIS
DE LA CIRCONSCRIPTION DE HANOI
(*Bulletin administratif du Tonkin*, mars 1936, pp. 1496-1515)

---

[24] Pierre-Louis Lavigne (Bonifacio, 2 juillet 1901-Marseille, 1er janvier 1981) : École d'ingénieurs de Marseille, chef de service du cadastre et du domaine urbain de la ville de Hanoï, conseil du prince Sihanouk pour les bâtiments, temples et palais royaux (1955-1975).

[25] Pierre Delsol (et non *Delsolle*)(1898-1960) : neveu et successeur de Pierre Briffaud à la tête des Éts Briffaud, charbons et aconage à Haïphong.

Nº d'ordre	Noms et prénoms	Profession	Adresse	Classe et catégorie de la patente
			PROVINCE DE VINHYEN	
207	Réant Augustin Paul	Gérant Hôtel	Cascade d'Argent	Tam Dao 3/4

ANNONCES LÉGALES

ÉTUDE DE MAÎTRE HENRI PIRIOU
DOCTEUR EN DROIT
AVOCAT À LA COUR D'APPEL DE HANOI
59, BOULEVARD GAMBETTA HANOI
(*L'Avenir du Tonkin*, 17 mars 1936)

VENTE SUR SURENCHÈRE DU DIXIÈME
Au plus offrant et dernier enchérisseur-

Une propriété sise au Tam-Dao territoire de la Cascade d'Argent province de Vinh-Yên (lot nº 32 du plan de lotissement).

À l'audience des criées du tribunal civil de Hanoï, au Palais de Justice, boulevard Carreau

Le mardi quatorze avril mil neuf cent trente.six à neuf heures du mutin.

En exécution d'un jurement du tribunal civil de Hanoï en date du 15 février 1936, enregistré et signifié.

Aux requête poursuite et diligence de M. François Simon Joseph Favrot, garde général des Forêts en retraite, demeurant ci-devant à Viétri et actuellement à Hanoï, rue Général-de-Badens surenchérisseur, ayant pour avocat maître Henri PIRIOU, demeurant à Hanoï, 59, boulevard Gambetta.

En présence de :

1° M. Paul Lucien Levée, propriétaire et hôtelier [Hanoï Hôtel], et son épouse, Mme Suzanne Gelet tous deux demeurant ensemble à Hanoï, 23, rue Paul Bert, acquéreurs surenchéris n'ayant pas constitue avocats.

2° Et M. Jules Farreras, planteur, et son épouse, Hanoï Nguyên-Thi-han, tous deux demeurant ensemble à Van-Phu, province de Yên-Bay, vendeurs, ayant maîtres J.-P BONA et S. FRIESTEDT pour avocats,

il sera, à l'audience des criées dudit tribunal au Palais de justice, boulevard Carreau, le mardi 14 avril 1936, à neuf heures du matin, procédé a l'adjudication sur surenchère, au plus offrant et dernier enchérisseur, de la propriété dont la désignation suit :

DÉSIGNATION

propriété sise au Tam-Dao territoire de la Cascade d'Argent province de Vinh-Yên, comprenant :

Un terrain de la contenance superficielle de mille deux cent quatre vingt quatorze mètres carrés environ figurant sous le lot numéro 32 du plan de lotissement.

Ensemble diverses constructions se trouvent édifiées sur ledit terrain et comprenant deux maisons à usage d'habitation formant villas mitoyennes ensemble couvrant une superficie de deux cent soixante quatre mètres carrés élevées d'un seul rez de chaussée, dépendances diverses dont deux garages en pierre.

Ensemble tous les meubles meublant objets mobiliers garnissant les deux maisons, y compris installation de l'eau, électricité, salle de bains,

le tout tenant
par devant un chemin,
par derrière, vers le nord, un chemin, d'un côté à droite vers l'est un terrain domanial,
et d'autre à gauche vers l'ouest un chemin.

Ainsi au surplus que cet immeuble existe, s'étend, se poursuit et comporte avec ses circonstances et dépendances, y compris tous droits de citoyennetés et autres sans aucune exception ni réserve.

Observation faite qu'à l'extrémité de la propriété vendue côté Ouest se trouve un garage en briques en contrebas du terrain, lequel garage n'est pas compris dans la présente vente mais est expressément réservé par les vendeurs.

Cette propriété a été vendue par M. Jules Farreras et son épouse, Mme Ng. thi Phuc, à M. Paul Lucien Levée et son épouse, Mme Suzanne Gelet, aux termes d'un acte passé devant Me Maurice Deroche, premier clerc assermenté commis par décret de M. le président de la République française en date du 17 septembre 1936, gardien provisoire des minutes et des archives de l'étude de Me Ackein, notaire à Hanoï, destitué de ses fonctions par le même décret et par suite chargé de recevoir les actes de la dite étude en conformité des articles 80 et 84 du décret du 24 août 1931, le 11 décembre 1936, moyennant, outre les charges, le prix principal de 8.000 p. 00 sur lequel une surenchère du dixième a été formée par M. François Simon Joseph Favrot, créancier inscrit, qui a porté le prix à la somme de 8.800 p. 00.

Outre les charges, clauses et conditions stipulées audit acte de vente, dont l'expédition est déposée au greffe pour tenir lieu de minute d'enchère, les enchères seront ouvertes sur la mise à prix de 8 800 p. 00.

Conformément à l'article 2188 du Code civil, l'adjudicataire sera tenu, au delà du prix de son adjudication, de restituer à l'acquéreur dépossédé les frais et loyaux coûts de son contrat et ceux de transcription et de notification et de payer les frais faits pour parvenir à la revente

Fait à Hanoï, le 12 mars 1936
Signé : Henri PIRIOU
Droit fixe... 0 p. 75
2 déc.. 0 p. 15
0 p. 90
Enregistré à Hanoï (Tonkin), le 13 mars 1936 folio 28 case 11
Reçu : 0 p. 90
Le Receveur signé : Illisible.

Société de tir et d'escrime
(*Chantecler*, 9 juillet 1936, p. 6)

Il se confirme que le championnat d'épée du Tonkin se tirera au Tam-Dao le 14 juillet 1936.

Les assauts auront le commandant Trémeau comme directeur de combat.

La maison Poinsard et Veyret a doté ce tournoi d'un objet d'art offert par la firme Charles Heidsieck. La compétition, en conséquence, se dénommera « Coupe Charles Heidsieck ».

L'objet qui sera remis au meilleur épéiste est exposé à la maison Poinsard et Veyret.

L'heureux vainqueur conservera cette grande timbale qu'il aura décrochée car le généreux donateur ne demande pas qu'elle ne soit définitivement attribuée qu'après un certain nombre de victoires successives.

On ne saurait trop féliciter d'aussi généreuses initiatives qui ne peuvent qu'encourager les sports.

Comité des fêtes du Tam-Dao
Fêtes des 13, 14 et 15 août 1938
PROGRAMME
Samedi 13 août
(*Chantecler*, 14 août 1938, p. 6)

16 h. à 18h. : Éliminatoire du tir au pigeon et à la Cible, 1er Prix : 1 fusil Darne.
18 heures : Dancing à la Pergola de l'hôtel de la Cascade d'Argent.
21 heures : Tournoi bridge.

Dimanche 14 août
Fête nautique à la piscine

100 m. nage libre. Juniors 12 à 16 ans : Jeunes Filles et Garçons.
100 m. nage libre : dames et messieurs.
Plongeon : dames et messieurs.
Match de water-polo.
Joutes lyonnaises — courses de sampans.
11 heures : apéritif-concert à la piscine avec l'orchestre de la Garde indigène sous la direction de M. Parmentier).
15 heures : éliminatoires et finales du tir au pigeon et à la cible.
15 h. 30 : Tournoi de tennis mixte.
18 heures : dancing à la Pergola,
Lancer de montgolfières.
22 h 30 : grand bal à l'hôtel de la Cascade d'Argent

Concours de danse
TANGO - VALSE - RUMBA

Intermèdes dirigés par Mme Parmentier :
« Une leçon de danse sous l'Empire »,
« Danse russe ».
« The Most Charming girls in the world »,

Lundi 15 août

9 h.30 Finale du tournoi de tennis mixte
9 h. 30 : Gymkhana pour enfant
50 m. plat : fillettes et garçons de 9 à 12 ans.
35 m. plat : fillettes et garçons de 5 à 8 ans.
Courses en sacs : fillettes et garçons de 9 à 12 anis.
Courses à 3 jambes : fillettes et garçons de 5 à 8 ans.
Courses aux œufs, etc. : enfants de moins de 5 ans.
11 heures : Apéritif-concert à la piscine avec l'orchestre de la Garde indigène sous la direction de M. Parmentier.
15 h. 30 : Bal travesti pour enfants et distribution de friandises à l'hôtel de la Cascade dArgent
17 heures : Gymkhana automobile.
18 heures : Dancing à la Pergola.

TAM-DAO
Les fêtes du 15 août au Tam-Dao
(*Chantecler*, 21 août 1938, p. 6)

Les 13-14-15 août furent jours de liesse au Tam-Dao : l'hôtel de la Cascade accueillit et traita de la meilleure façon les hôtes, comme à son habitude ; les villas étaient pleines de gaieté et de monde. Chacun apprécia, une fois de plus, le charme de la grande station tonkinoise.

Le programme des réjouissances a paru ici même la semaine dernière ; on a pu remarquer qu'il était fort copieux, capable d'amuser tout le monde, les dames et les messieurs, les grands et les petits.

Les soirées dansantes qui se répétèrent le 14 et 15 dans le cadre pimpant de l'hôtel de la Cascade d'Argent, digne pendant de l'hôtel Métropole, connurent un franc succès.

Une surprise du meilleur goût devait être réservée à l'élégante assistance qui se pressait là : madame Parmentier apparut avec un groupe de ses charmantes élèves et trois divertissements chorégraphiques, menés par les meilleurs éléments de la musique de la Garde indigène, combla de joie le brillant parterre, consacrant, une fois de plus, le talent du charmant professeur de danse et de culture physique.

« Une leçon de danse sous l'Empire »,

« Danse russe ».

« The Most Charming girls in the world »,

tels furent ces trois divertissements auxquels participèrent Mlles Ginette Matignot, Monique et Simone Perroud d'une part ; Mlles Costa, Simonne Larrivière et Monique Dassier d'autre part ; enfin, Mlles Annie Perroud, Monique Marliangeas, Mireille Guillou, Maddy Gaucher, Jeannette Loubet et Paulette Simonnet.

Plus tard, au concours de danses : Mlle Denise Gauthier et madame Merlo devaient remporter le 1er et le 2e prix de tango ; Madame Antoni, le prix de rumba.

Naturellement, le bal travesti pour enfants connut un rare succès ; et les plus exquises fantaisies vestimentaires firent la joie des spectateurs, l'orgueil des parents.

Rien ne marquait à la fête qui, parfaitement, fut parfaitement réussie.

Carte Postale

Tamdao - 13 Août 1939.
Nous voici installés pour un mois dans une Villa perchée tout en haut du pays. Il y a un peu de pluie et aussi de brouillard et même un feu, d'autant plus que la maison, neuve, est très humide. J'espère que vous continuez à passer de bonnes vacances. Il y a beaucoup de monde ici pour les 15 Août et des fêtes nombreuses. Blanpa est... à l'hôtel où l'on danse!
Je vous envoie mes meilleurs amitiés. Monique.

TONKIN 16 AOÛT 39

POSTES 5c INDOCHINE RUINES D'ANGKOR

Monsieur Tau.
29 Bd Rollands.
Hanoï.

Jeudi 17 Août 1939

Coll. Olivier Galand

À M. Tau, 29, bd Rollandes, Hanoï.
Le Tamdao, 13 août 1939.
Nous voici installés pour un mois dans une villa perchée tout en haut du pays. Il y a un peu de pluie et aussi du brouillard et même en faisant du feu, d'autant plus que la maison neuve est très humide. J'espère que vous continuez à passer de bonnes vacances. Il y a beaucoup de monde ici pour le 15 août et des fêtes nombreuses. Solange est… à l'hôtel où l'on danse ! Je vous envoie mes meilleures amitiés. Monique

---

CHAMBRE DE COMMERCE ET D'INDUSTRIE DE HANOÏ (TONKIN)
LISTE DÉFINITIVE DES ÉLECTEURS FRANÇAIS
ANNÉE 1940
(*Bulletin administratif du Tonkin*, 1er avril 1940, pp. 474-484)

PROVINCE DE VINHYEN
236 Mourrey René Antoine Gérant hôtel Tam-dao

En Indochine
(*L'Écho annamite*, 16 juillet 1941)

Hanoï, 16 juillet. — En raison du deuil de la Patrie, le 14-Juillet n'a été marqué par aucune réjouissance publique. Des cérémonies religieuses ont été célébrées dans toute l'Indochine, aux intentions de la France et du maréchal Pétain.
Au Tonkin, en raison de la température actuelle, et pour permettre aux chefs de famille de profiter du pont, M. le résident supérieur a décidé de ne faire célébrer ces messes solennelles que dans les stations balnéaires et d'estivage.
Au Tam-Dao, M. Gautier, secrétaire général du gouvernement général de l'Indochine, M. Delsalle, résident supérieur au Tonkin, M. Coillot, résident de France à Vinh-Yen, M. Aurillac, chef du cabinet du résident supérieur, ainsi que de nombreuses personnalités civiles et militaires, assistaient à cette cérémonie.
D'autres services religieux, présidés par les résidents-chefs de province, ont eu lieu à Doson, à Chapa et au Bavi. (Arip)

JEUNESSES DUCOROY
LA SEMAINE IMPÉRIALE AU TAM-DAO
(*La Volonté indochinoise*, 23 juillet 1941)

La Jeunesse du Tam-Dao célèbre avec enthousiasme la Semaine impériale. Répondant avec empressement à l'appel qui lui avait été lancé. Le « Camp » tout entier, unanime derrière son chef, s'est associé activement aux cérémonies qui se sont déroulées dimanche dernier 20 Juillet.
À vrai dire, huit jours avant déjà, lors des fêtes qui marquèrent l'inauguration officielle de ses activités, le « Camp de Jeunesse du Tam-Dao » avait tenu à montrer qu'il savait se souvenir et que l'Empire occupait une place de choix parmi toutes ses préoccupations.
Nombreuses sont les équipes qui ont choisi pour nom patronymique celui d'un grand colonial français. Au cours de la première grande veillée, le samedi 12, M. Le Guénédal,

Mestre de Camp, tint à mettre l'accent sur la signification de ce choix et les responsables d'équipes vinrent tour à tour, avec son aide, évoquer à grands traits les grandes figures de Gallieni, Bobillot, Jean Dupuis, Lyautey, Marchand.

Le lundi 11 Juillet, après la Messe solennelle, où la foi vibrante de cette belle jeunesse s'exprima en de très beaux chants, ce fut l'émouvante cérémonie du Salut aux Couleurs et de La « promesse du Camp » dont la presse a déjà donné le compte-rendu.

Voici le texte complet de ce serment prononcé d'une seule voix et d'un même cœur, gravement, fermement par plus de cent cinquante jeunes gens et jeunes filles.

Jeunesse :

— Songez-vous que vous représentez l'avenir de la France ?

Oui, nous y songeons.

— Savez-vous que la France est tout un passé de gloires, de douleurs et de vertus ?

Oui, nous le savons

— Savez-vous que la France fut le pays des paladins, des croisés, des héros et des saints ?

Oui, nous le savons.

— Savez-vous que la France, dans les plis de son drapeau, a porté à travers le monde la civilisation, la justice, la charité ?

Oui, nous le gavons.

— Voulez-vous devenir dignes de recueillir un tel héritage pour construire une France toujours plus belle ?

Oui, nous le voulons.

— Etes-vous prêts à consentir tous les sacrifices que cette tâche peut exiger de vous ?

Oui, nous sommes prêts.

— Etes-vous décidés à bannir de vos vacances, l'oisiveté, l'égoïsme, le mensonge, la peur de l'effort et de la responsabilité ?

Oui, nous le sommes.

— Promettez-vous d'être « Unis pour servir » ?

Oui, nous le promettons.

Sur notre foi et sur notre honneur, nous jurons de servir Dieu, la France et son Chef vénéré.

Nous prenons l'engagement formel de respecter la loi du Camp.

Ces questions étaient posées par les Mestres de Camp. Toutes les équipes répondaient ensemble.

Le soir, un magistral feu de camp fut l'occasion pour chacun de donner libre cours à sa verve. Pendant une heure et demie, sketchs, chants, danses scènes mimées se succédèrent, déclenchant à tout instant rires et bravos. Une atmosphère de joie profonde baignait l'immense cercle vivant et pendant que, dans le ciel très pur d'une belle nuit, montait la flamme radieuse du feu pailletée d'étincelles, les paroles du Maréchal sont revenues à plus d'une mémoire : « la joie élève... la joie rend fort... »

*
* *

Dimanche dernier, la jeunesse du Camp oint à nouveau se rassembler dans un ordre impeccable autour du mât aux couleurs. Comme la semaine précédente, une section du Camp militaire avec clairons, rendait les honneurs.

À dix heures, M. le Résident Supérieur Delsalle arriva, accompagné de M. Coillot, Résident de Vinh-Yên, de M. Barth, Président de la Légion du Combattant, de M. le Tuan Phu de Vinh-Yên.

Il fut accueilli par M. Lebas [26], Commissaire Général de la Jeunesse en Indochine. Quelques instants après, au signal du Mestre de Camp, deux aînés, lentement, hissèrent, tandis que les clairons sonnaient, les drapeaux de France et d'Annam au milieu d'un silence émouvant.

Puis M. Lebas prit la parole en ces termes :

Mes chers Amis.

Je suis venu officiellement, comme Commissaire Général à la Jeunesse en Indochine, vous dire tout simplement tout l'intérêt que le Gouvernement général attache à l'effort volontaire de regroupement et de discipline librement consentie dont vous tous, jeunes filles et jeunes gens, vous donnez l'exemple pendant votre séjour ici. J'y veux voir la preuve que beaucoup d'entre vous ont commencé à en comprendre l'urgence et la nécessité et je suis sûr que cette volonté d'union et de travail utile continuera, les vacances terminées, à vous animer et à vous tenir groupés toujours plus étroitement unis.

Ce n'est pas une amusette ni une fantaisie du moment : partout, à Chapa, à Doson, à Sam-son, au Bavi, au Nord et au Sud de l'Indochine, animés du même esprit, les jeunes se groupent et prennent conscience d'eux-mêmes. À vous de montrer que vous êtes dignes de l'espoir que nous mettons en vous.

Le désir formel du gouvernement français de vous associer à la commémoration des fastes de notre Empire colonial, qui nous est d'autant plus cher que certains de ses fils souffrent, lutent et meurent pour le conserver, indique bien la pensée de notre Chef vénéré, le Maréchal Pétain. Il a voulu que, vous rendant compte de tout ce que cet immense empire a causé à vos ainés de souffrances, de travail, de sang répandu pour l'acquérir et le conserver, vous vous montriez, à votre tour, dignes de ces sacrifices et conscients de la tâche qui vous attend maintenant. Elle sera rude, sévère, pénible. On vous l'a déjà dit. Peut-être certains n'en sont pas encore convaincus. La négligence, l'insouciance, l'indépendance individuelle ne sont plus de mise. Elles ont conduit la France au bord de l'abîme.

Le Maréchal est en train de la relever, comptant essentiellement en vous autres, espoir de la France et de l'Empire.

Je vous en conjure, pensez y.

Que chacun de vous soit convaincu que le sort du Pays dépend de lui seul et non de l'effort des autres, et la France et l'Empire tout entier montreront à nouveau au monde ce qu'est une Grande nation dont les fils veulent vivre.

Je termine en adressant mes félicitations et mes encouragements à votre animateur, M. le Guénédal, dont l'initiative et l'action personnelle ont montré ce dont les jeunes d'Indochine étaient capables.

Je suis certain d'avance que ses efforts ne seront pas vains et que nous serons dignes de la confiance du Maréchal. Vive la France.

M. l'Inspecteur Brachet, Adjoint au Directeur de l'Instruction Publique, lui succéda au micro et, dans le remarquable discours qu'on va lire, évoqua à grands traits l'œuvre coloniale de la France et rappela à la Jeunesse ses responsabilités dans l'avenir de l'Empire. Il l'exhorta en termes chaleureux à se montrer digne de la confiance que le Maréchal, chef de l'État, a placée en elle.

Il est particulièrement nécessaire, à l'heure actuelle, de rappeler aux Français de France la vie palpitante et le fidèle attachement de leurs marches lointaines, et il n'est pas moins nécessaire aussi de rappeler, dans toutes les provinces de la France d'Outre-

---

[26] Jacques Lebas (1902-1972) : professeur d'histoire-géographie au Lycée Albert-Sarraut de Hanoï, commissaire général de la Jeunesse en Indochine (juillet-décembre 1941), chevalier de la Légion d'honneur du 21 juin 1954.

Mer, la nature des liens qui les rattachent à la Métropole, de retracer les caractéristiques de notre action, de revoir ensemble le vrai visage de la France et de déposer ensemble à ses pieds l'hommage de notre ferveur.

Dans cette communion vaste et profonde, nous puiserons tous un courage revivifié pour traverser nos épreuves et une foi inébranlable dans les destins de la Patrie.

Des voix plus autorisées que la mienne viennent de nous rappeler, au cours de la présente semaine, la continuité, l'ampleur et la générosité de l'œuvre coloniale française, mais ce champ d'activité, où la France a mis le meilleur d'elle-même, est si vaste, si fécond, si exactement représentatif du génie français qu'on ne saurait craindre d'en trop parler et que toutes les voix, même les moins habiles et les plus modestes, doivent se conjuguer pour accroître la force, l'éclat et la pénétration de cette manifestation nationale.

C'est dans cet esprit que j'ai accepté de dire quelques mots ce matin, conformément au désir de M. le Résident Supérieur au Tonkin d'associer la jeunesse scolaire rassemblée dans les stations estivales à la grande leçon de patriotisme, de fierté et de solidarité qui se dégage de l'épopée coloniale française.

*
* *

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'énumérer et de décrire longuement ici, en ce haut sommet, les bienfaits de la France en Indochine. Du belvédère où nous sommes, le magnifique panorama de la campagne tonkinoise porte la marque de la paix française, et il en atteste la valeur : rizières, champs, forêts, harmonieusement cultivés et exploités, canaux, irrigations, digues, sécheresse conjurée et inondations jugulées, routes et chemins de fer, commerce, collaboration, progrès constant, nous lisons tout cela sur la carte vivante qui se déroule, large et majestueuse, aux pieds de notre station.

Sur cette vaste plaine que nous dominons, nous distinguons immédiatement l'effort du colon, de l'ingénieur, du commerçant ; nous voyons l'armée qui veille dans les camps et même, la belle santé et la féconde activité des populations au travail, populations préservées des épidémies et initiées à l'hygiène, soulignent les efforts et les beaux résultats obtenus par le service de l'assistance médicale.

Les conquêtes de l'enseignement n'apparaissent pas, elles, au premier coup d'œil ; elles sont là aussi, cependant ; elles sont même présentes dans tous les domaines que nous venons d'énumérer, sans en excepter aucun ; pour les voir, il suffit de se rappeler que rien n'a pu être fait dans ce pays, dans aucun champ d'activité, sans des cadres indochinois, et ces cadres, c'est le Service de l'Enseignement qui a eu la lourde mission de les former ; il n'a pas fallu pour cela moins de 13.000 instituteurs et professeurs indochinois encadrés par 600 maîtres français, lesquels ont eu à former et à sélectionner ces cadres dans la masse imposante de 700.000 élèves.

De l'école de village à l'Université de Hanoï, du modeste moniteur communal aux éminents professeurs agrégés de médecine ou de droit, tous ont travaillé à cette sélection, à cette orientation, à cette formation, qui a dû alimenter tous les échelons de la hiérarchie sociale, en partant des premiers grades pour arriver jusqu'au terme final, licenciés en droit indochinois et docteurs en médecine indochinois.

Et ce que l'Indochine ne peut pas encore faire, la Métropole l'a généreusement fait ; elle nous a préparé des professeurs, des ingénieurs, des techniciens, des spécialistes indochinois de tous ordres, couronnement nécessaire de l'œuvre accomplie ici.

Incidemment, c'est avec une grande fierté que nous devons redire ce qu'a proclamé en France notre Ministre de l'Education Nationale JÉRÔME CARCOPINO, que nos malheurs militaires ont laissé intact le prestige de l'Université française ; c'est ainsi que, tout récemment encore, il y a seulement quelques semaines, l'Espagne témoignait

d'une attention toute particulière envers notre mouvement intellectuel, et elle accentuait ses commandes de livres français.

Revenant à l'Indochine, nous devons ajouter que la formation des cadres, si essentielle soit-elle, n'est que le côté en quelque sorte utilitaire de l'activité scolaire : ls Service de l'Enseignement a eu surtout la haute mission de forger l'âme même du pays et de tisser les liens d'ordre intellectuel et spirituel qui l'unissent à la Métropole. De même qu'on juge l'arbre à son fruit, on peut juger de la valeur de l'œuvre universitaire indochinoise à la solidité de ces liens, à la force de pénétration de nos humanités françaises dans l'élite indochinoise et à la communauté de pensée qui s'est établie entre elle et nous.

Ce n'est pas uniquement par fierté professionnelle que je me suis un peu étendu sur notre œuvre scolaire en Indochine ; c'est surtout parce qu'elle est un prototype que l'on retrouve, avec le même esprit, les mêmes buts et les mêmes réalisations, dans tous nos territoires d'Outre-mer.

Cet esprit de compréhension, de collaboration, d'association s'est d'ailleurs manifesté dans tous les domaines : assistance médicale, justice, travaux publics, activités économiques.

Et c'est grâce à cette conception profondément humaine, on peut même dire profondément chrétienne, de nos relations avec les peuples protégés que notre France d'Outre-mer est une, étroitement unie et solidement cimentée.

Dans tous les champs d'activité et sous toutes les latitudes, la France a respecté et développé la personnalité humaine, elle a respecté les mœurs et les coutumes, et comme l'a dit notre grand explorateur Pavie, elle est allée partout à la conquête des cœurs. L'Evêque d'Adran et le Pères de Foucault, les Amiraux de Cochinchine, Champollion et Mariette en Egypte, les Instituts Pasteur dans tout notre Empire, et ici, en Indochine notre Ecole Française d'Extrême-Orient ne sont que quelques aspects pris parmi les plus caractéristiques de l'œuvre civilisatrice de la France.

La noblesse de cette mission ne doit jamais être perdue de vue par les Français d'Outre-mer qui en sont les pionniers ; tous doivent s'efforcer d'être des modèles : modèles de travail, de conscience, de compréhension, de patience, modèles aussi dans leur vie privée. Ils sont placés ici en vedette ; ils représentent ici la France ; ils ne doivent jamais l'oublier.

Mais c'est surtout de notre jeunesse française que nous devons-nous préoccuper aujourd'hui ; c'est sur elle que reposent les espoirs de la France meurtrie ; c'est donc à la jeunesse française réunie ici, que je vais maintenant m'adresser.

D'abord, *ayez confiance* ; ayez confiance en vous-mêmes ; ayez confiance en l'avenir ; le chemin parcouru depuis un an sous l'autorité lucide et respectée d'un grand Soldat doit vous rassurer sur les destins de notre Patrie.

Mais si le chemin parcouru est réconfortant, le plus difficile n'est pas encore fait ; notre relèvement, qui doit être total, qui sera total, exige de nous tous, et spécialement de vous, les jeunes, un effort tenace, une foi inébranlable et un ensemble de vertus dont je voudrais maintenant souligner les principales.

Soyez fiers ; soyez ambitieux ; visez haut ; poussez vos aptitudes à leur réalisation maximum, et pour cela, qu'aucun effort ne vous effraie ; travaillez ; voyez le but.

Soyez purs pour être forts.

Ayez un idéal, une foi, une vie intérieure.

Soyez exigeants envers vous-mêmes ; soyez durs envers vous-mêmes ; redoutez le pire des fléaux qui vous guette, l'amollissement et les habitudes de facilité de notre milieu colonial: travaillez de vos mains, pour vous-mêmes, et pour votre entourage ; soyez votre propre boy ;: rappelez vos souvenirs de France, la vie simple, la vie en commun, la vie familiale plus intime, plus cœur à cœur. Soyez aux aguets des nouvelles qui nous viennent de France, les privations, les souffrances, les séparations stoïquement supportées, les difficultés de toutes sortes courageusement surmontées. Songez que

vous n'aurez pas toujours cette vie facile, cette vie ouatée, songez que vous devrez rentrer un jour en France, dans la France douloureuse, et si vous êtes de vrais coloniaux, vous vous devez à vous-mêmes de n'être pas seulement, au jour du retour, alignés sur vos camarades de France, mais vous devez avoir à cœur de vous placer d'emblée dans leur peloton de tête.

Groupez-vous dans les œuvres de jeunesse : scouts, compagnons, camps de jeunesse ; laissez-vous pénétrer par la formation que vous devez y recevoir : formation du caractère, initiative, esprit d'équipe.

Soyez plus vieux que votre âge ; mûrissez-vous ; ne vous attardez pas à la légèreté et à l'insouciance de la jeunesse ; devenez vite des hommes.

Soyez disciplinés pour que la France redevienne forte : où que vous soyez, au Lycée, à la maison, à la troupe scout, au camp de jeunesse, entraînez-vous à l'obéissance et à la discipline. Obéissez à tous ceux qui ont autorité sur vous, au surveillant d'étude aussi bien qu'au proviseur, à vos professeurs aussi bien qu'à vos parents. Pliez vos petites vanités ; faites à la France le sacrifice journalier de vos petites vanités ; ne confondez pas la vanité et la fierté ; ayez la fierté d'être des Français disciplinés. Résistez au penchant national de criticailler avant d'agir, de criticailler ceux qui agissent et de vous croire tous plus capables de commander que d'obéir.

Et vous, jeunes filles qui avez dans l'ensemble plus de finesse et de maturité que les garçons, songez aux qualités spécialement féminines que vous avez le devoir d'acquérir, en commençant par les plus nécessaires, et trop souvent les plus négligés, celles de la bonne ménagère ; évitez la frivolité, la légèreté ; ayez à cœur de devenir les femmes accomplies, les femmes fortes dont la France a tant besoin.

Ayez tous, garçons et filles, une bonne mémoire ; n'oubliez pas les destins de votre patrie ; n'oubliez pas l'époque que vous vivez ; suivez avec un intérêt passionné la formidable compétition actuelle ; ayez des yeux pour voir et n'oubliez pas ce que vous avez vu ; que toutes nos vicissitudes présentes, toutes sans en excepter aucune, soient gravées dans votre esprit en traits ineffaçables ; cette mémoire du temps présent doit conditionner étroitement les réajustements de l'avenir.

Devant la carte du monde, ne vous abandonnez pas à de vaines recherches sentimentales ; cette tendance affective est un défaut national, un défaut qui a pu nous obscurcir le jugement et nous incliner aux solutions paresseuses ; nous avons assez à aimer à l'intérieur de le France d'Outre-mer, car la vraie force de l'empire français est dans son union, et il n'est pas de véritable union sans affection. Ayons un seul amour, la France, et un seul but, redevenir forts, redevenir forts pour être respectés, redevenir forts pour maintenir les destins de la France totale.

Ayez au fond du cœur un amour passionné de la France, un véritable fanatisme de la Patrie : songez-y sans cesse ; demandez-vous sans cesse ce que vous devez faire pour elle ; demandez-vous sans cesse si vous avez assez fait. Soyez prêts à tous les sacrifices, au don de chacun pour le bien de tous, mais aussi, soyez fermes et tenaces dans votre effort personnel de renouvellement intérieur, dans votre effort journalier, permanent, minute après minute, jour après jour, pour orienter toutes vos activités et toutes vos pensées vers le renouveau de notre Patrie.

Et je vous répéterai, pour me résumer, le vœu que le Maréchal Philippe Pétain, Chef de l'Etat Français, exprimait déjà en 1934 :

« Puisse notre chère jeunesse de France accepter notre mot d'ordre : « servir », et garder sa foi dans les destinées de la Patrie. »

En fin d'après-midi, tous les estivants de la station s'étaient donnés rendez-vous pour assister à un magnifique défilé de costumes coloniaux organisé par les équipes féminines du Camp.

Derrière la France personnifiée par Mlle Michaud, venait d'abord la symphonie blanche des Arabes. Mlles M. Rivoalen, J. Vaillant, A. Carizey, P. Hursy, D. Pinson, P. Levet, P. Santoni, G. Breuil, P. Meniel, G. Matigot, Y. Mas, Y, Leconte, C. Leconte.

Une sympathique tribu nègre, d'une tonalité des plus réussies, suivait à la grande joie de tous. Remarqués : Mlles A. Piriou, C. Daverède, M. Mugnier. C. Puvilland, M. Guillaume, Y. Le Pêcheur, J. Guillaume.

Trois hiératiques Indoues drapées dans de longs voiles blancs et roses n'étaient autres que Mlles M. Guillou, R. Casalta H. Peruchot.

Une gracieuse cohorte de Martiniquaises chargées de fruits s'avançait ensuite. Mlles M. Douguet, M. Berque, Alessandri, O.et S. Dubois, Nadaillat, A. Guillou.

L'Indochine était représentée par le groupe particulièrement réussi que formaient Mlles Piton, M. Dassier, M. Douguet, Cl.. Beaucarnot, S. Douguet.

Madagascar nous avait envoyé le plus gracieux essaim de ses jeunes filles : Mlles M. Beaucarnot, M. Heitzler, Bazin, C. Lapierre, P. Huard, M. Reynaud, Cl. Chaffanjon, F. Arnaud, M. Grosse, J. Colin, M. Puoilland, A. Colin.

Enfin, l'Océanie fermait la marche, rutilante palette de fleurs et de couleurs : Mlles M. Perroud, J. Simart, N. Alessandri, S. Perroud. J. Piton, R. Trimbert, C. Casalta, G. Arnaud, V. Butreau.

Cette foule gracieuse et bariolée s'immobilisa au pied du mur aux couleurs, formant une magnifique étoile. Les couleurs furent solennellement descendues puis chaque groupe ethnique s'avança à la lueur des feux de bengale généreusement offerts par M. Pham-Lê-Bong, Président de la Chambre des Représentants du peuple, et vint exécuter danses, chants, farandoles, etc., etc. tandis que le meneur de jeu évoquait au micro les splendeurs de l'empire, citait de curieuses anecdotes, ou lisait des poèmes.

Réservons une note spéciale à M. Hursy qui, déguisé en Arabe, sut fort à-propos, faire jaillir les éclats de rire.

Félicitons les organisateurs pour leurs belles réalisations et, parmi eux, tout particulièrement André Le Guénédal qui fut l'âme de toutes les manifestations et auquel reviennent les meilleurs des éloges.

Coll. Olivier Galand
Tam-Dao (Tonkin). — Station estivale (altitude 1.000 m.)
Hôtel de la Cascade d'Argent — Cie française immobilière
(Radiogravure A. Berger frères, 9, rue Thenard, Paris.). Carte expédiée le 20-8-41 (?)

Au Tam-Dao
Anniversaire de la Légion
(*La Volonté indochinoise*, 27 août 1942)

Une cérémonie aura lieu le dimanche 30 août au Tam-Dao pour les Légionnaires s'y trouvant en villégiature, ainsi que ceux de la province de Vinh-Yên.

Elle comprendra :

1° Lecture d'une conférence du Légionnaire Comby, faite par le Légionnaire Meniel [27], Délégué de la Légion à Vinh Yên.

Réunion à 7 h 25 dans la Grande Salle de l'hôtel de la Cascade.

2° Une Messe en plein air au Stade à 9 heures.

3° Le Salut aux Couleurs.

Cette Cérémonie se déroulera sous la Présidence du Légionnaire Coillot, Résident de France à Vinh-Yên. Le Comité de la Légion sera représenté par le Légionnaire Dot.

Présence obligatoire pour tous les Légionnaires. Leurs familles sont cordialement invitées.

---

28 avril 1943
(*Bulletin administratif du Tonkin*, 1943, p. 542-543)

Le service médical de la station d'altitude du Tamdao sera assuré pendant la saison estivale de 1942 de la façon suivante :

1°) du premier au 30 Juin par M. le Dr. Kervingant, Médecin principal des Troupes Coloniales ;

2°) du premier au 31 Juillet par M. le Dr. Veyre, Médecin de 1re classe des Troupes Coloniales hors-cadres ;

3°) du premier au 31 Août par M. le Dr. Levy, Médecin de 1re classe des Troupes Coloniales hors-cadres ;

4°) du premier au 30 Septembre par M. le Dr. Merle, Médecin de 1re classe des Troupes Coloniales.

Cette désignation étant d'office, MM. Kervingant, Veyre, Levy et Merle auront droit, pendant la durée de leurs fonctions, aux prestations en nature et en deniers telles qu'elles sont définies par l'arrêté du 11 Juillet 1935.

Les frais de transport et de séjour dus à ces médecins seront imputables sur le budget local du Tonkin, chapitre 37, article 3, de l'exercice en cours.

---

[27] Jean-Marie Meniel : ingénieur des Travaux publics.